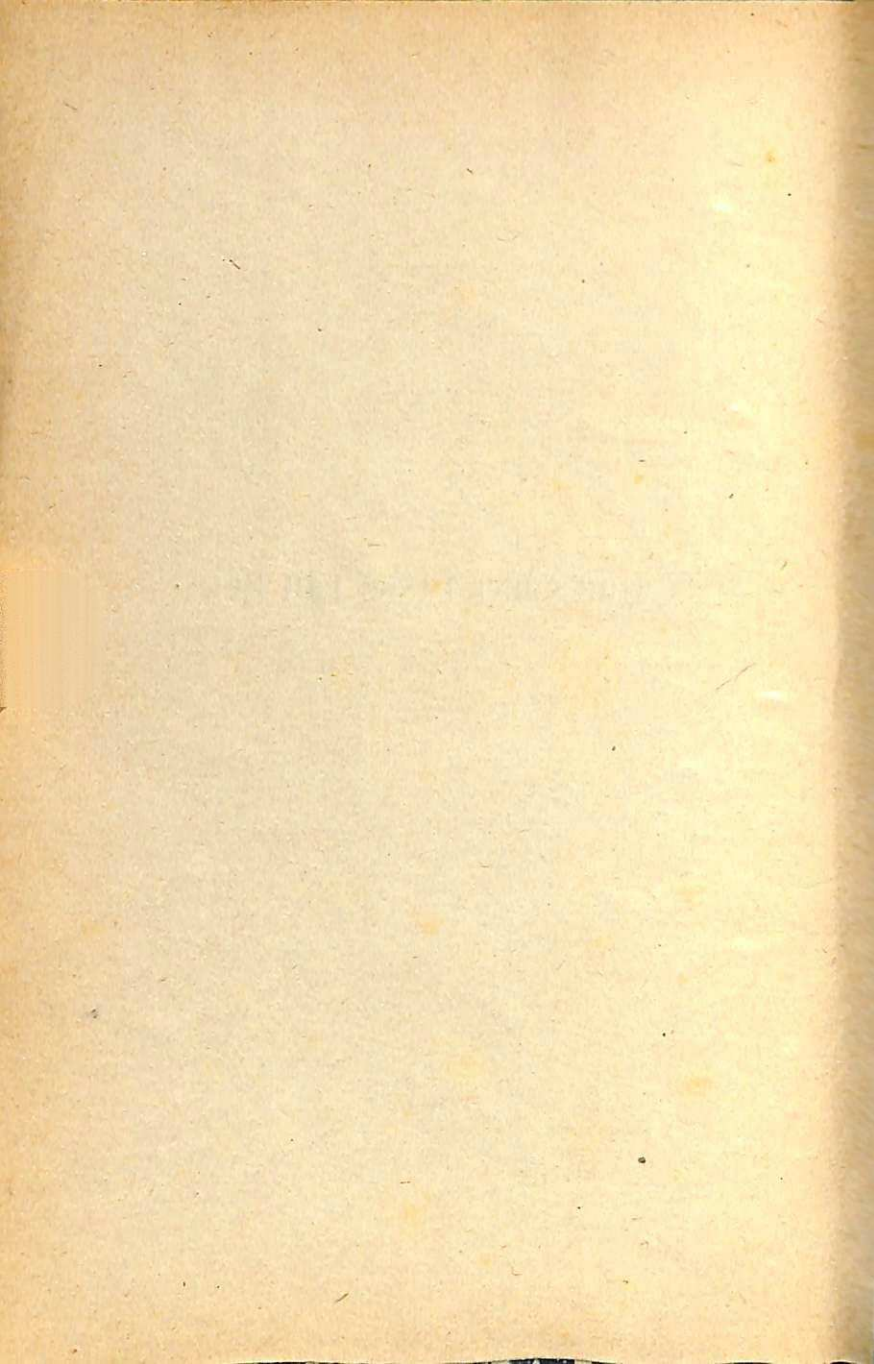
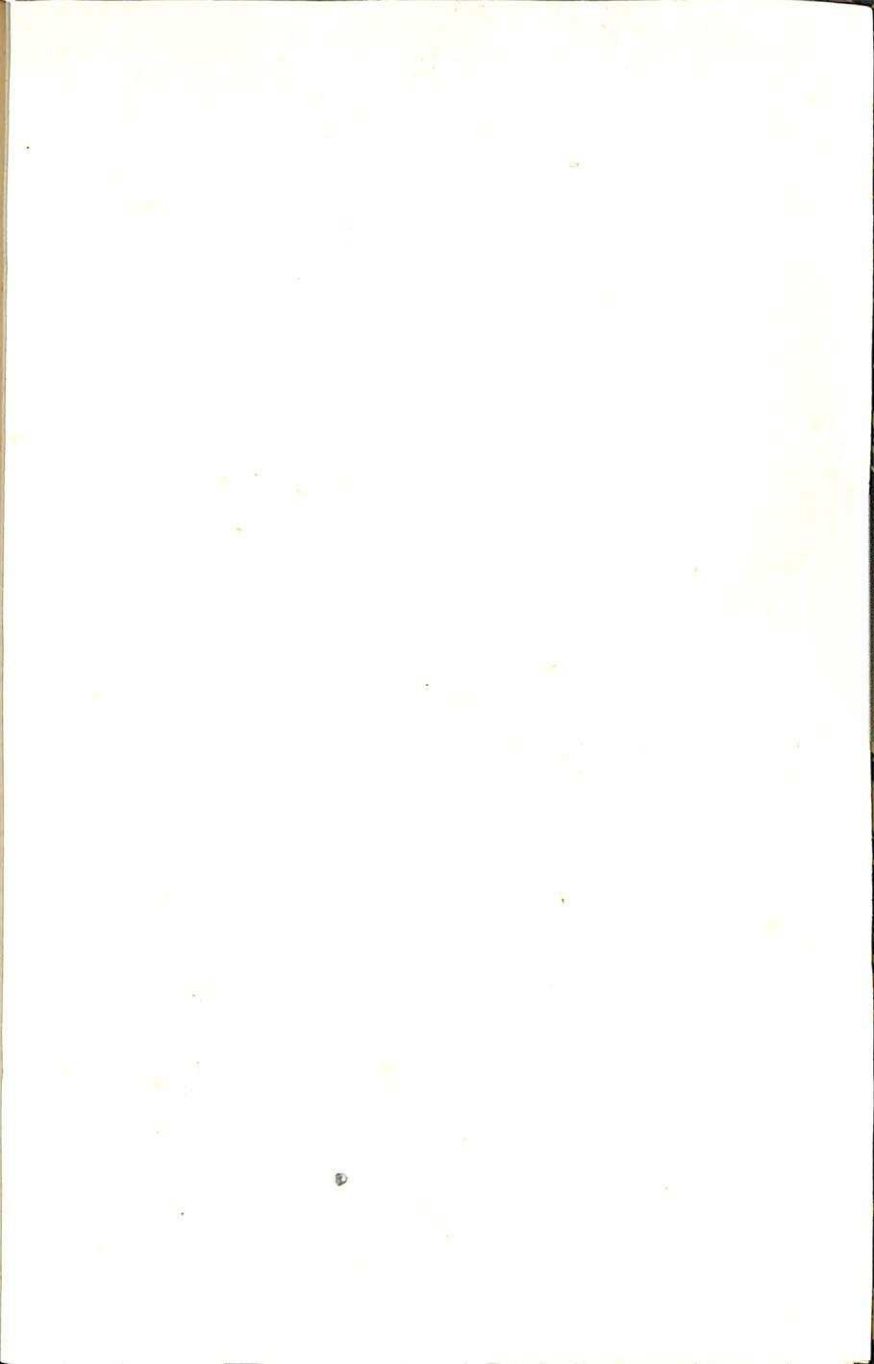


LES TURCS ONT PASSÉ PAR LA!...







HELEN DAVENPORT GIBBONS

HELEN DAVENPORT GIBBONS

Les Turcs

ont passé par là!...

JOURNAL D'UNE AMÉRICAINE

PENDANT

LES MASSACRES D'ARMÉNIE

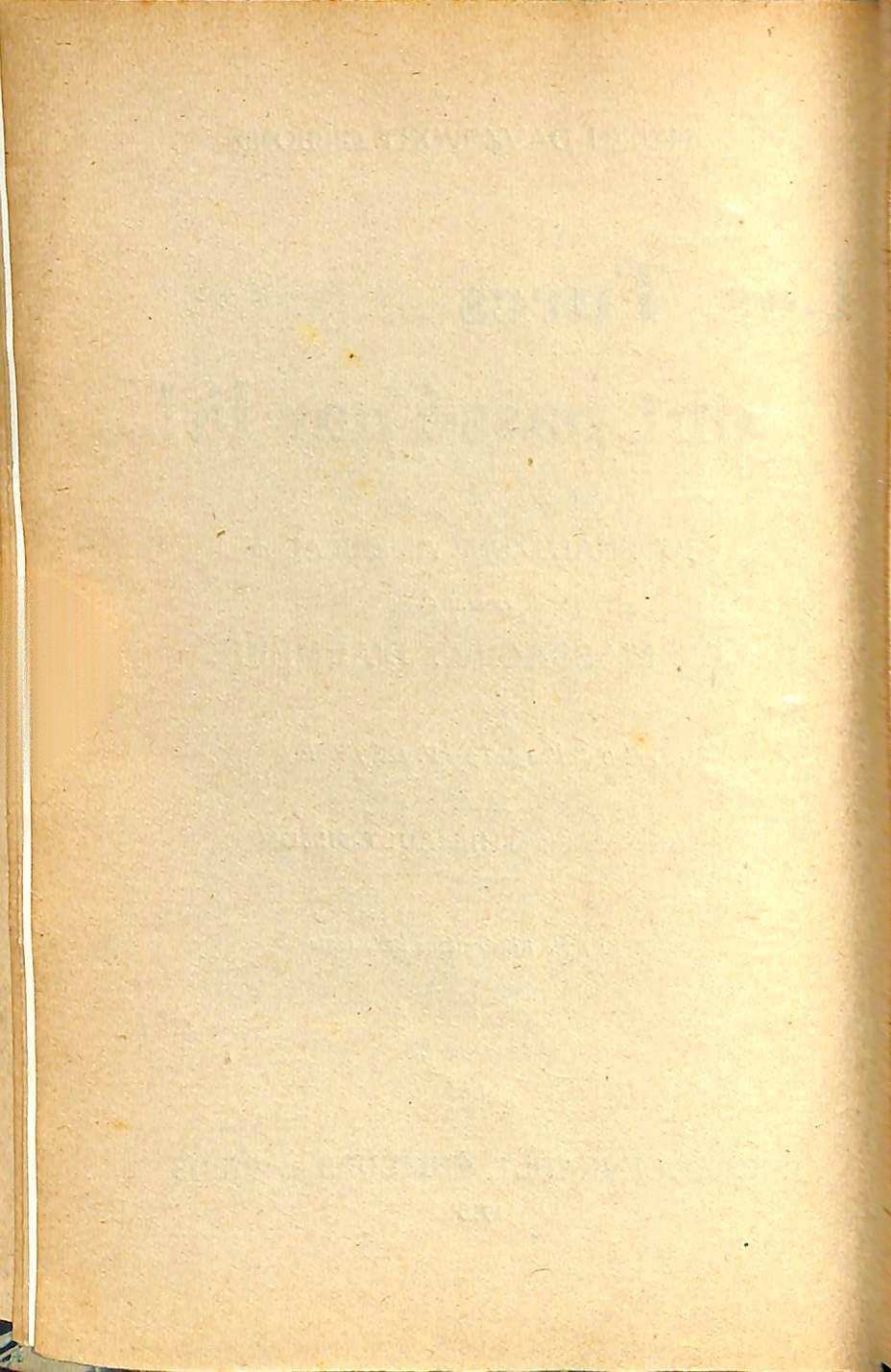
Traduit de l'anglais par F. DE JESSEN

Préface de FR. THIÉBAULT-SISSON

Avec trois illustrations hors texte

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS — PARIS

1918



A LA MÉMOIRE

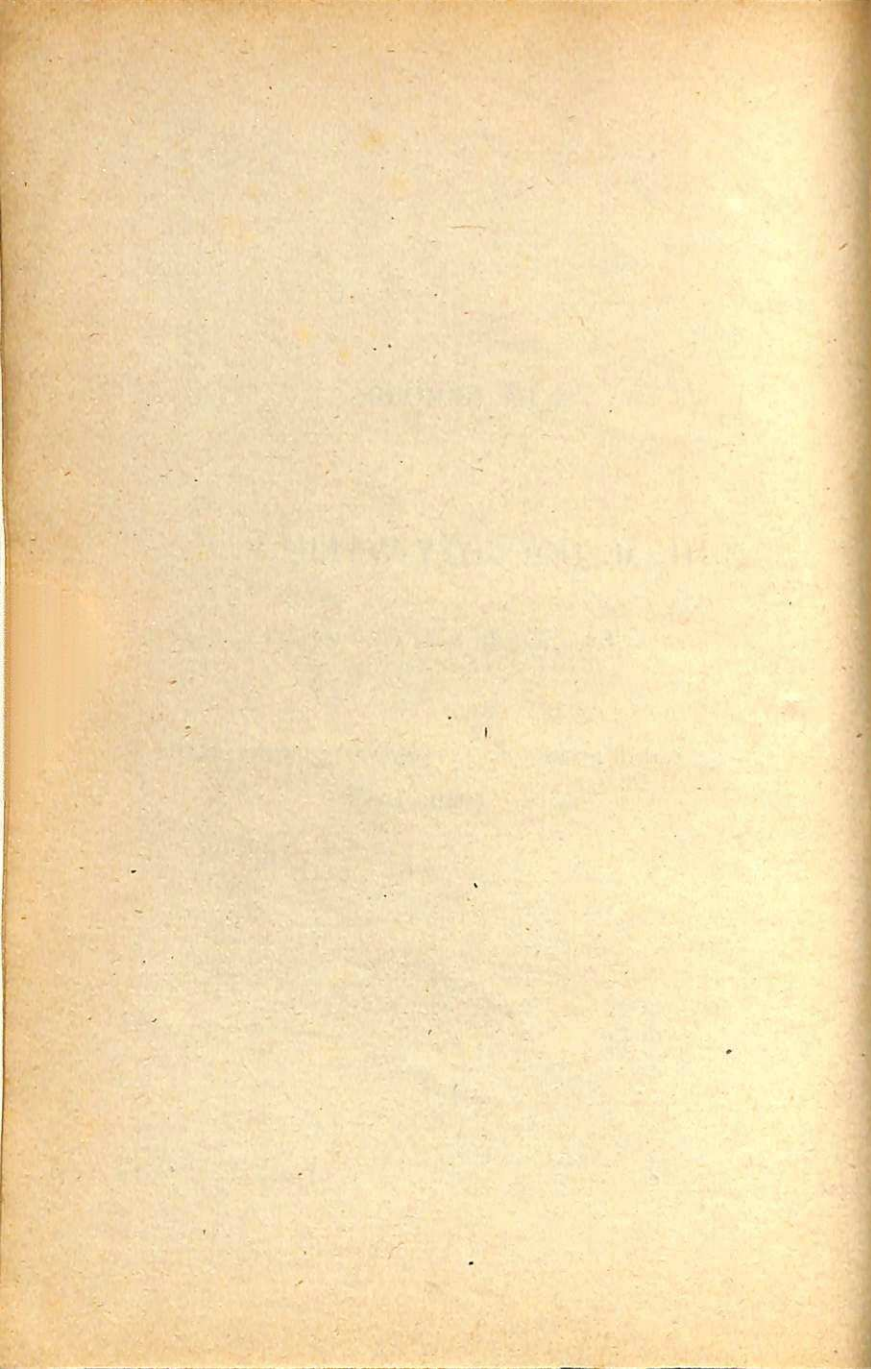
DE

C. H. M. DOUGHTY-WYLIE V. C.

Le « Major » de ce livre

TUÉ EN CONDUISANT UNE ATTAQUE AUX DARDANELLES

LE 29 AVRIL 1915



PRÉFACE

De toutes les variétés de la femme dans la diversité des espèces humaines, l'Américaine du Nord, avant 1914, était la plus mal connue des Français.

Ceux d'entre nous qui n'avaient pas traversé l'Atlantique ou ne s'étaient pas rencontrés à Paris avec ces familles d'outre-mer qu'une fortune très modeste n'empêche pas, tous les six ou sept ans, de faire le voyage d'Europe et d'y vivre, pendant dix à douze mois, de la vie des petits bourgeois instruits et cultivés de nos pays, se la représentaient uniquement sous l'aspect d'une femme de milliardaire ou de multimillionnaire, éblouissante, évaporée et frivole, ou d'une riche héritière mariée, par amour pour le titre au moins autant que pour l'homme, au porteur de quelque vieux nom historique.

Derrière ces grands premiers rôles, dont la chronique scandaleuse, souvent, soulignait la mentalité un peu trop primitive, la femme d'intelligence et de cœur, de volonté ferme, d'âme droite et de goûts très relevés, mais d'allures très simples, dont le type n'est pas moins répandu aux États-Unis que chez nous dans les classes moyennes, s'effaçait et disparaissait à tel point qu'on n'en soupçonnait même pas l'existence.

Pour nous la révéler, il a fallu les émois, les bouleversements et les tragiques horreurs de la guerre.

Innombrables ont été les secours féminins qui, sous les formes les plus touchantes, nous sont venus, depuis trois ans, d'Amérique. Nos ambulances et nos cantines du front regorgent d'infirmières ou d'employées bénévoles qui, sans savoir un mot de notre langue, ont traversé l'Atlantique pour venir, avec des délicatesses infinies, se pencher sur le visage meurtri de la France. C'est encore une Américaine qui a fondé, à Neuilly, la première maison de rééducation pour les aveugles de la guerre. Toutes nos œuvres

d'assistance ont reçu, depuis trois ans, non seulement des dons en argent ou en nature provenant de femmes des catégories sociales les plus humbles, mais les enfants ont été associés par leurs mères à l'œuvre de charité dont celles-ci avaient pris l'initiative. Ils ont cassé, en faveur de nos blessés ou de nos combattants, de nos infirmes ou de nos réfugiés, leurs modestes tirelires, et leurs économies nous sont arrivées, accompagnées de lettres touchantes où se reflétait ingénument l'âme des mères.

A l'œuvre de charité, l'œuvre de propagande s'est jointe. Les campagnes de conférences ou de presse entreprises aux États-Unis par des femmes pour secouer la torpeur de leurs concitoyens, ouvrir leurs yeux à l'infamie allemande, intéresser leur raison et leur cœur à la défense du droit, de la justice et de la liberté, ne se comptent pas. Nos journaux en ont à peine rendu compte. C'est à elles pourtant que l'on doit le revirement soudain qui s'est fait cette année dans la politique extérieure de la grande République. Plus que les protesta-

tions isolées ou les manifestations éloquentes de quelques hommes notoires, elles ont contribué à éclairer le jugement des âmes droites et à former, d'un bout à l'autre de ce vaste continent, si divers et peuplé de l'alluvion de tant de races, une opinion publique unanime en tout ce qui nous concerne. Toutes les résistances pacifistes ou pro-germaniques ont été du coup balayées, et cette unanimité dans la réprobation a permis au président Wilson, enfin sûr d'avoir pour lui la nation, de suivre l'élan de sa conscience et de déchaîner, sans hésiter, la guerre. Aussi saluons-nous aujourd'hui avec une profonde gratitude la femme américaine. Nous l'avons vue à l'œuvre et nous la connaissons. Les qualités toutes viriles d'énergie, de sang-froid et de ténacité qu'elle a mises au service d'un idéal d'une incomparable noblesse nous pénètrent pour elle d'un respect mêlé d'admiration, et nous nous inclinons émus devant elle.

La physionomie de l'auteur de ce livre, M^{me} Helen Davenport Gibbons, est faite des mêmes traits. Originaire de Philadelphie,

elle tient de ses ascendants, dont les uns vinrent d'Écosse et les autres d'Irlande, un mélange d'idéalisme et de sens pratique, une bonté toujours en éveil et une intelligence toujours vive et sensible, toujours apte à saisir, avec une clairvoyance qui ne se refuse pas la malice, les caractères essentiels des êtres et le côté pittoresque des choses. Avant tout, elle a l'instinct du devoir, et ce devoir, dès qu'elle le connaît, elle y court et en remplit toutes les obligations avec cette activité joyeuse et cet oubli de soi-même qui sont le signe des natures fermes et hautes. Élevée dans l'opulence et dans le luxe, elle se fiance, à vingt ans, après de brillantes études à Bryn Mawr, l'Université féminine la plus célèbre des États-Unis, à un jeune étudiant, Herbert Adams Gibbons, devenu depuis l'un des plus brillants journalistes-écrivains de son pays, mais qui n'a pour toute fortune, à ce moment, que ses espérances d'avenir.

Elle sait qu'une fois mariée elle n'aura rien à attendre de personne, pas plus de sa famille que de celle de son mari, mais elle

sera sa femme, et cela suffit. Le jour de ses noces, elle reçoit, pour tout présent, de sa mère une malle qui contient son trousseau et un billet de 20 dollars. Elle le joint à la bourse de voyage accordée par l'Université de Princeton au maître de ses destinées pour aller chercher en Europe les éléments d'une thèse historique, et les voilà en route pour Paris, où leur lune de miel n'est troublée que par une proposition très tentante pour un jeune ménage épris d'un vif désir de voyager sans frais et de courir le monde en faisant provision d'expérience.

Il s'agit pour Herbert Gibbons d'aller occuper, dans un des deux cents collèges fondés depuis un siècle en Asie Mineure par l'église congréganiste américaine, *American Congregational Church*, un poste de professeur. Les émoluments sont modestes — une centaine de dollars par mois — et le travail est énorme. Il s'agit d'enseigner un peu de tout, histoire ancienne et moderne, littérature, langues grecque et latine. C'est tout un monde à porter. Mais le logement est assuré dans les bâtiments du collège, et le voyage,

aller et retour, sera payé, même si le professeur ne consent à rester qu'une année.

La tentation produit d'autant mieux son effet que la jeune femme voit dans les pénibles fonctions dont son mari est tout prêt à se charger une occasion pour elle de montrer qu'elle est capable aussi de quelque chose. En assumant une partie de sa tâche, elle lui laissera toute liberté de se livrer à un travail personnel; elle aura l'orgueil, en même temps, de contribuer au revenu commun du ménage. Elle saura également se rendre utile dans cette maison de missionnaires où l'on ne fournit pas seulement à la nation arménienne opprimée le moyen de se libérer par la science et par l'éducation, mais où l'on accueille, avec une générosité que rien ne lasse, les malades et les indigents, et qui est, non moins qu'un collège, un dispensaire et un lieu de refuge.

Le télégramme d'acceptation envoyé, les deux époux s'équipent et se munissent de tout ce qui leur sera nécessaire, livres et vêtements, trousse de chirurgie élémentaire et pharmacie portative, et l'on part. On

arrive à Tarsous, on s'y installe, et la jeune femme y note au jour le jour ce qu'elle voit. La plus clair de ses impressions, elle l'envoie, sous forme de lettres, à sa mère, et ces lettres ont formé la matière de ce volume. Elle ne les eût jamais publiées si les massacres dont elle avait été le témoin ne se fussent, dès 1914, reproduits, dépassant en violence, en ampleur et en horreur tragique ceux de 1909. Et c'est par là que ce livre est tout d'actualité. De toutes les âmes américaines il a fait jaillir vers le ciel un long cri d'indignation et de pitié. Nul doute que les lecteurs français ne l'accueillent avec des sentiments identiques.

Mais je ne serais pas complet si je n'ajoutais encore quelque chose. Au portrait que j'ai tracé de l'auteur, je m'en voudrais de ne pas ajouter quelques traits qui le feront mieux connaître.

De Tarsous, où elle a vécu les heures angoissées que vont vous décrire ses lettres, M^{me} Gibbons est revenue avec son mari à Paris. Elle y a passé deux ans, puis le jeune ménage est retourné en Turquie où

les missions américaines le rappellent. Mais cette fois, c'est à Constantinople, dans le grand collège américain, que les deux époux vont reprendre, comme à Tarsous, leurs fonctions conjuguées de professeur et de professeur adjoint.

Une fille leur était née en Asie, au temps des massacres, un fils viendra égayer à Constantinople leur séjour et les distraire des nouvelles émotions qu'ils y auront trouvées. L'Italie est en guerre avec la Turquie. On connaît dans la capitale la disette, et le choléra y fait son apparition. Des incendies furieux la dévastent. Puis c'est la guerre balkanique qui commence, et le désarroi qui s'accroît. En quelques semaines, Andrinople est tombée, et les canons chrétiens vomissent leur mitraille sur les retranchements qui, à quelques kilomètres de Stamboul, la protègent. Réfugiés et soldats blessés pénètrent par milliers, par dizaines de milliers, dans la ville, et la petite vérole les suit. Le choléra redouble ses ravages. Le mari envoie femme et enfants se refaire à Paris, tandis

qu'il assistera, en qualité de journaliste, aux péripéties de la guerre.

Après l'arrivée à Paris, la famille s'augmente encore d'une fille. La guerre balkanique terminée, les époux se rejoignent à Paris. La famille va se rétablir de l'autre côté de l'Océan.

La déclaration de guerre trouve le couple de retour en France depuis peu. Installés en Bretagne, dans un petit village, ils y assistent navrés à la mobilisation. Dès qu'un train consent à le recevoir, le mari regagne son poste d'observateur à Paris, où il assiste, attentif et curieux, au redressement de l'âme française, où il note, en témoin ému, le recueillement et la détermination silencieuse d'une race qui ne veut pas se laisser vaincre.

La famille, après la bataille de la Marne, est de nouveau réunie à Paris, et un nouvel enfant va lui naître. La jeune mère, tout en préparant sa layette, songe à l'innombrable quantité de pauvres femmes que la guerre a privées pour toujours, ou momentanément, de leurs maris, et qui attendent, elles aussi, un enfant. Avec la rapidité de

décision qui la caractérise, elle entreprend aussitôt de leur venir en aide, et elle s'informe dans son quartier de toutes les affligées qui peuvent avoir besoin d'un secours matériel et moral. Elle va les voir chez elles, leur prodigue les bonnes paroles, réussit à égayer d'un sourire leurs larmes, et s'installe, rue Campagne-Première, dans un atelier d'artiste où elle les réunit, les console et leur distribue les layettes qu'elle a confectionnées. Elle prend un soin particulier des filles-mères, se fait donner l'adresse du père de l'enfant, lui écrit pour lui annoncer la nouvelle, éveiller en lui, s'il se peut, la fibre paternelle, et, à la première permission, le fait venir. Elle lui met l'enfant dans les bras, bien lavé et bien pouponné, lui apprend à le tenir, à le dorloter, à le bercer, et rayonne quand elle a pu le décider au mariage.

Entre temps, une troisième fille lui est venue, qu'elle appelle, d'un nom symbolique, *Hope*, c'est-à-dire Espérance. Et l'œuvre a pris de plus en plus d'extension. L'argent lui est venu d'Amérique, et le propriétaire

d'un des plus grands magasins de nouveautés qui existent, M. Wanamaker, lui envoie gratuitement la matière première. Ses protégées, qui trouvent ainsi un emploi suffisamment rémunérateur, taillent et cousent, et c'est ainsi que trois mille mères ont été réconfortées, soutenues, ramenées à la vie, à la joie, depuis les trois ans que dure la lutte, par cette femme de cœur.

— En temps de guerre, me disait-elle récemment, il faut sauver la race. J'ai fait ce que j'ai pu dans mon quartier de Montparnasse, et je suis sûre que d'autres femmes, dans d'autres quartiers, en ont fait autant. C'est tout simple, et ça ne vaut pas la peine d'en parler.

Je ne suis pas de cet avis.

FR. THIÉBAULT-SISSON.

LES TURCS ONT PASSÉ PAR LA!...

PREMIERS CONTACTS

Tarsous (Turquie d'Asie), 2 décembre 1908.

Chère maman,

Le premier anniversaire de ma naissance depuis mon mariage ! Je viens d'avoir vingt-six ans. Et il y a vingt-six semaines depuis le grand jour. J'ai compté les différents endroits où nous nous sommes arrêtés dans notre voyage de New-York à Tarsous. C'est justement notre vingt-sixième demeure depuis vingt-six semaines. Quelle coïncidence ! Vous souriez certainement en songeant que ce sont là remarques de jeunes mariés en pleine lune de miel.

Comme je voudrais que vous puissiez vous asseoir près de moi devant le grand feu de bois qui flambe dans notre chambre ! Une solide cheminée de pierre où nous brûlons d'énormes

bûches. Quand souffle un certain vent, la cheminée renvoie des bouffées d'âcre fumée qui m'étouffent presque. Heureusement pour nous que cela est rare. Herbert insiste pour me convaincre que la fumée d'un feu de bois est excellente pour les yeux. Les siens cependant lui piquent et il les ferme presque. Mais je devine à travers les cils un clignement malicieux : il me taquine.

Je m'habitue à veiller à ce que tout soit bien en ordre chez nous. Le matin, je fais le ménage : je jette soigneusement les copeaux épars dans la caisse à bois, je fais reluire la glace et les verres, j'époussette tous les coins. Je n'ai pas à penser à la cuisine : nous prenons tous nos repas dans la salle à manger du collègue.

Chacun des trois jeunes ménages qui habitent cette maison a ce que mère Christie appelle un *house boy*, c'est-à-dire un élève pauvre qui gagne le prix de sa pension. Le nôtre est un jeune Grec de seize ans dont nous payons l'écolage. Il nous donne deux heures de travail par jour. Socrate allume notre feu, selle nos chevaux, nous porte de l'eau et va au marché nous acheter des oranges (j'en mange un nombre incalculable). Pour nos bains on fait du feu sous un chaudron énorme comme celui où grand'

mère faisait cuire des pommes. Si nous voulons un bain le soir, Socrate allume le feu à l'heure du dîner et nous porte l'eau pendant la petite récréation qu'il a entre les deux études du soir. Il veille à ce que ma bouteille d'alcool à brûler soit toujours pleine (du pur alcool de raisin que font les paysans) : j'en prends une *oque* ⁽¹⁾ chaque fois. J'ai deux grands paniers : l'un pour les grosses oranges de Jaffa, l'autre pour les mandarines.

Quand nous allons faire des emplettes, Socrate nous sert de drogman. Il traduit fort bien. C'est un garçon bien utile. Quelquefois nous l'aidons à faire ses devoirs. Lorsqu'il eut fait notre chambre le premier samedi, il me dit, en me montrant les différentes pièces du nécessaire de toilette en argent :

— Voulez-vous arranger ces drôles de jolies petites choses exactement comme vous voulez qu'elles soient.

Quand ce fut fait, il passa un bon moment en contemplation, marchant doucement autour de la table. Il grava dans sa mémoire mon arrangement et ne s'est pas trompé une seule fois depuis. Quand nous allons faire une promenade à

(1) *L'oque*, unité de poids turque, vaut 1.250 grammes.

cheval le samedi matin, c'est un plaisir pour nous de songer qu'à notre retour nous trouverons tout en ordre et magnifiquement nettoyé, prêt pour le dimanche.

Dans notre chambre, à la tête de notre lit, un beau *kilim* rouge et bleu couvre tout le mur, entre les deux fenêtres. Sur le plancher, des tapis bleus, d'un bleu qui peut faire croire à Herbert que mes yeux ne sont pas verts. Dans l'épaisseur du mur, deux belles armoires de cèdre et, entre elles, plusieurs rangs de tiroirs formant commode. Près de la porte qui fait communiquer notre chambre avec le cabinet de travail, une table sur laquelle s'étale mon nécessaire de pansement.

Socrate m'a confié qu'il veut être médecin. Il vient d'un pauvre village grec, au cœur d'une mine d'argent, dans le Taurus. Son père et sa mère moururent dans une épidémie. Enfant, il avait cependant bien compris que ses parents ne seraient peut-être pas morts s'il y avait eu seulement un docteur dans le village. Et c'est pour cela qu'il veut être médecin, pour que les autres petits garçons ne soient pas orphelins.

Le D^r Christie a dit un matin aux élèves, dans la chapelle, que s'ils se blessaient ils pouvaient venir me trouver pour se faire panser. Herbert

me plaisante pour les kilomètres de bandes de pansement que je garde dans ma boîte de laque. J'ai aussi une belle boîte de pharmacie. Les remèdes que je ne connais pas, je les mets à part sur une étagère, pour les prêter au besoin au docteur. Ceux que je connais sont rangés bien en ordre par Socrate. J'ai acheté deux petites cuvettes en émail blanc dont je me sers quand j'ai à faire un pansement. Depuis six semaines je soigne un de mes élèves pour une vilaine plaie à la jambe. Un cas d'empoisonnement dû au coton. Le mal s'attrape par le simple contact de la plante au moment de la cueillette. Je n'en avais jamais entendu parler auparavant. Je lave la plaie au camphénol et je fais, deux fois par jour, un pansement humide. Mes efforts ont été récompensés par l'apparition au bout d'une semaine d'un beau bracelet de chair saine et fraîche autour de la plaie qui a dès lors constamment diminué et s'est depuis peu recouverte de peau. Je suis fière du résultat, car l'élève pouvait à peine marcher.

Dimanche dernier, Mélanchton, un gamin de quatorze ans, s'est presque amputé un doigt avec un coupe-pain. J'ai redressé le doigt en appliquant des bandelettes gommées autour de la coupure jusqu'à ce que le docteur fût revenu

d'un village éloigné où il était allé. Grâce au ciel, Mélanchton peut encore remuer l'articulation de son doigt. Lorsque Socrate le ramena au dortoir après que j'eus pansé son doigt le premier jour, le petit garçon lui demanda s'il pourrait revoir la dame encore. Socrate lui expliqua que la dame avait dit qu'il devait revenir le lendemain se faire panser de nouveau. Mélanchton fut heureux. Il voulait voir encore la belle chambre. Il se demandait si le sultan Abdul Hamid en avait une aussi belle dans son palais de Yildiz.

Eflaton (Platon, en arménien), un petit myope de ma classe de novices, travaillait avec quelques autres gamins à la construction d'un petit bout de mur que l'on commence à élever au coin de la cour. Peut-être aura-t-on un jour assez d'argent pour faire un beau mur tout autour du collège. Pour le moment, il avance imperceptiblement, à mesure que des dons arrivent pour cet objet. Il n'en vient guère, hélas ! Il y a tout juste un petit coin de fini. Les enfants entassaient des pierres et Eflaton fut assez malheureux pour avoir deux doigts de la main droite presque écrasés. Le docteur était encore en tournée et je fis de mon mieux. Aujourd'hui, comme je finissais de le panser, il me regarda fixement de

ses grands yeux rêveurs et dit gravement : « Mistress Gibbons, vous êtes un ange ! » Je protestai que je n'étais pas un ange. « Vous êtes mieux qu'un ange alors, dit-il, vous êtes la mère des anges ! » Orientaux à la langue de miel, vous dépassez les Irlandais !

La grande excursion à Namroun, projetée par Henri Imer et Herbert, n'a pas encore pu avoir lieu. Ils pensaient partir vers la fin de la dernière semaine d'octobre pour revenir le mardi suivant. Les femmes devaient prendre leurs classes. Nous voulions qu'Henri pût prendre pour nous, avant le mauvais temps, un tas de photographies de l'Acropole et du château. Tout était prêt. Mais les nouvelles politiques vinrent tout arrêter.

L'action de la Bulgarie et de l'Autriche⁽¹⁾ vient de soulever une certaine agitation dans toute la Turquie, surtout dans nos régions où il y a tant d'Arméniens. Un mouvement réactionnaire est à craindre. Les Arméniens ont peur que les musulmans ne mettent en doute leur loyalisme.

Le mois de jeûne du Ramazan avait fini, cette année, le 25 octobre et, le lundi suivant, com-

(1) L'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche et la proclamation de l'indépendance de la Bulgarie qui suivirent immédiatement la révolution jeune-turque.

mença la fête du Grand Baïram. Les musulmans du bas peuple s'enivrent en général consciencieusement dans les villes, ce jour-là. Les turcophiles d'Occident pensent et écrivent que les mahométans sont les premiers abstinents. Beaucoup peut-être le sont, mais certainement pas ceux des villes turques qui boivent des quantités de *raki*, la plus forte eau-de-feu que l'homme ait inventée. Les Arméniens craignent un massacre pendant le Baïram. La Constitution a supprimé l'interdiction de posséder des armes à feu. Nous avons entendu dire que les Arméniens en ont acheté de grandes quantités. Nous pensons pourtant qu'il n'y aura pas de troubles. Mais sait-on jamais dans ce pays ? Henri et Herbert ont bien fait de ne pas partir.

Je vais bientôt me coucher. Nous nous levons à 6 heures. Du moins, je suppose que c'est à 6 heures, car l'heure turque en usage ici me donne positivement le vertige. On dit : tant d'heures depuis le lever du soleil et tant d'heures depuis le coucher du soleil. Aussi l'instant précis fixé pour faire une chose donnée est déterminé à peu près comme dans la pancarte qui vous indique l'heure du bain au bord de la mer : l'heure pour toute chose varie chaque jour, avec le soleil. Le soir où nous arrivâmes à Tarsous,

après avoir campé plusieurs semaines dans le Taurus, nous entrâmes sous le porche du collège à 10 heures du soir : l'horloge d'une tour voisine sonnait 4 heures.

Qui, de l'Est ou de l'Ouest, a raison ? Peut-être que la manière de compter occidentale est trop précise et que l'heure de Greenwich est contraire à la nature. En tout cas, la mode orientale ferait ressembler l'horaire le plus réglé à un film cinématographique tourné par un écervelé. Peut-être faut-il, en vérité, que ces peuples d'Orient, qui rêvent la vie et nourrissent leurs âmes de la clarté des étoiles, règlent leurs jours sur la marche du soleil.

TROIS NOËLS ET LES SEPT DORMANTS

Tarsous, 25 décembre.

Chère maman,

Classes partout aujourd'hui. Ce n'est pas Noël pour nos élèves. Il paraît que quelques-uns des premiers missionnaires en Turquie s'étaient fourré dans la cervelle que c'était bien en réalité le 25 décembre que le Christ était né, et ils furent scandalisés de voir les Grecs célébrer la Noël le 6 janvier et les Arméniens le 19. Ces missionnaires avaient bien peu d'imagination. Murés dans leurs idées étroites, ils étaient trop sûrs d'avoir raison et que tout le reste de l'humanité avait tort (pourquoi, au fait, eussent-ils tout sacrifié pour venir ici ?) pour comprendre que le calendrier oriental retarde de treize jours sur le nôtre.

Nos missionnaires ne pouvaient appeler l'erreur grecque un péché, mais ils ne pouvaient logiquement tenir pour un calendrier fait à Rome ! Aussi sermonnèrent-ils leurs Arméniens

convertis sur la question théologique. Pendant plusieurs années ils insistèrent sur une célébration strictement américaine de la fête. De pareilles absurdités ont heureusement disparu et nos missionnaires d'aujourd'hui savent mieux distinguer entre l'essentiel et le secondaire que tous ces vieux puritains qui furent en vérité aussi bigots que les catholiques du Moyen Age.

Mais je m'éloigne de la Noël en Asie ! Herbert et moi, nous avons fait nos classes ce matin comme d'habitude. Nous célébrerons la fête ce soir. Une dinde est en train de rôtir et il y a un pot de sauce d'airelles. Je reviens de la cuisine, toute rouge de la chaleur du poêle et du triomphe d'avoir vraiment réussi cette recette que j'ai apprise l'année dernière au collège Simmons. Mes fruits et mes noix sont parfaitement glacés.

Herbert a vingt-six heures de service par semaine d'après son tableau. Alors, que lui reste-t-il pour ses études particulières ? Pour pouvoir pleinement profiter de sa prochaine année à Paris il doit préparer les bases de sa thèse d'agrégation. Aussi lui ai-je pris dix heures, les deux cours d'anglais : la classe préparatoire des élèves qui apprennent les premiers éléments de notre langue et — joie des joies ! — sa classe d'étudiants de première année. Ils savent déjà

écrire et parler assez bien l'anglais. Je leur fais donc la rhétorique et, ma foi, j'en profite, je crois, plus qu'eux. Il faut enseigner pour apprendre !

Maintenant que je me suis emparée de cette classe d'étudiants de première année, elle est bien à moi et Herbert ne la verra plus. Je puis peut-être me fatiguer des commençants et trouver un jour un prétexte quelconque pour les lui repasser, mais la classe d'étudiants me donne une occasion magnifique pour donner libre cours à mes théories sur les créatures abandonnées, et j'avoue que j'ai la vanité — ou peut-être la suffisance — de me complaire dans cette sensation de professer *ex cathedra*.

J'enseigne à mes élèves comment ordonner et construire une dissertation. Beaucoup de mes professeurs pensaient avoir assez fait en nous donnant un sujet et en corrigeant la dissertation. Ce n'est pas la méthode de Mrs Gibbons. D'abord les mots ; puis les phrases ; ensuite les différents développements et leur coordination. Nous jonglons avec les grands principes : unité, clarté, force. Une fois par semaine, une vraie dissertation. Mais je ne me borne pas simplement à énoncer un sujet et à laisser mon malheureux élève perpétrer un morceau informe. Non. J'écris d'abord le sujet sur le tableau noir. Puis j'énonce

brièvement un certain nombre de faits numérotés que je dicte aux élèves. Quand nous avons une vingtaine de faits, j'indique *grosso modo* quelques combinaisons possibles, une ordonnance. Les élèves réalisent la différence qui existe entre un *sujet* et un *thème*. Nous avons abordé l'étude des figures de langage (*Méjaz*, en turc). Cela parle à leur esprit, car les Orientaux voient, pensent et parlent en images : ce sont des poètes. Je leur ai fait pendant toute une semaine des leçons sur les figures de rhétorique, et maintenant mes élèves apprennent à les employer et à les distinguer, et cela, sans même un manuel. Je m'étais vite rendu compte que les enfants pouvaient graver ces notions rapidement dans leur mémoire. D'ailleurs, pour eux, le triomphe du bon élève est de vous rendre exactement ce que vous leur avez dit. J'ai pris le revers de l'ancienne méthode qui consiste à énoncer avant tout exercice pratique une suite interminable de définitions stupides et vides de sens. Absorbent d'abord de la matière, leur dis-je ; qu'elle vous devienne familière, maniez-la, assimilez-la, digérez-la et puis, plus tard, en vous appuyant sur ce fonds concret d'expérience, classez théoriquement vos idées et concentrez-les en définitions.

Plus tard.

Vous avez perdu la seule chance de votre vie, mère, de savoir... J'ai dû interrompre brusquement ma savante leçon de rhétorique. Henri Imer et Herbert revenaient de leur promenade à cheval et j'ai dû me précipiter en bas pour débarrasser la cuisine de mes fameux fruits glacés avant que Herbert ne soit entré et ne les ait trouvés là, étendus partout. Nous sommes une grande famille et j'en ai fait une quantité.

Je pense à mes Noëls d'autrefois. C'est aujourd'hui le premier que je passe loin de vous.

Tarsous, 18 janvier 1909.

Ce n'est pas parce que mon mari est tout neuf et que nous sommes en plein dans cette « difficile première année » que je suis opposée aux séparations. Si cette première année est difficile, je dis : eh bien ! que les autres arrivent. Mais je sais déjà, depuis nos fiançailles, ce que signifie une séparation. Cependant, je me rendis bien compte, lorsque le père de Herbert lui eut envoyé un chèque pour aller en Terre Sainte, qu'il ne devait pas manquer cette occasion. Elle ne se représentera peut-être jamais. Je me dis : ce sera beau d'avoir fait cela ! Et je lui dis de partir. Je ne pouvais l'accompagner pour une raison que vous devinerez : je ne vous en avais pas encore parlé, car on n'en est pas toujours sûre, n'est-ce pas ?

Vacances et examens sont fixés d'après les Noël's d'Orient. Cela tombe donc du 6 au 19 janvier. C'est peu pour un voyage, mais la Terre Sainte n'est pas loin. Herbert est parti il y a deux jours, le jour de la Noël grecque, et je suis

allée avec Socrate l'accompagner jusqu'à Mersine. Puisque c'était la Noël de Socrate, nous l'avons royalement traité à l'hôtel, ce qui nous a permis d'échapper plus ou moins à notre absence de gaieté avant la séparation.

Herbert s'est embarqué pour la Syrie avec M. Gould, un Anglais de notre collège, et une demi-douzaine d'élèves d'Alexandrette, le port tout proche, dont le peu d'éloignement leur permet d'y aller en vacances sans trop de dépenses. M. Gould et Herbert ont pris, comme les élèves, un passage de pont. Nous sommes en janvier ; il neige sur le Taurus et des vents glacés soufflent dans la plaine ; mais une brise chaude soufflait dans la Méditerranée le jour de leur départ. D'ailleurs, ils pouvaient, s'ils le voulaient, prendre une cabine le lendemain, s'il faisait trop froid pour passer sur le pont la seconde nuit d'Alexandrette à Jaffa. Herbert portait un vieux complet que nous étions sur le point de jeter et un fez noir. Avec sa barbe qu'il laisse pousser pour paraître moins jeune dans sa chaire de professeur, il a l'air d'un pèlerin russe.

Herbert sera absent quinze jours. Après tout, le travail est un antidote contre le « cafard » que je vais avoir. Je me dis qu'il se peut fort bien qu'il soit retardé en revenant, et que je dois

tuer comme je pourrai ces premiers jours de séparation. C'est pourquoi je me suis embarquée à mon tour... dans de profondes lectures de psychologie. Je rumine certaine phrase de William James sur « les états de conscience en tant que » jusqu'à ce que le sommeil arrive. J'ai dû relire tout le passage le lendemain matin, car je ne pouvais me rappeler ce qu'il voulait dire par « en tant que ».

Le Dr Christie s'y prend à merveille avec les femmes. Nous sommes, dit-il, en petit comité, et les femmes des membres du collège doivent prendre part aux délibérations. Il ajoute qu'il désire avoir notre opinion et notre avis et que le meilleur exemple à donner aux Orientaux est de leur montrer le respect et la déférence dont nous honorons nos femmes. Mais je crois qu'à côté de cela, il y a aussi une certaine habileté : nous n'aurons ainsi à critiquer aucune décision. Je tricote pendant les séances. Mon éducation universitaire n'a jamais détruit en moi cet instinct de la femme d'avoir les mains toujours occupées. Seulement, je m'oublie quelquefois et je ne m'arrête plus. La première ceinture de bébé que j'ai tricotée à un meeting du collège était assez longue pour aller à Herbert. Alors je lui ai dit que c'était une ceinture contre le choléra et je la lui

ai donnée. Les Orientaux adorent parler, parler, parler. Nous aussi, Occidentaux, et dans ces meetings du collège j'ai découvert que les hommes sont aussi bavards que les femmes. Depuis que je suis en état de mariage, je m'aperçois avec étonnement que le sexe fort a à peu près les mêmes défauts que l'autre. Chacun aime parler, écoute les autres avec impatience, guette l'occasion de placer encore un mot, approuve bien plus par indifférence ou lassitude que par conviction. Le meilleur parleur aura toujours le dessus sur le meilleur penseur.

Mersine, 18 janvier.

Je vous ai déjà dit que les Doughty-Wylie s'arrêtèrent pour déjeuner avec nous à Tarsous. Ils venaient de Koniah, le consulat anglais d' « été », pour aller à Mersine, le consulat d' « hiver ». Ce fut pour nous un grand plaisir. Quelques jours après arriva une lettre avec cette adresse : « A la plus jeune nouvelle mariée du collège Saint-Paul. » Une invitation de « fin de semaine » pour Herbert et moi. Nous descendîmes à Mersine le samedi suivant. C'était en octobre. Depuis, les « fins de semaine » chez les Doughty-Wylie furent pour nous de véritables oasis. Vous me comprenez. Le consulat d'Angleterre symbolise pour nous ce « monde » qui nous paraît si loin et nous manque quelquefois en dépit de la nouveauté de notre vie à Tarsous et de la cordialité des missionnaires. Chez les Doughty-Wylie, je puis m'habiller le soir et je trouve que Herbert a meilleure mine en habit. Nous nous moquons des conventions jusqu'à ce que nous y revenions, et alors nous nous éton-

nons et nous nous demandons comment et pourquoi nous avons jamais pu y manquer.

Thé au réveil, breakfast *ad libitum* à 10 heures, une courte promenade à cheval, la sieste après déjeuner, whisky and soda et cigares le soir : sommes-nous à trente milles de Tarsous ou à trois mille milles ? Nous sommes dans un « home » de campagne anglais, où l'on croit aspirer avec délices l'odeur du buis, sentir le froid et la pluie jusqu'à ce que nous sortions de nouveau dans la lumière du soleil pour constater que ce « retour en Angleterre » n'était qu'un rêve.

Le major n'a pas encore quarante ans, mais il a eu une existence aventureuse : il a passé quinze ans dans l'Inde, en Égypte, dans le Sud-Africain et au Somaliland. Il n'était pas très bien dernièrement et on lui a donné ce poste consulaire pour se reposer quelque temps. Mais il veut reprendre du service actif. Mrs Doughty-Wylie est une petite femme pleine de vie et d'entrain. Elle adore soigner les malades : elle a vécu d'ailleurs dans l'Inde après la peste bubonique et elle a suivi l'armée anglaise pendant la guerre du Transvaal. Elle est franche, parle clair et saute d'un sujet à l'autre. Elle est aussi impétueuse que le major est doux, aussi vive qu'il est froid, aussi Écossaise qu'il est Anglais. Ils

sont vraiment charmants pour nous. Les voyages leur ont donné un sens aimable de l'humour, et ce sont, le soir, tard dans la nuit, de délicieuses veillées autour du grand feu de bois. Le major s'intéresse aux Turcs seldjoucides. Va-t-il détourner Herbert de l'histoire de France pour l'embarquer dans l'histoire des Turcs? Il parle en termes enflammés de riches champs de recherches.

Vous pensez si j'ai crié de plaisir quand Mrs Doughty-Wylie m'écrivit aussitôt après le départ de Herbert que « je devrais bien venir passer chez eux le temps d'absence de mon mari ». Socrate était en train de broser les habits de Herbert et nous allions mettre ses pantalons sous presse. Je les laisse pendus, me reposant de tout sur Socrate, je boucle ma valise et je prends le premier train pour Mersine. Quelle volupté d'être éveillée le lendemain matin à 9 heures par une femme de chambre qui vient discrètement ouvrir les rideaux pendant qu'on sirote son thé et qu'on grignote un toast! Et puis, j'ai Tarsous en horreur quand Herbert n'y est pas.

Herbert revint au bout d'une semaine de paresse et de bienfaisante détente : je commençais à me demander par suite de quels événe-

mements nous avions pu tomber dans ce pays, si nous reviendrions un jour chez nous, et par suite de quel phénomène mystérieux l'Anglais est presque toujours heureux loin de la mère patrie. En m'éveillant un matin, je le vis, debout dans la chambre et me regardant. Il me déclara que dix jours en Terre Sainte sans moi lui suffisaient. Il avait « fait » Jérusalem et s'était baigné dans la Mer Morte. Quant à la Galilée, ce serait pour une autre fois. Chez Cook, à Jérusalem, il avait vu affiché le passage d'un rapide paquebot italien : il s'était précipité vers Jaffa où il l'avait attrapé. Conclusion : nos séparations aboutissent en somme à des succès. Puissions-nous n'en plus avoir.

Comme il nous reste encore deux jours de liberté, nous passons la Noël arménienne chez les Doughty-Wylie. Demain, nous allons à cheval chasser le sanglier.

Aujourd'hui, nous avons traversé à cheval la plaine jusqu'à la grotte des Sept Dormants. J'adore « dresser les Turcs ». Ils vont à cheval et laissent leurs femmes marcher derrière. Quelquefois, la pauvre femme porte un enfant ou quelque autre fardeau sur son dos. Jamais ils ne s'effacent pour laisser passer une femme, même une dame étrangère. Aussi, quelquefois, je pique leur amour-propre en plantant carrément mon cheval en travers de leur route. Il ne leur vient jamais à l'esprit que je n'ai pas la moindre intention de m'écarter et, lorsque le nez de mon cheval se trouve en face de leur monture (un petit âne généralement) ils font une figure ! Ils me laissent passer à contre-cœur, l'air profondément scandalisé et surpris. Et ils expriment souvent leur opinion dans un langage qu'heureusement je ne comprends pas. Je leur dis leur fait en anglais, quelque chose comme : « Vilain mal lavé, je suis sûre que tu ne t'es pas servi ce matin, ni aucun autre matin, du savon Pears ou d'aucun autre savon. Allons, file et laisse-moi passer. »

Ce matin, nous avons rencontré un âne qui attendait patiemment au bord du chemin. Sa corde était attachée à la jambe d'un jeune garçon qui gémissait, étendu sur l'herbe. Socrate lui demanda en turc ce qu'il avait. Il répondit qu'il avait la fièvre et était trop malade pour continuer. Herbert dit à Socrate de l'aider à remonter sur son âne et il marcha avec nous plusieurs milles, continuant à se plaindre tout le long de la route. Nous l'avons un peu remonté et heureusement nous avons bientôt rencontré des gens de son village. Les Turcs sont complètement indifférents aux souffrances humaines et ils l'auraient laissé mourir comme un chien. En dehors des grands centres, ils n'ont ni médecins, ni hôpitaux, ni remèdes. Ces bienfaits ne sont connus que grâce aux missionnaires.

Nous arrivâmes enfin à la montagne que nous escaladâmes jusqu'à la grotte. Le mollah nous reçut cordialement. Les Turcs sont polis et hospitaliers pour les voyageurs : il faut leur reconnaître cela. Le domestique du mollah prit soin de nos chevaux, nous porta de l'eau et nous permit de nous installer pour déjeuner devant le porche de la mosquée. C'est une jolie petite mosquée. A droite, se trouve l'habitation du mollah, construite en pierre, tout près de l'entrée de la grotte.

Du pied de la colline, cela forme un joli tableau. Mais comme c'est toujours le cas en Turquie, de près tout cela est bien primitif, bien rude.

Pendant notre déjeuner, le domestique et son petit garçon restèrent gravement assis devant nous, en nous contemplant. Puis, nous allâmes à la grotte. Nous enlevâmes nos chaussures à contre-cœur, car l'endroit paraissait sale et en désordre. Par un long escalier de pierre, notre gardien enturbanné nous conduisit dans un lieu où régnait une odeur écœurante d'encens et de peau de chèvre. On nous dit que la cave était grande, mais avec nos bas pour toutes chaussures — et puis, hélas ! nous avions des nez — nous en remîmes l'exploration à une autre fois. Pendant la persécution de Décimus sept jeunes hommes se réfugièrent dans cette grotte. Ils s'endormirent et se réveillèrent miraculeusement au bout de cent ans. Ils se rendirent au prochain village et furent tout étonnés d'apprendre que le monde entier était devenu chrétien. C'est la genèse ou du moins la version orientale de l'histoire de Rip Van Winkle. Les chrétiens élevèrent une chapelle dans la grotte. Plus tard, les musulmans, comme ils l'ont fait souvent ailleurs, adaptèrent chapelle et légende à leur propre religion.

L'après-midi, nous prîmes un croquis de la mosquée, puis nous nous assîmes pour contempler le panorama de la plaine jusqu'à la mer. Le gardien nous dit que sa femme était morte sept ans auparavant et qu'il vivait là, seul, avec le mollah et son petit garçon. Le gamin nous chanta une chanson. Nous lui donnâmes des tartines de confiture qu'il mangea avec un plaisir évident. C'est probablement la première fois qu'il goûtait de la confiture de fraises Crosse et Blackwell. Après la fête, il rampa astucieusement jusqu'à Herbert dont il baisa la main dévotement. Nos chevaux sellés, nous fûmes prêts à partir après le thé, mais pas assez vite pour éviter l'orage qui creva soudainement, à peine étions-nous sortis de l'écurie. D'énormes grêlons fondirent sur nous, ce qui ne nous empêcha pas de trotter ferme pendant vingt minutes. L'ondée dura d'ailleurs juste assez longtemps pour rendre le coucher du soleil plus somptueux et l'atmosphère plus fraîche. A cheval, cela nous est fort égal d'être mouillés, car on sèche vite. Bientôt il n'y parut plus et nous n'eûmes même pas besoin de changer de vêtements pour dîner. Un bon bain chaud nous fit dormir comme des enfants.

VISITE A ADANA

Adana, 18 février.

Chère maman,

Comme il n'y a pas d'hôtel en ville, le Dr Christie a prié le chef de gare de faire conduire droit au collège Saint-Paul tous les étrangers qui viennent à Tarsous. Aussi voyons-nous toutes sortes de gens. Par exemple, un digne professeur d'Oxford, accompagné de quelques étudiants ; ils arrivent de l'intérieur où ils viennent de chercher sur place la preuve qu'il existe encore au cœur du Taurus quelques villages où la race grecque s'est perpétuée pure et sans mélange. A leur retour, leurs visages rayonnent de cette joie candide des savants qui ont « enfoncé » d'illustres autorités. D'autres s'intitulaient simplement « voyageurs » : des Américains du Far-West certainement. On ne pouvait conjecturer rien de plus tout d'abord. Celui qui paraissait être leur chef était assis près de

moi à déjeuner. J'essayai d'entrer en conversation, lui parlant de sa famille. Sa réserve me parut tellement extraordinaire que j'en parlai après à Herbert et au D^r Christie. Nous apprîmes plus tard que c'étaient des missionnaires mormons ! Le D^r Deissmann et quelques membres de l'Université de Berlin passèrent deux jours avec nous à Saint-Paul. Le docteur ramasse des documents pour un livre qui étonnera le monde. Il parlait aux élèves en excellent anglais.

Oui, les fins de semaine seraient bien tristes sans ces visites entre missionnaires des différentes stations de Mersine, Tarsous et Adana. Tout nouveau venu est bien vite invité. Au commencement de l'automne, miss X... arriva à Adana. A sa première visite à Tarsous, Herbert et moi nous l'avons invitée à prendre le café et à passer la soirée dans notre bureau. Mise à son aise, elle nous fit, devant notre grand feu de bûches, la confidence qu'une seule chose l'avait tourmentée à Adana. Le professeur, Suisse, de français de l'école des filles lui avait dit qu'elle était grandement soulagée d'apprendre qu'elle comprenait un peu le français « car, ma chère, il est de toute importance pour moi de préserver mon anglais, je ne cours pas ainsi le risque d'attraper votre accent américain ».

Cela, en vérité, me mit hors de moi et me prouva que je ne vaux rien comme missionnaire. Nous priâmes miss X... de ne rien dire. Le samedi suivant, le professeur suisse vint passer la fin de la semaine au collège et nous l'invitâmes à prendre le café chez nous. En s'installant devant le feu, elle nous dit de la manière la plus engageante : « Il faut que vous parliez français avec moi, c'est une occasion pour vous de vous exercer un peu. » Je lui répondis : « Merci, Mademoiselle, mais nous préférons parler anglais, car, vous comprenez, nous allons habiter Paris, et nous ne voudrions pas attraper votre accent suisse. » Ce n'était peut-être pas très « missionnaire », mais, ma foi, je ne regrette pas de lui avoir dit ça. A Adana, miss X... m'informa que la taquinerie avait complètement cessé depuis la visite de mademoiselle à Tarsous.

Mrs Nesbit Chambers m'a invitée à passer une semaine avec elle. Herbert devait venir me chercher le dimanche suivant. Le chef de train, qui parle un français passable, m'a cédé son compartiment particulier. Il y a quelques semaines à peine, j'aurais été positivement affolée par la seule idée d'aller seule, en pleine Turquie d'Asie, dans ce train bizarre, en compagnie d'aussi exotiques voyageurs. Mais on se fait bien vite à

tout et cela ne me paraît pas aujourd'hui plus étrange qu'il y a un an South Station, Broad Street, Princeton, Annapolis, etc.

Le train parti, j'étais bien un peu nerveuse, mais ce que je voyais par la portière m'occupait assez pour m'empêcher de penser que j'aurais pu attendre que Herbert pût m'accompagner.

L'oncle de la femme de Krikor Effendi (c'est le chef de train que je veux dire) fut très courtois et me laissa seule dans le compartiment réservé. A la première station descendit un vieux bandit, une sorte de tapis rouge vif plié sur son épaule. Je reconnus un certain tapis crétois que nous avions marchandé. Il n'avait pu évidemment trouver un bon prix à Tarsous. Un Turc à cheval arriva pour prendre le train. Le cheval fit un écart et la selle tourna. L'homme tomba sans se faire mal. Ses amis s'empressaient tous pour replacer la selle quand nous repartîmes. A une autre gare, une malle recouverte de métal brillant, comme une malle de poupée allemande, fut lancée sur le quai. Deux Kurdes la ramassèrent et la portèrent à un hodja en turban sur un grand cheval blanc, qui plaça la mallette devant lui en travers de la selle et repartit au galop. Au bout d'une heure, je commençai à

avoir froid et je fus contente d'avoir pris ma couverture de voyage.

A Adana, un individu me demanda poliment si j'avais besoin d'une voiture. Je lui dis que Mrs Chambers devait venir me chercher. Il me dit d'attendre là. Je restai sur le quai au milieu de la foule la plus bigarrée que j'aie jamais vue, même dans les bazars de Tarsous. Toute la ville venait rencontrer des amis. Un jour, le chemin de fer de Bagdad partira d'ici. Pour le moment, c'est simplement le terminus de la ligne de Mersine. Il n'y a encore rien du Taurus à Koniah.

Enfin j'eus le bonheur de voir Mrs Chambers qui m'emmena chez elle dans une voiture ouverte. Les *arabadjis* (cochers turcs) sont tous fils de Jéhu. Jusqu'ici je n'ai trouvé que des voitures qui se meuvent avec une certaine rapidité; ici, on a peur d'écraser les gens, ce qui pourtant n'arrive jamais.

Une fois dedans, je n'eus pas le moindre désir d'enlever mon manteau, j'étais transie de la tête aux pieds. Mrs Chambers m'offrit deux tasses de thé brûlant et je me sentis mieux. Elle me mena dans sa salle de réception et m'avertit de faire attention à la courtépointe du lit : « Je la réserve pour mes hôtes de choix, me dit-elle, comme la femme du consul d'An-

gleterre et vous. Mais ce n'est pas une raison pour qu'elle ou vous n'en preniez pas soin, car c'est ce que je possède de plus beau. » Le service de toilette avec toutes ses pièces de poterie vert foncé attira mes regards.

Pendant quelques minutes avant le souper, nous fûmes sur le toit contempler un splendide coucher de soleil d'hiver d'un rouge éclatant. Les Chambers habitent le sommet d'une colline, en plein quartier arménien. Quelle différence avec Tarsous, tout plat ! Les Arméniens sont obligés d'aller jusqu'à la rivière pour chercher de l'eau. Un beau travail pour leurs femmes qui la portent sur leur dos ! Nous distinguons parfaitement les montagnes de Syrie, derrière Alexandrette. Leurs sommets étaient couverts de neige.

Adana, 22 février.

L'école des filles de la Mission est dirigée par des femmes. J'allai y prendre un repas et je pus voir élèves et maîtresses. Lorsque je vis les jeunes filles rassemblées dans la grande salle de classe, elles me parurent infiniment pathétiques. Presque toutes sont Arméniennes. Malgré la plénitude, la grâce et l'éclat de leur jeunesse, elles paraissent mûries. Est-ce à cause de la tristesse qui voile leurs yeux? Quel avenir ont-elles dans ce pays? Ne devrions-nous pas attendre un changement politique de la Turquie avant de les élever dans nos idées et dans nos mœurs?

A Tarsous, presque toutes les maisons sont en pierre, parce que, pendant des siècles, les modernes se sont toujours servi, pour rebâtir, des ruines antiques. La vieille ville romaine était si vaste qu'elle fut comme une carrière inépuisable. Mais, par contre, la moderne Adana est bien

plus grande que l'ancienne ville, et il y a beau temps que la pierre romaine a disparu. Les Turcs ne taillent jamais la pierre. Là où ils ne peuvent utiliser le travail des générations passées, ils construisent simplement pour le temps présent. Aussi Adana est-elle bâtie en bois : le contraire de Tarsous. Cela rend d'ailleurs la ville plus pittoresque avec sa haute colline et la rivière qui coule au milieu de la cité. Il en est de même dans la riche plaine et dans la partie montagneuse. Toutes ces maisons de bois sont construites au petit bonheur, sans aucune prétention d'architecture, et on ne les répare jamais. Excepté celles qui sont neuves, elles ont toutes l'air d'être sur le point de tomber. Les trous sont raccommodés tant bien que mal avec des planches clouées ou des morceaux de bidons de pétrole. Des étaçons de bois soutiennent les balcons branlants. Le jour où, inévitablement, tout cela s'écroule, les Turcs remercient Allah que la catastrophe ne soit pas arrivée plus tôt et ils lui adressent des actions de grâces pour les fournir ainsi de bois à brûler pour l'hiver. Ces ensembles de maisons turques forment des masses brunes de teintes différentes selon l'âge de la construction. Les Turcs ne les mettent pas en couleur : il leur suffit que la maison dure juste

assez pour abriter l'homme qui l'a bâtie. A la génération suivante de se débrouiller.

Les maisons orientales sont craintives comme les femmes qui vivent sous leur toit. Elles sont faites pour abriter le bétail et les femmes — le bétail en bas, les femmes en haut. — Bêtes et femmes sont enfermées par l'homme et travaillent pour lui. On distingue facilement les maisons chrétiennes des maisons musulmanes : ces dernières ont toutes des grillages de bois aux fenêtres. A part ce détail, elles sont pareilles. Si les chrétiens n'enferment pas leurs femmes, ils les font cependant travailler.

Miss Hallie Wallis a sa maison et son dispensaire près de l'école des filles : une grande maison dont un grand mur sans ouvertures donne sur la rue. Il n'y a de fenêtres que sur la cour intérieure. Dans la cour, un escalier à ciel ouvert conduit aux appartements. Quand j'y allai, j'entrai par le côté de l'hôpital. Miss Wallis émergea de son bureau pour me recevoir et me conduisit dans une salle d'attente assez confortable, quoique meublée seulement de quelques tapis et de divans recouverts de pièces de tapisseries du pays : une sorte de point grossier, au crochet. A la porte, les patins de bois des malades venant à la consultation. Dans un coin, une vieille Armé-

nienne de la Mission, une distributrice de bibles, à la voix douce, causait avec une femme âgée aveugle et un petit garçon, aveugle aussi. Ces gens n'avaient que leurs bas aux pieds, et bien que je fusse au courant de cet usage du pays, j'eus le sentiment qu'ils avaient laissé à la porte leurs patins par respect pour le parquet sans tache de miss Wallis. Miss Wallis devina gentiment ma fatigue et en quelques instants j'eus devant moi le thé fumant et les tartines de beurre fines comme du papier, que sait seulement faire une Anglaise.

Le docteur arménien me pria de bien vouloir assister à la consultation. Il me donna un haut tabouret tout près de sa table d'opération. Je passai la matinée à le regarder, traitant adroitement chaque cas, l'un après l'autre. Ce sont, en vérité, les seuls soins médicaux que reçoivent les gens du peuple d'Adana qui compte 60.000 habitants! Quatre-vingt-sept malades défilèrent dans la matinée. Il y avait cinquante-deux cas d'affections des yeux. Miss Wallis a des livres pour les aveugles et une femme qui leur lit la bible. Une sainte, une véritable sainte, cette miss Wallis! Que de femmes dans ce monde, des femmes ayant de l'intelligence et des moyens, gaspillent stupidement leur vie! Elles appar-

tiennent à la grande armée des sans-travail, elles aussi. Quelques vieilles filles contemplent quelquefois d'un œil d'envie l'existence de leurs sœurs, les femmes mariées. C'est parce qu'elles ne font rien. Voici une femme qui, par son abnégation, sa soif de responsabilités, s'est fait une vie riche et large, aussi pleine de satisfactions que celle d'une mère qui élève ses enfants. Vraiment, les mères connaissent le contentement absolu et la félicité sans limite. Ce sont elles qui, autour de nous, donnent les plus grands exemples de bonté et de bonheur. Mais n'y a-t-il pas pour toutes les femmes une chance de devenir heureuses en *servant*? Le bien ainsi fait à autrui leur fait goûter les joies de la maternité! Pensez aux innombrables orphelins, petits et grands, de ce monde, à tous ces déshérités que, seul, un cœur de femme peut protéger et calmer.

Aussitôt que nous eûmes fini notre travail du matin, à la clinique, miss Wallis vint avec moi déjeuner chez Mrs Chambers. Dans la rue, une vieille nous arrêta, s'agrippant à un pli du manteau de miss Wallis. « Dites-moi, pourquoi êtes-vous si heureuse? dit-elle. J'ai souvent vu des gens aussi heureux que vous, mais jamais, en vérité, deux femmes paraissant plus heureuses l'une que l'autre. Pourquoi? Êtes-vous sœurs?

— Oui, oui, dit miss Wallis, nous sommes sœurs. Dieu est amour; madame, vous et moi nous sommes ses enfants, par conséquent nous sommes sœurs. » Miss Wallis s'arrêta de marcher pour lui donner des explications. Et, avant de reprendre notre route, la vieille apprit la bonne nouvelle que les missionnaires sont venus annoncer ici. Elle s'en alla clopin-clopat, heureuse de savoir qu'elle était la sœur de quelqu'un qui était heureux.

J'adore le pot à l'eau vert et la cuvette de ma chambre à coucher. Mrs Chambers m'a emmenée à la poterie. Dans une cave presque obscure, le potier travaillait à son tour. Il faisait une amphore comme toutes celles que les femmes et les ânes portent chaque jour aux fontaines. Son bras droit était dans l'intérieur du vase. Il mettait la roue en mouvement avec le pied. De sa main gauche il dirigeait le mouvement inégal du tour qui modelait en forme de vase un morceau d'argile. D'une pression légère, le potier modifiait radicalement le contour de l'argile. C'est la première fois de ma vie que j'ai contemplé le potier et son tour. J'ai compris.

Dans la cour, un monceau de fragments de poterie : toutes sortes de débris mouillés de vases au rebut. J'ai découvert un petit vase

-trapu : juste le vert que j'aime, vous savez, cette couleur du feuillage du pommier, lorsque, étendue sous l'arbre dans un hamac, vous fermez à moitié les yeux pour regarder le ciel nuageux d'un jour de printemps. Écartant du pied les débris, j'ai retiré le petit vase par la seule anse qui apparût. L'autre était intacte. Le potier l'avait rayé de simples cannelures qui avaient séché longtemps avant de recevoir le dernier poli. Le vernis s'était effacé à la longue dans cette vieille cour, depuis peut-être plus d'années que je ne suis vieille. Il y avait, au fond du vase, une légère dépression imprimée par le pouce du potier. J'ai acquis ce chef-d'œuvre pour deux liards. C'est aujourd'hui mon plus précieux trésor.

ESPÉRANCES

Tarsous, 15 mars 1909.

Chère maman,

Vous souvenez-vous du jour où je vous parlais du « problème de la belle-mère » et où je me creusais la tête pour savoir comment l'appeler. Vous m'avez dit alors : « Ne t'inquiète pas, avant peu tu auras quelqu'un pour qui elle sera grand'maman. La solution élégante du problème, c'est de l'appeler grand'maman aussi. » N'est-ce pas curieux que ma maternité vous place dans la génération des grand'mères ? Quand je pense aux jours d'autrefois, à Cloverton, et à ma grand'maman, j'envie le sort de mon bébé. Il y a quelque chose de délicieux dans la grand'mère. On me croyait très gamine chez grand'maman, à cause surtout de ma conviction inébranlable qu'elle était très belle. Je me tenais près de son fauteuil, lui caressant les joues et lui répétant : « Que tu es belle ! » Elle souriait des yeux, tandis

que sa bouche protestait : « Comment, disait-elle, puis-je être belle avec mes rides ? » Je suppose que c'était mon sang irlandais qui me faisait lui dire : « Non, vous n'avez pas de rides, si ce n'est de jolies rides, quand vous riez, de chaque côté des yeux. »

Ne nourrissez pas de secrètes pensées sur la vieillesse. Lorsque vous, moi et bébé, nous nous rencontrerons, ce sera ma faute. D'ailleurs, vous pourrez jouer avec bébé, ce qui ne vous est pas arrivé depuis que vous étiez petite fille et que vous aviez des poupées. Je dirai : « Oh ! puisque maman est là, je suis tranquille. » La rencontre des trois générations mettra en fuite les idées moroses. La nature veut que les jeunes parents et leurs bébés aient leur grand'mère près d'eux. Aussi devez-vous venir à Paris l'hiver prochain.

Vous avez fait, comme grand'mère, un beau début ! C'était comme pour Noël, mieux même, lorsque Daddy Christie et Herbert ont ouvert votre gros colis. Figurez-vous qu'il y a près de notre armoire une petite malle de cabine. Je m'imagine que c'est la mallette de bébé. Elle est toute neuve et, quand nous partirons d'ici en juin, elle contiendra tout son trousseau.

.....
A huit mille kilomètres de distance, un parfum

me ramène en pensée près de vous. Quel parfum ? Je suis assise près de notre lit de fer, tout blanc, et je renifle. Je renifle quoi ? La senteur exotique de ma boîte à ouvrage de bois de cèdre, l'odeur fraîche du badigeon blanc avec lequel on vient de faire la toilette de nos murs, l'haleine chaude de notre feu de bûches, mais surtout, dominant tous les autres, le parfum du sachet de trèfle que vous avez mis dans le trousseau de bébé. Ce sachet me ramène à la maison : il embaume comme le tiroir d'en haut de votre secrétaire.

Le trousseau est arrivé ce matin. J'ai tout étendu sur le lit, afin que Herbert, lorsqu'il rentrera de sa classe de grec, puisse contempler le tableau. Brassières et jupons, chemises et ceintures de flanelle et de soie, tout cela exactement de la taille d'un bébé de six mois. Craignez-vous donc que je ne sois pas capable de soigner bébé, pour envoyer tant de lait condensé ?

La prochaine fois que vous verrez le Dr Smith, transmettez-lui tous mes remerciements pour ses bons conseils. Je l'entends d'ici vous dire gravement « que je dois absolument aller à l'hôpital le plus près ». Ouvrez-lui donc mon vieil atlas et indiquez-lui de votre joli doigt le coin à droite et en haut de la mer Méditerranée. Montrez-lui que nous sommes là où la côte commence à

tourner en bas, vers la Terre Sainte. Dites-lui alors que l'hôpital le plus près n'est qu'à deux jours de voyage, par mer. Croyez-vous donc que nos moyens permettent à Herbert de m'envoyer à Beyrouth ? Pourrais-je d'ailleurs y aller seule ?

Vous avez cependant tout à fait raison de vouloir que je me prépare dès maintenant et prenne mes dispositions pour l'arrivée du bébé ! La seule infirmière capable de toute la Cilicie est miss Hallie Wallis. Elle est à quarante milles d'ici. Elle reçoit chez elle au moins une centaine d'indigènes par jour et elle a plus à faire que ses forces ne lui permettent. Et il y a toujours chez elle une foule si mêlée que je ne croirais pas sage pour elle de se mêler d'un accouchement.

Si nous avons pris par exemple cette petite église de Squeedunkville dont nous parlions autrefois à Princeton, au lieu de nous mettre en route pour visiter le monde comme deux personnages d'un conte de fées de Grimm, vous m'enverriez maintenant ce berceau d'osier que grand'mère me donna quand je vins au monde. Quelque bon vieux paroissien le remettrait en état.

.
Votre petit-fils verra le jour à cinq milles de sa grand'mère ; aussi les trésors de famille

doivent-ils attendre, pour se montrer, le deuxième bébé.

Il y a quelques semaines, j'envoyai le garçon de l'école (son nom se prononce, je crois, quelque chose comme Astourah) dans un village de fellahs près de Tarsous pour m'y commander un berceau d'osier. Un village de fellahs a l'air lui-même d'un panier d'osier poussiéreux, posé à l'envers. Les cabanes sont faites de roseaux grossièrement tressés. Là où vous vous attendriez à voir quelque chose comme le rebord d'un toit, il n'y a absolument rien que des extrémités de tiges de roseau qui s'étendent toutes droites.

J'imaginai d'indiquer les différentes dimensions de mon berceau au moyen de ficelles de diverses couleurs. J'expliquai, avec le secours d'un interprète, que le panier indiqué devait être ovale, aussi large en haut que ma ficelle bleue, pas plus large au fond que ma ficelle rouge et aussi profond que ma ficelle blanche. Au bout d'une semaine, le fameux panier arriva enfin : une chose informe dans laquelle Herbert et moi pûmes sauter ; une corbeille où nous pouvions tous deux tenir à l'aise, assis à la turque.

Je finis par avoir mon berceau « par une méthode ingénieuse » (un de nos élèves a toujours ces mots à la bouche). Il est assez comique d'en-

tendre les enfants se servir à tout bout de champ dans la conversation de graves expressions livresques. Je commençai par reprendre mes ficelles, soupçonnant bien qu'elles n'avaient pas quitté un seul instant la ceinture d'Astourah. Une curieuse chose que ces ceintures ! Les indigènes prennent un carré de lainage à dessin persan, rayé de bleu, de brun, de rouge. Ils plient le tissu en un coin et en fixent un bout à leurs culottes bouffantes comme de vrais sacs, puis ils enroulent plusieurs fois la ceinture ainsi faite autour de leur taille et l'attachent de l'autre côté. Le châle étant de belles dimensions, ils peuvent garder dans ses plis de devant un nombre incalculable d'objets de toutes sortes : poignard, pain, fromage et olives pour leur déjeuner, une petite chose en cuivre qui contient un encrier et une plume. Au fond, une pareille ceinture est assez pratique dans un pays où la température varie brusquement ; les reins et le ventre sont toujours au chaud. Aussi les indigènes n'ont-ils pas besoin des coûteuses ceintures contre le choléra de Jaeger.

Cette fois-ci donc, j'envoyai Socrate avec mes ficelles chez le ferblantier du bazar. Il me fit quelque chose en fer-blanc d'après mes mesures : la baignoire de bébé. J'envoyai ensuite ce bain

à mon fellah avec l'ordre de confectionner une couverture d'osier de même forme pour le protéger pendant un long voyage que nous allions faire. Notre tisseur se représenta alors comment bain et panier seraient liés sur l'un des côtés de la selle. Car pour les gens, ici, voyager veut dire aller quelque part à cheval. Quand nous nous embarquerons pour Marseille au mois de juin, je mettrai le bain dans le berceau, oreillers, matelas et couverture dans le bain, le tout recouvert d'un rideau turc de berceau que nous avons acheté hier et lié avec une courroie. Le rideau de laine grossière a deux yards carrés. Il est à carreaux éclatants rouges et verts. N'est-ce pas beau et délicat pour un bébé ? Au milieu du châle, il y a des boutonnières rondes. L'une est faite dans un carreau vert, l'autre dans un carreau rouge. Une maman indigène accroche ces boutonnières à de petites chevilles fixées à chaque extrémité de l'espèce de boîte qui lui sert de berceau, afin de protéger l'enfant contre l'air frais. Par ce moyen, tous les germes morbides sont enfermés avec soin dans le berceau avec le bébé. Enfin, je vais nettoyer sérieusement mon châle et j'espère m'en servir utilement pour emballer le tub et la literie de bébé. Il faut penser sérieusement à tout ce voyage. Ne devons-nous pas aller d'abord

en Égypte prendre un bon bateau pour Marseille, ce qui nous fait un voyage d'au moins douze jours ?

Le coton de la nouvelle récolte commence à arriver. J'en ai acheté un grand tas qu'un homme agite avec une sorte d'instrument à corde qui ressemble à un archet géant. Le premier jour sans vent, je l'étendrai au soleil sur un drap de lit dans le tennis-court. Le soleil d'ici me rappelle celui de Nice.

J'ai acheté au bazar une espèce de piqué blanc. Je l'ai d'abord lavé et repassé. Puis j'ai taillé deux pièces ovales un peu plus larges que le fond du berceau, et je les ai jointes par une bande de cinq pouces de large. Je bourrerai avec mon coton et j'aurai un joli petit matelas. Heureusement que je tiens à mes deux petits oreillers du collège et que j'ai acheté des taies neuves pour eux. Lorsque j'aurai trouvé de quoi faire une paire de couvertures, mon berceau sera prêt. Quand arrivera le bébé de la reine de Hollande, il ne trouvera pas un meilleur lit.

Nous nous sommes moqués l'autre jour de Daddy et de mère Christie. Un soir qu'il y avait du poulet pour dîner, par suite d'un accident, il n'y en eut pas pour tout le monde. Daddy fit des histoires, puis plaisanta, et bientôt personne

n'y pensa plus. Mais Daddy y pensait toujours. Il alla au bazar et revint avec la nouvelle qu'il avait acheté cent poulets. Ils arrivèrent dans l'après-midi et Daddy donna la consigne aux deux garçons chargés de les garder. Il dit que les poulets ne coûteraient absolument rien à l'école. Il les payait de sa poche sur sa pension de la guerre civile. Les poulets furent photographiés et le D^r Christie envoya une quantité d'épreuves en Amérique. Derrière chaque photographie il écrivit : « Travailleurs laïques de Tarsous ». Maintenant, c'est lui qui se moque de nous. Les photographies et les inscriptions de Daddy ont déjà rapporté en cadeaux au collègue plus d'argent que les poulets, les photos et le port n'en ont coûté. Typique, ce Daddy ! Il est adorable. Il ressemble à Carnegie. S'il avait sa fortune, nous l'appellerions Daddy Noël.

Nous menons une belle vie. Peut-être la graisse de queues de mouton fondue a-t-elle quelquefois mauvais goût, peut-être manquons-nous de beurre pour mettre sur notre pain ; mais en revanche nous avons à profusion du lait caillé qui désaltère admirablement et de la crème de buffle. Le riz est quelquefois à moitié cuit et le pain a un goût aigre, mais presque chaque jour je puis envoyer chercher à la cuisine où l'on

prépare les repas des élèves une assiette de *boulgour* (blé concassé). Nous avons en abondance des figes fraîches, cuites ou crues, du miel et des oranges. J'ai un péché à me reprocher : je mange jusqu'à quatorze oranges par jour. Certes, je puis en bien des choses éprouver en Turquie les limitations de la vie, mais avant de les atteindre je puis mettre mes habits de cheval kaki, sauter sur ma selle mexicaine et galoper au soleil couchant dans la plaine de Cilicie pendant que crient les chacals et chantent les muezzins. La loi des compensations est une réalité. Croyez-moi : ne plaignez pas les missionnaires.

AUTOUR DE TARSOUS

4 avril 1909.

Chère maman,

Je ne vous ai pas écrit depuis la plus grande nouvelle qu'une fille puisse annoncer à sa mère, et j'en avais la tête si pleine que je n'ai pas répondu aux questions que vous ne cessiez de me faire dans vos lettres depuis plusieurs mois. Comment est Tarsous ? Comment sont les gens, les élèves ? Que faisons-nous ici, Herbert et moi, dans ce pays abandonné ? C'est justement parce que j'étais tellement occupée à m'informer au sujet de Tarsous, à faire connaissance avec choses et gens que j'ai négligé de vous écrire. C'est du moins une des raisons. L'autre raison a trait aux chevaux. Vous savez que nous adorons monter à cheval, et c'est ici que nous avons véritablement appris à monter. Ce n'est plus la promenade élégante dans un parc où les gens sont dégoûtés de vous voir comme vous êtes

dégoûtés de les voir. Lorsque les gens des villes contemplent un oiseau ou un animal en cage et plaignent son sort, c'est en vérité par suite d'un manque de clairvoyance et d'imagination. Avec mes thés, mes bals et mes toilettes, j'étais parfaitement heureuse à la maison. Je ne connaissais rien de mieux. Ainsi un serin qui aime sa prison.

Nous nous sommes promenés autour de Tarsous chaque jour et partout, qu'il pleuve ou qu'il vente. D'ailleurs il pleut rarement et presque toujours le soleil luit. Depuis notre arrivée à Mersine en août dernier, à part quelquefois une heure de tennis le matin ou un tour au bazar, toutes nos sorties furent des promenades à cheval. Nous avons parcouru la cité et ses alentours et essayé tous les chemins de la plaine. Herbert aime monter des étalons fougueux et je trouve qu'il a raison. A maîtriser les chevaux on apprend à commander les hommes. Il n'y a rien de meilleur pour un professeur que de monter des chevaux un peu vifs. L'autre jour, nous sommes sortis avec un cheval que Henri Imer a l'intention d'acheter. Il appartient à un villageois qui nous dit que c'était la première fois que l'animal venait en ville. C'était la vérité ! Il avait peur de tout et faisait écart sur écart. Je l'ai

essayé la première. Quelle course à travers la foule, dans les rues et dans le bazar ! Le bruit assourdissant des chaudronniers et des ferblantiers le rendait fou. Mais je l'avais bien en main : les mors turcs ne plaisaient pas. Il avait peur des étaux de bouchers. Il m'en a coûté 10 piastres que j'ai dû donner à un boucher furieux pour accoutumer mon animal à ce spectacle : je le forçai à passer devant l'étal et renifler la viande fraîche. Aucun danger pour MM. les piétons. En Turquie, tout le monde est habitué aux chameaux, aux chevaux, aux taureaux et l'on sait comment se garer.

En revenant, ce fut le tour de Herbert de le monter. Nous le menâmes devant une noria que nous avons baptisée « le troisième degré ». C'est notre dernière expérience lorsque nous dressons pour la ville un cheval campagnard. La noria est située à peu près à angle droit avec la route. Ses petits seaux montent l'eau qu'ils vident dix pieds au-dessus dans un canal d'irrigation. La roue grince et la chaîne des seaux fait un vrai vacarme en sortant de l'eau et en y plongeant. La route est étroite : le ruisseau d'un côté et un mur de l'autre. Par-dessus le mur, des branches d'arbres où s'enlacent des rameaux de vigne sauvage. Un endroit admirable ! Her-

bert, penché sur le cou de l'animal effrayé, eut toutes espèces de difficultés. Nous savions bien que le cheval n'avait aucune intention de tomber dans le ruisseau : les chevaux ne font jamais cela. Mais il refusa de passer devant la roue. A chaque tentative, il nous forçait à reculer, Pony et moi, de plusieurs yards en arrière. Finalement, Herbert perdit sa cravache qui tomba dans l'eau. Mais mon instinct ne permit pas que la bête eût le dernier mot avec mon mari. Je passai ma cravache à Herbert. Un nouvel essai... et, cette fois, il passa. Pony, familier depuis longtemps avec le « troisième degré », suivit comme un agneau.

Hélas ! plus de courses à cheval pour moi jusqu'à l'été prochain.

L'autre jour, nous avons fait une seconde promenade du côté de la mer, en voiture cette fois. Socrate était sur le siège et Herbert eut la galanterie de m'escorter à cheval.

A mi-chemin, arrêt à un *tchiflick* (ferme) pour faire boire les chevaux et tâcher d'acheter des œufs. Chaque fermier possède une demi-douzaine de chiens affreux qui aboient sinistrement. Ils semblent avoir pour l'étranger la même haine que leurs maîtres musulmans. Lorsque le fermier eut écarté ses chiens, il nous surprit par

une courtoisie inaccoutumée. Nous demandâmes des œufs. Il répondit naturellement qu'il n'en avait pas. Nous savions bien d'ailleurs que ce n'était là qu'un aimable mensonge. Nous insistâmes. Finalement il nous apporta un grand panier d'œufs, nous confiant qu'il ne devrait pas les vendre pour tout l'or du monde car il les avait promis à un pacha de la ville. En partant, Herbert lui mit dans la main une pièce d'argent. Il la refusa ! Socrate la donna alors à une petite fille qui devait, selon toute apparence, être à lui. Une sorte de superstition faisait hésiter le père à accepter de l'argent directement.

Plus loin, un arbre mort solitaire dressait son squelette au-dessus de la maçonnerie ruinée d'un ancien puits. Nous arrêtâmes un instant la voiture. Un hibou immobile sur une pierre nous regardait. Lorsque nous repartîmes, l'oiseau tourna lentement la tête, nous suivant de son œil rond, semblable à quelque esprit des siècles révolus contemplant avec une superbe indifférence la vaine agitation des temps modernes. Un troupeau innombrable d'oies sauvages, divisées en petits groupes séparés comme des tribus différentes, se tenait au bord de la route. Ces bipèdes, insoucieux de notre approche, avaient tous la tête tournée dans la même direc-

tion, comme des soldats en ligne attendant des ordres. Herbert et Socrate remarquèrent en riant qu'il ne leur manquait que de l'artillerie. Nous n'eûmes pas, à mon grand plaisir, à troubler le moins du monde une si parfaite unité.

Lorsque nous arrivâmes en vue de la côte, il fut évident que le vieux cheval gris avait une envie furieuse de se rouler dans le sable. Il avait déjà eu la même fantaisie la dernière fois, et j'étais sur son dos ! Socrate mit les chevaux à leur aise et bientôt vint l'heure du déjeuner. Nous fûmes bientôt installés sur nos couvertures de voyage étendues à terre et nous attaquâmes nos provisions. Je fis du thé et nous mangeâmes de la dinde froide, reste de notre dîner de dimanche. Après déjeuner, je fis avec Herbert une longue promenade le long de la baie. C'était une de ces journées ensoleillées mais voilées par moment de nuages rapides. En avant de nous s'estompait dans le lointain Mersine, une ligne courbe de toits plats et de minces minarets. A un mille environ en pleine mer, une douzaine de navires. Nous pensâmes qu'il devait y avoir là du courrier pour nous.

En revenant à notre petit campement, nous remarquâmes une sorte de petite construction isolée et abandonnée maintenant, depuis la pro-

clamation de la Constitution. C'était un poste de police installé là — non, hélas ! pour sauver ou protéger personne — mais simplement pour empêcher les Arméniens de s'échapper sur ce point de la côte dans de petites embarcations. C'était en effet un endroit favorable. Plusieurs de ces fuites furent romanesques et aventureuses. Un jeune Arménien ayant ainsi réussi à passer en Amérique y gagna beaucoup d'argent. Il revint au bout de quelques années en Cilicie où l'attendait sa fiancée. Il réussit à la faire échapper à son tour grâce à des amis qui purent la faire passer à bord d'un navire. Un missionnaire fut requis, et le mariage fut célébré en pleine mer. Les deux jeunes gens allèrent à New-York ou à Chicago où ils vécurent heureux. Le jeune homme était devenu citoyen américain, mais en débarquant sur le sol ottoman il reprenait son ancienne nationalité. C'est pourquoi le mariage eut lieu en mer. Ce poste de police doit avoir souvent empêché de pareilles unions, car ce lieu commande efficacement tout le rivage jusqu'à Mersine.

En rentrant à la maison, nous vîmes une grande fumée noire. Cela voulait dire que des gens s'amusaient à chasser des sangliers hors des marais. On a pour ce genre de sport des

indigènes comme rabatteurs, on allume de grands feux dans les fourrés et l'on attend patiemment. Vous êtes sûrement récompensé de votre attente, à la condition toutefois que les rabatteurs ne s'avisent pas d'envoyer au sanglier une balle pour leur compte ou de lui donner un coup de lance. En ce cas vous êtes volé. La dernière fois que nous sommes allés les voir à Mersine, les Doughty-Wylie nous ont ainsi emmenés à une chasse au sanglier. Après qu'on eut pris la peine de donner toutes les instructions nécessaires et les consignes les plus rigoureuses aux rabatteurs, le meilleur coup de la journée nous fut enlevé de cette manière. Les rabatteurs avaient oublié qu'ils n'étaient pas là pour nous voler nos coups et qu'ils étaient payés au contraire pour nous les offrir.

Il commença à pleuvoir, mais ça nous était égal. Heureusement, la pluie battait le derrière de la voiture. Nous avions nos couvertures et nos manteaux et nous nous moquâmes de la pluie. Nous fîmes attention de protéger contre la pluie notre menu bois dont nous avions glané de quoi faire deux ou trois belles flambées. Nous le brûlâmes le soir même, mais quelle déception ! Pas une seule lueur ! Y a-t-il là une superstition ?

Lorsque Herbert se mettra à écrire cette fameuse lettre sur Tarsous, dont il parle toujours mais qu'il ne fait jamais, il vous décrira probablement les bazars. Vais-je déjà lui couper l'herbe sous le pied? Pourquoi pas, après tout? J'ai ma machine à écrire pour me consoler d'avoir dû abandonner mon cheval. Qui sait si nous ne serons pas partis d'ici avant que Herbert se soit décidé à vous décrire Tarsous. J'attends encore sa lettre sur son voyage en Terre Sainte⁽¹⁾.

On voit bien peu de femmes dans les bazars. Aucune d'ailleurs ne vend quoi que ce soit. Les femmes turques ne sortent pas, même pour acheter. A peine aperçoit-on quelques Arméniennes et quelques femmes fellahs faisant des emplettes. A Noël, lorsque je dus acheter les étrennes de Herbert, je fis les bazars accompagnée d'un élève. D'ailleurs, il est parfaitement admissible que j'aie au bazar. Les femmes étrangères sont des êtres à part, en dehors de toutes les conventions sociales, elles échappent à la compréhension indigène. On me regarde comme si j'étais tombée de la planète Mars. On

(1) Plus de huit années sont passées : ni la lettre sur Tarsous ni celle sur la Terre Sainte n'ont été écrites. La vie s'écoule si rapide à travers un drame toujours changeant que le présent nous demande, hélas! tout notre temps et toute notre énergie.

doit me considérer, probablement, comme une sorte de créature sans sexe, ne ressemblant aux femmes du pays qu'en ce que, comme elle, je ne dois pas avoir d'âme. Les hommes, en Turquie, ont seuls le privilège de posséder une âme. Herbert et moi, nous nous amusons beaucoup à nous promener à travers Tarsous.

Mais je vous parlais de mes emplettes de Noël. Je fis tous les marchés, avec Haroutoun, mon drogman, au moins une demi-douzaine de fois. Impossible ici d'entrer dans une boutique, de choisir un objet, d'en demander le prix et de le faire envoyer chez vous. Oh ! que non. Vous commencez par regarder autre chose en prenant bien garde de n'accorder aucune attention à l'objet que vous désirez. Vous dites simplement en anglais, au garçon qui vous sert de drogman : « Vous voyez ce petit vase en cuivre, là-bas, dans le coin... J'en donne huit piastres. » Le garçon dit alors : « Oui, Mistress Gibbons », et vous tournez le nez ailleurs tandis que le marchand essaie de vous vendre quelque chose dont vous n'avez pas la moindre envie. Vous vous redressez majestueusement, rejetez gravement la tête en arrière, faites avec la main un petit geste de suprême indifférence, faites claquer la langue en condescendant quel-

quelquefois à ouvrir la bouche pour dire en turc : « *Yok* » (c'est-à-dire : non ! rien à faire, mon vieux). Puis, vous vous en allez distraitement avec votre drogman. Le lendemain, Haroutoun envoie un autre élève qui achète le petit vase de cuivre pour au moins le quart de ce que vous l'auriez payé si vous l'aviez acheté vous-même. Voilà comment on fait ses emplettes en Orient. C'est comme cela que j'ai acheté pour Herbert un beau plateau de cuivre avec un vase curieux pour mettre dessus. J'ai découvert deux monnaies dont le propriétaire n'appréciait pas la valeur et j'en ai fait faire deux boutons de manchettes à chaînette. Une jolie petite tasse en argent avec une anse délicieusement ciselée fut ma plus belle trouvaille. Elle figure sur notre bureau : nous y mettons nos plumes. J'ai suivi une caravane de chameaux. Après bien des intrigues j'ai réussi à me procurer plusieurs de ces clochettes que l'on attache à leur cou. Elles m'intéressent parce que je les ai achetées près des chameaux mêmes auxquels elles furent enlevées. Cela me fait ressouvenir de ce jour déjà lointain où, dans l'Engadine, j'ai suivi une jolie vache jusqu'au chalet de son propriétaire pour acheter la clochette qu'elle avait au cou.

Les marchés de Tarsous sont cosmopolites.

Une douzaine de races au moins s'y coudoient quotidiennement. Les Turcs, les Arabes fellahs, les Arméniens et les Grecs dominent : une vraie tour de Babel. On entend aussi parler le russe, le persan, l'hindoustani et l'italien. A Mersine, nous nous débrouillons en français, mais on le parle peu à Tarsous. La langue turque règle d'ailleurs toutes les transactions commerciales entre races différentes. Les Arméniens doivent l'employer. Les Arméniens instruits luttent vaillamment pour maintenir les deux éléments encore vivants de leur nationalité : leur église et leur langue. Mais, cela est bizarre, la langue maternelle de la plupart des Arméniens est le turc, tandis qu'au contraire presque tous les Grecs parlent le grec, comme les Français du Canada continuent à parler le français. Les fellahs parlent une sorte d'arabe, mais ils sont bien trop ignorants pour se soucier d'être compris. Il y a quelques semaines, je me rendis avec Jeanne Imer à un village fellah des environs. Un de nos élèves nous escortait. Tout à coup, un petit garçon courut au milieu de la route, prit mon cheval par la bride et, me regardant avec un sourire de triomphe, me dit : « D'où êtes-vous?... d'Amérique? » Imaginez ma surprise et si je fus enchantée d'entendre ainsi parler ma

langue dans les faubourgs de la ville. Je pris une orange dans la poche de mon manteau et je l'offris au gamin. Il dit : « *Thank you* » très poliment. Je découvris peu après qu'il y a une école de la Mission dans ce faubourg de Tarsous. L'enfant en était évidemment un des élèves. Mais quelle pénétration de deviner tout de suite que j'étais Américaine !

Aujourd'hui, grand nettoyage chez moi : deux élèves travaillent ferme. L'un d'eux est en train de laver trois de mes tapis. Il saute pieds nus sur les tapis mouillés et passés au savon ; puis il les bat avec une grande latte semblable à une crosse de cricket. Évidemment, ils paraissent devenir propres, mais nous, au moins, adopterions-nous pareil système ? Les élèves s'essaient à parler arménien entre eux. Ils y mettent beaucoup de bonne volonté. Mais ils ne peuvent s'empêcher de retomber bien vite dans le turc. C'est que, dans cette partie de la Turquie, la langue natale des Arméniens est la langue de l'oppresseur et le symbole de la servitude.

Les Arméniens instruits et bien élevés font l'impossible pour conserver leur langue. Ils luttent désespérément pour préserver leur unité nationale toujours menacée par les terribles Turcs. Les Arméniens possèdent une aptitude

naturelle pour faire le commerce et gagner de l'argent, mais ils sont tellement opprimés par les Turcs que bien souvent les plus fortes volontés sont paralysées : on les méprisera presque de leur apathie si l'on n'en connaissait la raison. Dans des circonstances favorables et lorsqu'une chance lui est offerte, l'Arménien réussit généralement. C'est un marchand né. La preuve en est dans son succès chaque fois qu'il peut aller déployer librement son activité dans un pays étranger.

Il y a quelque temps, nous avons rencontré à Adana un beau jeune homme. Il était venu pour s'occuper de l'éducation d'une jeune sœur âgée de six ans qui était dans l'école de la Mission à Adana. Il n'avait pas été en Amérique plus de six ans, mais on peut dire qu'il était complètement américanisé. Il avait gagné beaucoup d'argent comme marchand de confiseries.

C'est un excellent exemple de notre jeune businessman américain qui réussit presque toujours.

Ce fut pour nous un véritable plaisir de le voir : il nous faisait penser au pays. L'apparition d'un tel homme au milieu de ses anciens camarades n'est pas sans causer parmi eux une certaine amertume, car il a gagné en ce court espace de temps plus d'argent que ses cousins

ou ses frères ne peuvent espérer en gagner pendant toute leur vie. Les éducateurs des enfants arméniens ont un problème à résoudre. Vont-ils les élever pour les encourager ensuite à passer en Amérique? La véritable raison morale de toutes ces écoles ne serait-elle pas justement de les aider à mieux vivre dans leur propre pays? A quoi bon éduquer des enfants intelligents sinon pour leur permettre de consacrer leur vie à aider leurs compatriotes? D'un autre côté, que répondre à cet argument pathétique, à savoir que l'Arménien instruit n'a aucune chance de prospérer tant que l'Arménie restera sous le joug ottoman? Quel avenir le jeune homme a-t-il ici, avec un diplôme? aucun. Ils auront été instruits pour une existence de malheur et de danger. Nous ne devons pas perdre de vue ce fait que l'éducation américaine que nous leur donnons leur ouvre des chances de fortune du côté de l'Amérique, tandis qu'au contraire elle les rend impropres à se développer en Turquie. Car, après que nous avons fait briller à leurs yeux le mirage d'une tout autre existence nationale et individuelle, ils deviennent ici des déclassés et sont désormais pour les Turcs des hommes à part et tout désignés pour tomber les premiers le jour où éclate un massacre. Herbert et moi nous avons des

doutes sur l'utilité vraie de notre œuvre ici. Malgré la liberté de la Constitution proclamée bien haut, il faudrait être bien optimiste pour croire que les Arméniens sont plus en sûreté sous le régime jeune-turc que sous l'ancienne loi.

Baïram signifie fête. Un baïram suit toujours une période de jeûne religieux. C'est l'occasion de manger énormément, de prendre un peu de plaisir et de rompre la triste monotonie de la vie des femmes et des enfants. Pendant le dernier baïram, il y avait une foire sur la place du marché aux chameaux, avec une sorte de manège de chevaux de bois et une roue enlevant en l'air des cages pouvant contenir chacune quatre petits enfants. Un vieux hâlé et rayonnant prenait les sous et dirigeait les deux hommes qui tournaient la roue. Il vint à nous et nous dit avec un orgueil non dissimulé : « Avez-vous quelque chose de pareil en Amérique ? »

Le dimanche matin, les leçons sont faites dans les classes, puis les élèves sont réunis dans la grande salle du collège pour les exercices religieux. Ces derniers se faisant en turc, nous en profitons, Herbert et moi, pour n'y pas aller, et nous commettons l'hérésie d'aller faire un tour : car c'est une véritable hérésie pour tous ces braves gens. Les missionnaires ont sur l'obser-

vance rigoureuse du dimanche des notions puritaines tout à fait différentes des idées dans lesquelles Herbert et moi avons été élevés. Naturellement, nous n'en disons rien aux élèves. Mais nous nous demandons parfois s'ils croient vraiment que la vie américaine marche d'après les principes et les mœurs des missionnaires. On enseigne aux enfants que fumer est un péché : et ce n'est qu'un exemple. Le dimanche, on ne leur permet pas de quitter le terrain du collège, si ce n'est pour aller au service d'après-midi de l'église arménienne protestante. Il est interdit d'aller se promener. Qu'en pensez-vous ? Passe encore pour la défense de fumer, c'est une question d'exemple à donner et le point de vue est peut-être raisonnable. Mais il nous est complètement impossible de rester dedans par un temps splendide.

Le dimanche, nous faisons toujours la même promenade et toujours elle nous intéresse. Nous faisons le tour des terrains du collège et nous escaladons un monticule dans lequel se trouve, dit-on, le château de Cléopâtre ou le tombeau de Sardanapale. De là nous écoutons chanter les enfants. Ce sont des chanteurs merveilleux et nous adorons les entendre moduler de leurs voix fraîches nos vieux hymnes familiers. Di-

manche dernier, on célébrait à la même heure un mariage musulman tout près de là. Les hommes, parés d'habits et d'écharpes aux gaies couleurs, se dirigeaient vers la maison où le mariage devait avoir lieu ; d'autres étaient déjà réunis devant la porte. Une musique indigène jouait. Comme instruments, d'aigres pipeaux rustiques, des guitares à deux cordes et des tambours. Imaginez le concert ! Et jamais ils n'abandonnent le mode mineur. Sur le toit plat de la maison un groupe de femmes, silencieuses et voilées, entassées les unes sur les autres. Le mélange de cette musique païenne avec les accords des hymnes religieux défie toute description.

En traversant le terrain vague qui s'étend entre le monticule et la route de Mersine, nous vîmes un troupeau d'aspect misérable essayant de brouter une herbe maigre pour lutter contre la faim. Souvent on mène ici, pour les y laisser mourir, des chevaux malades ou trop vieux. Malgré leur cruauté criante envers les animaux, les Orientaux cependant ne les tuent jamais. Ils ne mettent pas fin aux misères causées par leur négligence ou leur cruauté. Cette étrange bonté porte ainsi à leur comble les souffrances des malheureuses bêtes exténuées par un travail impitoyable. Quand un animal s'abat sur la route

et que son propriétaire ne réussit plus, en le rouant de coups, à le faire lever, il l'abandonne. Dans nos promenades, nous avons souvent rencontré ainsi les restes d'un chameau ou d'un cheval. Il fallait bien passer, en se bouchant les narines et malgré les écarts compréhensibles des chevaux. La carcasse est presque toujours au bord de la route et il est souvent impossible de faire un détour à travers champs. D'horribles chacals s'enfuient à notre approche, hurlant de colère mais tremblant de peur.

On sort de la ville sur la route de Mersine en passant sous une arche intéressante appelée la Porte de Saint-Paul. Elle appartenait aux anciens murs de la cité, mais il est difficile de dire si elle est romaine, byzantine ou arabe. A Tarsous et tout autour, les ruines ayant un intérêt archéologique ne manquent pas, mais elles sont tellement défigurées et mutilées, on a tellement bâti et rebâti au-dessus qu'il est bien difficile de se former une idée de la construction primitive. Les gens du pays disent que la porte de Mersine fut construite par Haroun-al-Raschid, le héros des *Mille et Une Nuits*. Les remparts d'Haroun passaient par là et la ville depuis ne s'est jamais étendue plus loin. A quelques yards de la porte se trouve un petit village fellah. Entre deux

hottes de roseaux on voit un four à pain de boue séchée qui affecte plus ou moins une forme ovale, perpétuellement cuit au dehors par les rayons du soleil et au dedans par le feu de broussailles. Quand nous passons par là, les femmes presque toujours font du pain, et nous assistons à l'opération. Le blé est décortiqué, vanné, puis moulu grossièrement dans une cuvette de pierre au moyen d'un énorme pilon de cuivre ou de fer. La farine est mêlée à l'eau et pétrie en blocs pas plus gros que la main. Puis une vieille étend et amincit la pâte sur une planche en se servant de son avant-bras comme d'un rouleau. On introduit les pains dans le four au moyen de longues gaules. En deux ou trois minutes le pain est prêt. Ce ne sont pas des *pains* comme nous l'entendons, c'est une sorte de galette plate de neuf pouces de diamètre et excessivement mince : tel est le pain fellah : très pratique pour envelopper. D'ailleurs, lorsque les paysans n'ont pas sous la main des feuilles de figuier, c'est, enveloppés dans de la galette, qu'ils nous donnent le beurre et le fromage.

La rivière Cydnus passe à travers Tarsous et aux alentours par au moins une douzaine de branches qui rendent un quadruple service : elles font marcher des moulins, abreuvent hommes et

bêtes, servent de lavoirs et aussi de bains (on y lave gens, bêtes et voitures) et alimentent enfin les fossés d'irrigation. Il y a heureusement beaucoup d'eau, de sorte qu'elle est rapidement propre pour le consommateur plus en aval. Tar-sous est rempli de moulins et d'usines à eau employés pour le coton, le sésame, le blé ; il y a aussi des scieries. L'une des plus importantes filatures de coton se trouve sur la route de Mersine. Nous nous arrêtons là souvent pour regarder et taquiner les tortues dans le canal du moulin. Elles sont alignées au bord de la rivière, par générations, comme un groupe familial prêt à se faire photographier en Nouvelle-Angleterre (d'autrefois, hélas !). Les plus timides plongent dans l'eau à notre approche. Mais la plupart d'entre elles cependant font preuve à notre égard d'une insolente indifférence. Notre distraction consiste à leur jeter des morceaux de canne à sucre, et Herbert, toujours enfant, n'est satisfait que si on ne voit plus au-dessus de la surface des eaux que des pattes disgracieuses révélant le refuge de ces rampantes créatures. Pas une tête n'ose se montrer car Herbert veille et le sucre de canne pleut et ne manque pas son but. Quelquefois nous apercevons en pleine eau derrière le moulin une sorte de vague

masse brune, informe, qui se meut avec lenteur, ce qui empêche de la confondre avec un banc de boue. Un char grossier sur le bord de la rivière est là avec un double joug lié à son timon. Cette masse informe qui se meut lentement dans le fleuve, ce sont les buffles du char. Les paisibles animaux charrient à travers les rues de la ville d'incroyables charges de balles de coton jusqu'au chemin de fer. Quelquefois on les dételle et on leur permet d'entrer dans l'eau pour se reposer et prendre un bain. Ils restent là dans la boue grise, dans un repos absolu, battant languissamment l'eau de leurs oreilles pour la faire rejailir sur leurs têtes.

Notre promenade se termine près d'un demi-mille après la manufacture de coton. A l'ouest du pont, la route de Mersine à Adana recommence à dérouler son ruban dans la grande plaine de Cilicie après la longue interruption de Tarsous et de ses faubourgs. Une demi-douzaine de trous qui agrémentent ce pont sont une perpétuelle menace pour les chevaux et les chameaux. Son état empire tous les jours. Un trafic énorme y passe chaque jour. Mais qui pense à le réparer ? On attendra qu'il tombe. La devise de ce pays est : chacun pour soi. Il n'y a ici aucun esprit public, aucune idée de communauté.

Chacun n'est ému que par ce qui le touche directement et n'agit que dans son intérêt. Et personne ne voit plus loin que son intérêt immédiat. Demain est dans la main de Dieu. Quant au régime jeune-turc dont nous voyons les journaux américains publier chaque jour des éloges extravagants, comment peut-il réussir? Les classes dirigeantes en pays d'Islam ne peuvent être régénérées tant qu'un esprit différent ne régénérera pas l'Islam lui-même : esprit de sacrifice, d'initiative et de prévoyance.

Chaque jour nous regardons à notre fenêtre pour voir ce qu'il y a à regarder. Ce n'est pas par pure curiosité ou manie de gaspiller le temps, mais je crois qu'il y a toujours quelque chose qui vaut la peine d'être gravé dans l'œil et dans le souvenir, mis en réserve pour plus tard. Un petit groupe de femmes hagardes, prématurément vieilles, passent, le voile sur le visage, et de grandes amphores vertes, pleines d'eau, sur leurs épaules courbées. Les femmes pauvres portent des pantalons bouffants usés, des souliers sans bas, des blouses de couleur échancrées à la gorge et un voile grossier sur la tête. Elles tiennent un coin du voile entre leurs dents de sorte qu'on n'aperçoit qu'une moitié de leur visage exténué et misérable. Seuls, les

hommes et les enfants paraissent heureux. D'ailleurs, de très bonne heure, apparaissent sur le visage des petites filles les stigmates des soucis et des souffrances.

Une demi-douzaine de chevaux peinent bravement sur la route, chargés d'un bizarre fardeau : les boulangers brûlent dans leurs fours une espèce de branchage résineux qui croît au pied des collines ; les branches sont ramassées, réunies en gros fagots et empilées en volumineuses charges en travers des bâts des patients animaux. Le cheval disparaît complètement sous son fardeau feuillu, et une caravane semble une forêt en marche. On croirait en vérité que Shakespeare est venu chercher ici l'idée des hêtres de Burnham en marche vers Dunsinane !

Des voix d'enfants pleines d'espoir appellent : « Madama ! » Quelquefois, jusqu'à une douzaine d'enfants ouvrent leurs mains à la fois. Des petites filles portent des bébés liés sur leur dos. Je parais à la fenêtre, pourvue de munitions, et bientôt toute ma provision de dattes, de figues et de sucreries a disparu.

Si l'on regarde au-dessus de la rue on aperçoit une ligne d'horizon qui va des toits gazonnés des maisons jusqu'au pied des collines. Tout dôme flanqué de minarets veut dire une mos-

quée. Les minarets sont hauts, minces, terminés en pointe. Juste au-dessous du cône une petite porte ouvre sur un balcon circulaire où va et vient le muezzin lorsqu'il psalmodie pour appeler les fidèles à la prière. On sait qu'alors les hommes se prosternent devant les mosquées ou se lavent les pieds dans les fontaines publiques pour se préparer à la prière. Il n'est pas très agréable de penser qu'il y a dans l'appel du muezzin une malédiction contre les « infidèles », même si la voix douce du muezzin se mêle par-dessus les maisons avec la voix encore plus douce du muezzin d'un minaret plus lointain.

Loin à gauche se dresse la belle chaîne du Taurus que nous voyons tous les jours avec des yeux nouveaux. Le matin, en descendant, nous ne manquons jamais de lancer à ces monts un regard amical. On distingue d'ici le col qui conduit à Namroun et souvent, au clair de lune, nous songeons à la nuit si belle où nous sommes entrés à cheval dans Tarsous pendant que résonnait la cloche de la tour. L'horloge sonne les heures, puis, après une pause de deux minutes, les répète. Idée superbe, car on peut se tromper en vérité la première fois.

Je pourrais écrire une longue lettre sur tout ce que l'on voit de ma fenêtre. Mais quoi que je

dise, il n'y a rien qui vaille les chameaux. C'est pour moi le plus beau des spectacles. C'est à Smyrne que je les ai vus pour la première fois, ou du moins dans les environs de Smyrne. Il y en avait au moins trente; je n'en ai jamais tant vu. J'aurais voulu m'arrêter pour les mieux voir, mais nous allions au tombeau de saint Polycarpe et nous n'avions que quelques heures à passer à terre. Maintenant, j'en vois tant que j'en veux, des chameaux. Mais jamais assez! Notre rue est un des chemins qui mènent au marché. Vers l'automne, lorsqu'on transporte beaucoup de bois et de coton, il en passe chaque matin sous ma fenêtre. Ils commencent dès 6 heures. Une caravane suit l'autre. Ils marchent à la file, attachés l'un à l'autre par une corde qui relie les bâts. Avant de venir en Turquie, j'avais vu peu de chameaux en dehors des ménageries. Je me rappelle en avoir vu un en liberté, à Paris, monté par le mendiant qui fréquentait la place Saint-Michel. Il n'y a pas deux chameaux qui se ressemblent. Sur cent qui passent, chacun est très différent de celui qui marche devant lui. Les chameaux sont aussi différents que les gens. Ils sont de toutes les nuances du brun, du brun foncé au fauve le plus clair : des couleurs qu'on pourrait obtenir par exemple en brossant des

souliers bruns avec la brosse des souliers noirs ou en badigeonnant un mur sale couvert de poussière. Ces teintes sont comme les échos de toutes les nuances mêlées des sables du désert. Le large pied du chameau dit ses longs voyages silencieux et patients. Son œil est triste. Il a une physionomie arrogante comme si ses prétentions aristocratiques avaient pour origine le fait qu'il fut le favori de Mahomet.

HAMLET ET LES NUAGES ANNONCIATEURS
DE LA TEMPÊTE

7 avril 1909.

Chère maman,

« Que de choses que l'on n'apprend pas au collège ! »

Mais, en vérité, je vous le dis, je suis heureuse aujourd'hui qu'Anna Bess m'ait inscrite en 1906 dans le comité de la représentation théâtrale. Depuis que j'ai quitté Bryn Mawr, je me demandais toujours quelles allaient être, parmi les connaissances que j'avais acquises en classe, celles qui un jour me seraient vraiment de quelque utilité ! Eh bien ! pour la première fois, j'ai trouvé. Lorsque les élèves ont voulu monter une pièce de théâtre, j'ai pu leur montrer comment on fait une scène et des décors avec des pièces de toile clouées à des poteaux plantés sur la plate-forme de la grande salle de classe. J'ai

ébauché un fond de scène au fusain et je l'ai peint. Un avantage de peindre des décors ici, c'est qu'ils sèchent un peu plus vite que dans la cave de notre dortoir.

J'ai fait les costumes pendant les répétitions Incroyables, ces répétitions. La pièce était en turc, dont Jeanne et moi ne comprenons pas un mot. Je n'en étais pas moins supposée critiquer sévèrement le jeu des acteurs : n'avais-je pas mon Shakespeare dans sa gaine de cuir, là, sur le divan, pendant que je cousais ? Jeanne, de l'autre côté, suivait la répétition dans une traduction française. Hamlet et Ophélie firent leur apparition comme je mettais de l'hermine sur le manteau du Roi. Les élèves ne voulaient pas entendre parler de coupures et entendaient donner toute la pièce, n'ayant pas peur de scènes qui faisaient reculer Irving et Ellen Terry. Ils ont de prodigieuses mémoires. Un jour, nous découvrîmes que l'un d'eux avait retenu mot pour mot toute la conférence de Herbert sur les progrès de la Papauté et l'avait ensuite récitée comme réponse à une question d'examen. Leur patience est sans limite. Rien ne parvient à les ennuyer ni à les fatiguer.

Le grand soir, Jeanne et moi nous étions à notre poste dans les coulisses, avec toute la

troupe dûment costumée, perruquée et fardée. Les robes furent cousues à même sur les dames. D'ailleurs, les élèves s'imaginèrent tellement que « c'était arrivé », qu'une fois la pièce commencée, ils ne pensaient plus à leurs costumes. Mon tapis crétois tout rouge, fixé solidement sur les épaules de la mère de Hamlet, faisait une superbe traîne de cour. (Les acteurs s'étaient habitués à ne pas marcher dessus dès les premières répétitions. Une fois, Ophélie, en passant près de sa future belle-mère, marcha sur le tapis et... se trouva par terre sur le dur plancher de la classe.) Les couronnes et les perruques étaient solidement fixées. Ophélie, jeune et mince, put subir le martyre d'entrer dans mes souliers de bal en satin; je lui prêtai d'ailleurs aussi mes bas de soie, car ses bas tricotés eussent été trop épais pour la scène comme pour mes souliers. Un banc et deux boîtes de croquet firent un trône passable. Le régisseur fut légèrement perplexe en constatant que la chaire du Dr Christie était solidement vissée à la plateforme. Mais je découvris bientôt que le sommet de la chaire pouvait facilement s'enlever et je rassurai les élèves en leur expliquant que tous ceux qui, parmi le public, avaient déjà vu un vrai théâtre, ne manqueraient certainement pas

de penser que la chaire du D^r Christie n'était autre chose que le trou du souffleur.

Le public était composé, outre les élèves et les professeurs, des parents des élèves qui habitaient Tarsous et des autorités locales musulmanes, le caïmakam ⁽¹⁾, le férik et le mufti.

Ces derniers furent enchantés d'avoir été invités et ils louèrent hautement notre école et son hospitalité. Ils applaudirent consciencieusement à la fin de chaque scène. La peau parcheminée du mufti se contractait pour exposer ses dents jaunes dans une grimace approbative, tandis que le caïmakam serrait les mains de l'asthmatique férik pacha en faisant tinter sur sa poitrine toutes ses décorations hamidiennes.

Nos efforts pour persuader les élèves de faire çà et là quelques coupures échouèrent. Ils insistèrent et donnèrent toute la pièce sans nous faire grâce d'un mot. Des bonbons et des verres d'eau circulaient parmi les spectateurs pour les tenir éveillés. L'atmosphère était étouffante et l'huile baissait dans les lampes. Entre le premier et le second acte l'orchestre de l'école exécuta son

(1) Le caïmakam correspond à peu près à un sous-préfet ; le férik est le commandant militaire d'une localité ; le mufti est le chef religieux de tous les prêtres d'une circonscription.

morceau favori, une marche entraînant qu'ils jouèrent avec une vigueur et un enthousiasme tels que je fus heureuse de constater que le vénérable mufti avait du coton dans les oreilles. Je me demandai si le plafond du dortoir au-dessus de nous n'allait pas s'effondrer sur nos têtes, lorsque l'orchestre fit éclater son tonnerre de cors, de trombones, de tambours et de cymbales.

Mais dès que la pièce eut avancé un peu, les spectateurs n'eurent plus besoin de dragées ou de musique pour rester éveillés. Les choses commençaient à tourner mal pour l'époux de la mère de Hamlet. On s'arrêta de s'éventer. Les autorités parurent gênées. Ces hauts fonctionnaires, la tête enfoncée dans leurs épaules, semblaient avoir les yeux rivés sur la scène. Peu familiers avec notre grand William, ont-ils cru que nous avions inventé la pièce comme les costumes ? Horreur ! Nous avons oublié ce qu'ils voient dans la scène la plus réaliste. Un avertissement arménien pour Abdul Hamid ? Les assassins maîtrisèrent le Roi qui luttait. Il gisait là, ses cheveux rouges gluants hors de sa couronne, les muscles du cou raidis pendant qu'il agonisait, la gorge coupée à l'aide d'un coupe-papier blanc.

En m'endormant la nuit dernière, je voyais encore les trois dignitaires assis et fronçant le sourcil. Le mufti crispait ses mains pâles sur son siège. Désapprouvaient-ils sérieusement notre pièce parce qu'on y tuait un roi? Je m'endormis en riant d'une histoire du D^r Christie, les autorités ne voulant lui permettre d'enseigner la physique, avant la Constitution, parce que le mot « révolution » y figurait!

9 avril.

Hier soir, Herbert et moi, nous sommes allés en voiture sur la route de Mersine. J'aime beaucoup faire cette promenade un peu tard ; on rentre en jouissant du coucher du soleil. Des chameaux venaient vers nous : une double file, de chaque côté de la route. Je dis à Herbert : « Comptons-les, prends un côté et moi l'autre. » Il y en avait plus de deux cents, tous chargés de bidons de pétrole.

.....

Ce soir encore, nous sommes allés en voiture. Maintenant, je ne dois même plus marcher. Je puis sortir en voiture, pas trop loin encore. Dans un quartier turc, entre des potagers qui bordent la route, des enfants — pour la première fois — nous ont lancé des pierres. Comme Charlemagne était excité et ruait d'avoir été touché plusieurs fois, Herbert n'osa pas sortir de la voi-

ture et me laisser seule. Il n'y avait pas autre chose à faire qu'à marcher en « encaissant » ; j'ai été frappée à l'épaule gauche : une grosse pierre ; cela me fait mal.

.....

13 avril.

Je n'ai pu terminer ma lettre pour le courrier de mardi. Il nous a fallu penser à Pâques, aux examens, aux dix jours de vacances que les enfants vont passer chez eux.

Miss Talbot est venue pour rester près de moi. Qu'elle est bonne ! Figurez-vous une Anglaise de la plus haute société, à la voix douce, et qui est en même temps une infirmière expérimentée et *mon* infirmière, à moi, qui ne savais en vérité où trouver une aide. Il me semble qu'elle me tombe du ciel. Miss Talbot est une personne que ses moyens rendent tout à fait indépendante et qui a fait des études d'infirmière afin de pouvoir faire utilement le bien. Elle est venue ici en Turquie pour chercher du travail à ses propres frais. Elle a l'intention d'aller exercer dans un dispensaire de mission, mais elle pense que pour le moment je suis « le devoir le plus proche ». C'est heureux pour moi !

La réunion annuelle de la Mission américaine aura lieu demain à Adana. Le Dr Christie et Miner y vont naturellement et ils ont persuadé Herbert d'y aller avec eux. Une occasion pour lui de se rencontrer avec les missionnaires de l'intérieur du pays et d'avoir une idée des problèmes et des questions de missions. Herbert désirait beaucoup faire connaissance avec certains missionnaires dont nous avons beaucoup entendu parler. Ils arrivent à Adana de Marash, d'Hadjin, d'Aïntab et d'ailleurs. C'est cette année le jubilé, la cinquantième réunion annuelle. Tous les pasteurs protestants auront aussi leur réunion en même temps. Une importante question sera agitée : que faire des orphelinats établis après les massacres de 1894-1896 ? Les orphelins avaient maintenant grandi.

Je pressai Herbert d'y aller. Il n'y a que quarante milles et on peut facilement lui télégraphier en cas de nouvelles à lui donner. Miss Talbot pense que tout va bien, et sa présence auprès de moi le rassure. Il n'a, après tout, à être absent que pour une seule nuit. Au dernier moment, il hésita et je dus le pousser dehors avec les autres.

En nous disant adieu, Herbert se tenait un peu en dessous de moi dans la cour de l'école ; moi, j'étais quelques marches au-dessus de lui et

je m'appuyais sur la rampe en lui parlant. J'enlevai son fez par plaisanterie : un fez de velours noir. Je ne souriais plus et je tournais distraitemment ce fez entre mes doigts. On voit quelquefois au soleil l'ombre de l'Islam. Après tout, ne serait-il pas en plus complète sécurité avec un chapeau? Je le lui dis. Il se mit à rire d'une pareille idée, me plaisanta, mais rentra chercher son feutre gris.

Je dois corriger les compositions de ma classe de rhétorique. Pouvez-vous vous représenter votre fille en « Recueil de morceaux choisis », en maître de conférences? Vous pensiez que trois conférences par semaine et deux leçons de rhétorique seraient suffisantes pour moi. Mais ces enfants sont altérés de science. J'attends un exemplaire du recueil dont nous nous servions en classe. Aussi ai-je tout simplement improvisé un recueil composé de réminiscences des morceaux que je sais par cœur. Cela m'occupait en moyenne deux heures par jour à taper sur ma Hammond. Les élèves absorbent mes stupides conférences comme la plaine de Cilicie les premières pluies d'automne. Je leur en ai donné une après Pâques : un vrai rébus! Je continue les sujets quotidiens et les devoirs critiques. J'ai appris beaucoup par les élèves sur les légendes

dans la littérature turque. Beaucoup aussi sur les mœurs et habitudes de mes amis les chameaux, et aussi enfin sur le véritable Abraham Lincoln. Me voyez-vous ressassant mon anglais de Bryn Mawr College pour l'adapter aux jeunes garçons de Tarsous ?



« LA MIETTE », LE LENDEMAIN DE SA NAISSANCE, ET MARY DODDS



CHRISTINE EN 1917

LA TEMPÊTE APPROCHE

Mercredi 14 avril.

Mère,

Cet après-midi, j'ai envoyé Socrate à la gare dans le buggy (nous en avons un, un vrai, un américain). Herbert devait rentrer par le train de l'après-midi. Une heure plus tard, Socrate revint seul me disant que « des choses mauvaises » étaient arrivées à Adana. Le massacre commençait. Quatre Arméniennes avaient été tuées hier. Ce matin, on recommençait à tuer dans les vignobles autour de la ville. Pendant qu'il me donnait ces nouvelles arrivait heureusement un télégramme de Herbert disant : « Reviendrai demain. Aujourd'hui tout bien. » Le français de Herbert n'est certes pas brillant, mais la poste turque ne transmet avec soin que les télégrammes en turc ou en français.

Lorsque j'allai dans le salon de Mrs Christie à

l'heure de thé, j'y trouvai plusieurs Arméniennes ; parmi elles, les mères de deux de nos maîtres. Une mère demandait pour son fils la permission de coucher au collège. Il vint bientôt, portant son précieux violon qu'il me demanda de cacher. Je le mis derrière notre tub. L'autre mère était en larmes. Son fils passait ses vacances à Adana chez sa fiancée. Cette pauvre femme avait certes le droit d'avoir peur. Elle avait déjà perdu deux enfants pendant le massacre de 1894-1896. Une petite fille avait été piétinée à mort par les soldats turcs. Quant à son fils, notre professeur d'arménien — celui qui se trouvait à Adana — il avait été sauvé avec la plus grande difficulté : on l'avait caché pendant plusieurs jours dans le recoin sombre d'un moulin.

L'excitation a augmenté cet après-midi. Des patrouilles parcourent les rues. On nous dit que c'est en vue de calmer la population. L'inquiétude est évidente cependant. J'ai dit à Socrate de ne pas raconter ce qu'il a vu et entendu. La panique est une chose contagieuse. Mais il remua la tête, disant : « Ce sera terrible, terrible. » Je regrette que ce soit justement les vacances de Pâques. Tant de nos élèves sont dans leurs villages. Ils seraient plus en sécurité ici. Le Dr Christie, Miner et Herbert ne seraient

pas à Adana. Oui, si cela devait arriver, il eût mieux valu que ce fût pendant que le collège fonctionnait, que nous étions réunis tous ensemble, nos esprits occupés par la routine quotidienne. Quand on a beaucoup à faire, on est calme, quoi qu'il arrive autour de vous.

.....

Mardi 15 avril.

Chère mère,

Je n'ai pas eu peur la nuit dernière. J'ai dormi toute la nuit. Le matin, il y avait une véritable foule d'Arméniens dans le réfectoire de l'école. Ils nous demandent protection, abri et nourriture. Ils sont, avec raison, terrorisés. Aimeriez-vous vivre dans un pays où votre Gouvernement, non seulement ne vous protège pas, mais encourage périodiquement vos voisins à vous piller et à vous tuer *avec l'aide de l'armée* ?

Socrate demanda la permission de retourner à la gare pour voir si Herbert n'était pas arrivé par le train du matin. Il partit au trot, me laissant en train de coudre. Il revint très excité. Tout n'était que confusion à la gare. Des gens sautaient du train, criant comme des fous que tout Adana était en feu. Aussitôt une foule se rassembla et quelques-uns de ces hommes s'emparèrent du buggy et partirent, laissant le pauvre Socrate rentrer comme il pourrait. Henri Imer

qui était sorti à cheval avait eu, lui aussi, des aventures. Son cheval avait été frappé par un Turc, mais il avait réussi à s'éloigner. Il se rendit directement à la caserne où il trouva le buggy. Il fit donner à Socrate la permission de le ramener à la maison.

Second télégramme de Herbert : « Tout bien. Retournerai Tarsous aussitôt que possible, peut-être pas avant demain. »

Cet après-midi, le train n'est pas arrivé. Avant la nuit, les élèves de la grande classe qui passaient leurs vacances au collège vinrent me dire qu'ils monteraient la garde autour de moi. Ils dormiront cette nuit sur mon balcon qui donne sur les terrains de l'école. Ils ont donné leurs lits, leurs matelas, leurs couvertures aux femmes arméniennes réfugiées, pour leurs petits enfants. Nous sommes en avril et il fait encore froid la nuit. Aussi leur ai-je donné tous mes tapis turcs, toutes mes tentures, tous mes trésors. Tant pis s'il y en a de perdus dans la confusion.

Socrate me dit qu'il n'y a guère d'huile dans ma lampe. Je ne puis rester sans lumière. Je puis en avoir besoin la nuit. Ce peut être une question vitale pour moi d'avoir de la lumière. Impossible d'envoyer les enfants chercher des bougies ou du pétrole au collège : on leur enlèverait

certainement tout dans la foule. Notre demeure est comble et il y a un grand nombre de réfugiés que nous ne connaissons pas du tout. Il faut que j'y aille moi-même avec eux. Je prendrai Kévork, Samsoun et Socrate. Et Herbert loin de moi en un pareil moment ! Ces enfants sont splendides ! Ils sont attentifs, dévoués, courageux, délicats. Je ne pourrais être en de meilleures mains. Ce qu'il y a de meilleur dans les âmes surgit dans les moments de crise. Si je sors vivante d'ici, je ne cesserai de m'élever contre ces voyageurs prétentieux et superficiels qui, bien à l'abri, eux et les leurs, ne craignent pas d'insinuer des calomnies contre les Arméniens, et vont jusqu'à dire qu'ils méritent d'être massacrés ou qu'ils provoquent eux-mêmes les massacres. Voici tout ce que je puis dire : « Que Dieu leur pardonne leurs jugements, car ils ne savent pas ce qu'ils disent. » Mes Arméniens, et Socrate qui est Grec, sont aussi bien élevés, aussi nobles, aussi généreux que n'importe quels enfants anglo-saxons de la meilleure race et de la meilleure éducation.

Me voici de retour enfin, avec du pétrole et des bougies. Maintenant, je suis prête pour la nuit.

Dans la grande salle du collège, des réfugiés

s'étaient rassemblés autour du pasteur de l'église protestante. Une réunion de prières improvisée. Ils chantaient des cantiques. Ce fut pour moi un réconfort d'entrer un instant et de m'asseoir au milieu de mes compagnons de souffrance. Il y a seulement huit mois, lorsque nous arrivâmes en Cilicie et que nous nous rendîmes à l'église là-bas, bien haut dans le Taurus, je me rappelle combien ces gens m'avaient semblé étranges et bizarres. Ils semblaient appartenir à un autre monde que le mien. Étrangère, il m'était difficile de comprendre certains traits de leur caractère. Mon premier jugement fut hâtif, — hâtif par ignorance. Leur crainte continuelle de « ce qui pouvait arriver à tout moment » m'impatientait. Je n'avais aucune idée de « ce qui pouvait arriver » : voilà pourquoi. Pendant le chant, je regardai le plafond. La lumière y frappait vivement une trappe dont le D^r Christie m'avait dit autrefois : « Elle nous sert en temps de massacres. » Je m'étais mise à rire. Nous avons la Constitution maintenant. C'étaient là choses du passé ! C'est peut-être un bienfait, après tout, que la jeunesse et l'inexpérience refusent de croire que certaines choses — des choses horribles — qui sont arrivées à d'autres, puissent aussi fondre sur vous et surgir dans votre vie.

Nous chantâmes doucement (car il ne fallait pas être entendus du dehors) : « Lumière divine, guide-nous. » Ce cantique ne m'avait jamais dit grand'chose, car jusqu'à maintenant où aurais-je vu en vérité le « cercle de ténèbres » ? Maintenant, je comprends. Je demande la lumière parce que j'en ai besoin.

L'ORAGE ÉCLATE

Tarsous, vendredi 16 avril 1909.

Chère maman,

Des hommes viennent d'arriver ici. Ils ont dit à Mrs Christie que les troubles « s'approchaient » et ils lui ont offert d'envoyer une garde à la porte du collège. Ils savaient que le Dr Christie, Miner Rogers et Herbert — trois sur les quatre hommes de la Mission — étaient partis pour Adana. Ce sont des Kurdes. Ils avaient l'air de brigands. Mrs Christie les renvoya en leur disant que nous n'avions pas peur. Elle leur dit cela avec un petit air calme comme si elle ne comprenait pas très bien. Elle me dit : « Voyez-vous, ils voulaient tout simplement s'emparer de la porte du collège. » C'est une femme de tête ! Maintenant que les Arméniens arrivent ici en plus grand nombre à chaque instant, je me suis fait cette réflexion : qu'arriverait-il si les Kurdes étaient maîtres de notre porte d'entrée ?

De la fenêtre de notre bureau je puis contempler la vaste plaine de Cilicie qui s'étend jusqu'au pied du Taurus. Elle apparaît aujourd'hui comme un énorme tapis turc. C'est une débauche de couleurs, de coquelicots, d'iris, de toutes les fleurs du printemps. Avez-vous jamais pensé à ceci : que le rouge est la couleur dominante des tapis turcs ?

.....

Hier soir, nous avons appris que le train d'Adana s'était arrêté à Yénidjé et était revenu en arrière. Cent nouveaux réfugiés viennent de nous arriver. Le massacre paraît imminent. Socrate a fermé tous mes volets et veille à ma porte.

Ce matin, un nouveau télégramme de Herbert disant qu'il était retenu et reviendrait aussitôt qu'il le pourrait. Plus de train dans aucune direction ; tout le pays est soulevé. Des rumeurs commencent à filtrer sur les horreurs d'Adana, et j'ai compris pourquoi Herbert n'avait pu revenir. Il y a, ce matin, plus de 500 réfugiés chez nous.

Dans la matinée, nous apprenons que des Arméniens ont été tués à la gare de Tarsous et que le chef de gare et les employés s'étaient enfuis. C'est alors que retentit le sifflet du train

d'Adana. Il portait une bande de bachi-bouzoucks forcenés. Comme méchanceté, un bachi-bouzouck est comparable au microbe de la petite vérole. Je vis le train déversant ses horribles passagers. Ils ne portaient pas d'uniformes. Ils étaient vêtus de sales culottes bouffantes blanches avec, autour de leurs jambes et de leurs pieds, des morceaux de tapis tenant avec des ficelles croisées. Ils avaient l'air de sinistres marionnettes. Je vis leur foule ignoble se rassembler à l'entrée du Konak, où les autorités s'empressèrent de leur faire distribuer des fusils et des munitions. Alors, ce fut l'enfer déchaîné. Les Turcs de la ville se joignirent à la bande hurlante. Tout le long de la route qui traverse le terrain qui nous sépare du chemin de fer, ils passèrent par groupes de cinquante, marchant allégrement en brandissant leurs armes, poussant des hurlements de rage qui allaient crescendo.

Ils se dirigeaient vers le quartier arménien dont les dernières maisons sont tout près de nous, à cent cinquante mètres à peine.

Les coups de feu commencèrent à ralentir et la fusillade dura toute la journée. Son bruit se mêlait aux gémissements des mourants.

Toute la journée, a continué la procession des réfugiés. Ils s'étaient, parait-il, réunis en groupes,

car il en arriva plusieurs centaines d'un seul coup. Dans l'après-midi ils arrivèrent en masse. Figurez-vous le piétinement d'une multitude. Des malheureux étaient blessés. Des femmes cherchaient leurs maris ou leurs enfants perdus. Ils n'avaient rien avec eux. Des hommes portaient sur leur dos leurs femmes malades. Les petits enfants se battaient pour rester près de leurs aînés frappés de terreur. Les enfants, les vieillards, les infirmes, les malades retrouvaient des forces surnaturelles. En arrivant au but, c'est-à-dire à notre porte, ils ressemblaient au vainqueur de la course de Marathon. Un grand garçon de la maigre garde qui veillait à notre porte criait en agitant les mains : « Entrez tous, vous serez en sûreté ici. Courage, petits ! » Par moment, il ramassait un enfant qui pleurait ou une femme malade et les aidait à entrer. C'était réconfortant de voir ce soldat.

Vers midi, de la fenêtre du bureau de Jeanne et de Henri, je pus assister à l'attaque d'une maison tout près de nous. D'abord, comme un bourdonnement sourd dans le lointain, puis un rugissement : vingt-cinq bachi-bouzoucks escaladent le balcon du second étage après avoir enfoncé la porte de la maison de l'homme le plus riche de Tarsous. Des coups de feu et des cris.

Puis des morceaux de papier enflammé s'envolant des fenêtres, vite suivis de flammes rouges et bleues. En ouvrant nos volets avec précaution, nous entendions le crissement de la flamme et nous sentions l'odeur âcre de la fumée. Puis l'éroulement des planchers fit un bruit assourdissant et les étincelles commencèrent à voler jusqu'au-dessus de nos têtes.

C'est d'ailleurs l'ordre régulier des choses : tuer, piller, brûler. Le quartier arménien constitue la partie la plus conséquente de la ville. Bien des gens emmagasinent le coton au rez-de-chaussée, ce qui facilite singulièrement les incendies. Vers le soir, nous commençons à craindre pour nous-mêmes.

Vingt fois aujourd'hui j'ai fait du thé. Quelle bonne idée vous avez eue de m'envoyer toutes ces provisions ! J'ai donné tout ce que je pouvais donner. Tout ce dans quoi l'on peut boire est précieux ; j'ai donné mon verre de toilette à une vieille femme altérée. Je n'ai gardé pour moi que la petite tasse de porcelaine où je mets mes brosses à dents sur le lavabo. Elle est entre la petite théière d'argent et la lampe à alcool. Comme mes oranges me manquent ! Mère Christie en trouva un plateau ce matin et me l'envoya. Les élèves m'apportèrent du charbon de bois

et firent du feu dans un *mangal*. J'ai essayé de confectionner un *pilaf*. Kévork m'apporta un peu de graisse de queue de mouton dans un morceau de papier et je me pinçai les narines en la faisant fondre et en la mélangeant au pilaf.

J'ai donné nos boîtes de lait condensé à Mary Rogers pour son bébé. Une mère m'a apporté son petit garçon âgé de deux ans. Le pauvre petit n'avait rien mangé depuis hier. Toute la question arménienne se résume pour moi dans ces grands yeux noirs suppliants, s'éclairant d'une lueur subite lorsque je portai un bol de lait chaud à la bouche tremblante du bébé! Malgré tous mes efforts, je ne pus parvenir à le faire sourire.

Nos repas sont servis dans ma chambre. La maison de Mrs Christie, le réfectoire, tout le collège sont envahis par les réfugiés. C'est grâce aux efforts incessants des élèves que nous ne sommes pas complètement débordés, nous aussi. J'ai tout juste ma chambre; Mary occupe l'autre avec son bébé, et miss Talbot est dans notre bureau. Dans la seconde chambre à coucher de Jeanne, dix-huit femmes ont trouvé moyen d'entrer. Le bureau de Henri est envahi également. Je fais des vêtements d'enfants pour m'occuper

l'esprit : des chemises de nuit en flanelle ; des centaines d'enfants sont en ce moment sous les arbres ou sur l'asphalte froid du tennis, sans un vêtement de rechange.

Mon Dieu ! voici une femme qui a terriblement souffert toute la journée. Son mari et son frère étaient auprès d'elle et essayèrent plusieurs fois de l'emmenner avec eux. Ils la prirent enfin et l'emmenèrent à travers les rues. N'en pouvant plus, elle dut s'arrêter et elle accoucha en pleine rue. Enveloppant l'enfant dans n'importe quoi et le mettant dans les bras de la mère, les hommes la ramassèrent et l'entraînèrent enfin vers le salut. Nous avons tiré le buggy de la remise et arrangé pour elle un coin : elle dort bien maintenant.

.

Socrate est venu me dire que quelques amis, Grecs comme lui, viennent de l'inviter à se joindre à eux pour essayer de gagner Mersine. Ils ont le passeport d'un Grec mort, pour lui. Il me demanda conseil. Je lui répondis que je ne pouvais pas prendre une pareille responsabilité. Le danger ? Il y en a autant à rester ici qu'à s'en aller. Je lui dis d'aller y penser tout seul. Il revint pour me dire ceci : « Vous êtes seule, s'il vous faut fuir, vous n'avez personne avec vous. Le profes-

seur Gibbons, personne ne sait où il est. Je resterai avec vous (1). »

.....

Assise sur les marches qui mènent aux appartements des Imer, je regarde la foule émouvante dans le jardin. Kévork, en petite veste courte et en long tablier d'étudiant, est venu s'asseoir près de moi. « Vous devez avoir faim, m'a-t-il dit. Peut-être n'avez-vous que cinq minutes à vivre. Votre mari est absent; peut-être est-il mort. Ces télégrammes sont datés d'hier, vous savez. Votre enfant n'est pas encore né. Vous ne pouvez ni fuir ni vous défendre. *Vous êtes comme une femme arménienne.* Dites-moi, que pensez-vous de la « vengeance » ?

.....

Dostumian cherche comme un fou, et sans ré-

(1) En récompense de son héroïsme, Socrate (ce n'est pas son vrai nom, mais peu importe) a toujours été depuis notre pupille. Grâce à nous et aux amis à qui nous avons raconté cette histoire, il a pu finir son année de collège à Tarsous et faire une année de médecine à Beyrouth. Depuis, il a étudié la médecine à la Faculté turque de Constantinople. Malgré les difficultés de communication entre Paris et Constantinople, nous avons pu le suivre et l'aider pendant la grande guerre européenne. Il aura son diplôme au printemps 1917. C'est un loyal sujet ottoman, et il s'est admirablement conduit en soignant les blessés pendant la guerre balkanique et la guerre actuelle. Au moment où les Bulgares attaquaient les défenses de Constantinople, nous le prêtâmes au major Doughty-Wylie qui dirigeait alors l'ambulance anglaise de campagne. Le major Doughty-Wylie le proposa pour la médaille de la Croix-Rouge anglaise.

sultats, sa mère et sa petite sœur dans la foule. Haroutoun prétend qu'à cause de ses cheveux roux on ne le prendrait pas pour un Arménien. Il pourrait peut-être aller les chercher. Il y alla. Arrivé à sa maison il prit sa mère sur son dos et se mit à courir vers nous avant que les bachi-bouzoucks aient eu vent de la chose. Il avait caché sa sœur dans un coin en la recouvrant de morceaux de bois et lui avait recommandé de rester bien tranquille et d'attendre son retour.

Il retourna la prendre et la mit à son tour sur son dos. Mais à peine était-il sur le toit de sa maison que les bachi-bouzoucks étaient à sa poursuite. Oh ! ces toits plats des maisons d'Orient ! Haroutoun sautait de l'un à l'autre, faisant des bonds prodigieux avec l'enfant sur le dos. Il arriva enfin à un endroit du toit près duquel une compagnie étrangère avait dressé un poteau en vue d'une installation de lumière électrique. Il se laissa glisser le long du poteau, puis courut comme un fou et finit par réussir à rendre l'enfant à sa mère et à son frère. Les mains d'Haroutoun étaient en sang. Sa première idée fut de venir à moi pour se faire panser. Il s'assit sur la malle de Herbert et commença à enlever les échardes. Je lavai ensuite les plaies avec soin et bandai les paumes et les poignets

de gaze imbibée de camphénol. Il me pria de laisser les doigts dehors afin qu'il pût travailler. Le garçon était heureux comme un pinson à la pensée de ce qu'il avait fait. Tandis que ses mains tremblaient encore de douleur et d'énervement, il me dit : « Mistress Gibbons, je n'ai pas peur de mourir. Mourir est une chose aussi naturelle que naître. Mais avant de mourir je voudrais tuer un Turc, un seul Turc ! » Si ses mains n'avaient pas été enveloppées, je lui aurais serré sa main droite.

Après que j'eus pansé les mains de Haroutoun, un autre souci m'accapara pour un certain temps. Une femme arriva, me demandant des vêtements pour son enfant qui, pour l'instant, était nu et rouge du sang de son père assassiné. Un pauvre petit, un favori de Herbert, m'arriva avec une entaille à la tête. Son père a été brûlé avec leur maison, et sa petite sœur est blessée aussi.

Puis je dus faire un pansement à un homme blessé au cou par un coup de feu. Il était étendu à terre tout près de ma porte. Herbert me plaisantait à propos de ma trousse, disant que j'avais assez de bandes pour panser une armée. Il me demandait comment je comptais employer la corde à boyau stérilisée. Comme tout cela est

utile maintenant ! Cela sert à sauver des vies humaines.

Vendredi soir.

Le ciel est rouge. La moitié de l'horizon est en flammes, tout le quartier arménien brûle. Nos professeurs du pays et les élèves essaient, sous la direction de Henri Imer, de combattre les flammes. Les étincelles volent sur nos toits, poussées par un vent violent. Il faut veiller avec soin et éteindre tout de suite chaque flammèche au moment où elle tombe. L'éclat de l'incendie est tel qu'il nous permet de lire facilement.

Télégramme de Herbert à 11 heures. Je signe le reçu à la lueur de l'incendie. Je ne puis le lire : un mélange de turc et de français. Tout ce que j'en puis conclure, c'est que, d'après la date et l'heure de l'expédition, il était encore en vie il y a vingt-quatre heures.

Notre position devient désespérée. Le feu nous menace, et l'excitation de la foule peut la mener à nous attaquer, car nous abritons plus de 4.000 réfugiés terrorisés, essayant tous d'échapper aux balles.

Impossible d'avoir des nouvelles du dehors. Nous comprenons qu'Adana est coupée de toute

communication avec nous et que nos maris sont pour le moins dans une situation aussi désespérée que la nôtre. Il faudrait communiquer avec Mersine. Nous avons un maître de calligraphie turque, un Turc musulman, qui nous est fidèle. Nous l'avons envoyé ce soir à cheval avec Haroutoun qui a donné dans l'après-midi un si éclatant témoignage de son courage. Ils vont dans la gueule du loup, peut-être, mais que faire ? Il ne s'agit pas seulement de nos vies, mais de celles des réfugiés.

Minuit.

Nous avons fait quelques préparatifs pour le cas où il nous faudrait quitter la place subitement. Courir ? Où ? Quelqu'un a dit avec raison : « Ne pensez à prendre que ce que vous pouvez porter vous-même. »

Je suis venue dans la chambre et je me suis assise dans le fauteuil de bateau de Herbert. Le feu est éteint et il fait froid dans la pièce qui me paraît trop grande. Une seule bougie, qui donne une faible lumière. Les beaux tapis bleus ont été enlevés et donnés aux enfants pour se couvrir. Comme les murs semblent nus maintenant, comme la chambre est solitaire ! Le réchaud est

là, sale et tout de travers sur son pied. J'ai déchiré le lit pour faire une couverture pour mon petit ballot. Et le panier de bébé qui repose sur la malle de cabine près de notre lit. Sera-t-il le berceau de mon petit ? S'il voit le jour en plein air, il n'aura tout de même pas froid, car j'ai tiré du panier la couverture tricotée que vous m'avez envoyée et le paquet de vêtements parfumés roulés dans le petit drap de lit. J'ai lié mon ballot avec une double couverture, mais, hélas ! c'était trop lourd pour moi. Je l'ai refait alors avec une petite couverture. Il y a dedans des serviettes, une pièce de bandage stérilisé, une paire de ciseaux de chirurgie enveloppés dans de la gaze, une pièce de flanelle ; c'est tout. Ce sera toujours assez lourd, car il faut que je sauve la thèse de Herbert, qui fait dans sa boîte à fiches un assez joli poids. Précieuse thèse qui lui a déjà valu son agrégation en Amérique. Si elle a encore un avenir, c'est à Paris qu'elle doit aller. Pauvre petite Mariam, qui repose là-bas dans la remise. Je la plaignais ce soir. Il n'y a que quelques heures qu'on l'a apportée. Maintenant, c'est moi qui l'envie, car son enfant est né.

Ma raison me dit que ce ballot près de moi est nécessaire. Il me paraît cependant superflu. En somme, il ne me reste plus rien, tout soutien

naturel ou autre ayant l'un après l'autre disparu. Humainement parlant, plus de sécurité. Mais suis-je donc de sang-froid que l'idée en subsiste en moi ? Y a-t-il assez de nourriture ? il n'en reste plus. Des attachements humains ? plus du tout : ni sœurs, ni frères, ni mère, ni mari. Communications par chemin de fer ? il n'y en a plus. Pas de consul à Mersine. Rien à attendre de mon Gouvernement. Vous êtes-vous jamais demandé quelle extrémité de la vie vous vivez ? Kévork avait raison tout à l'heure en me parlant d'un futur possible de cinq minutes. Ma religion est soudain devenue aussi solide qu'un roc auquel je m'appuie fermement. La religion est une chose simple qui agit.

Dites bien à Herbert que je n'ai pas pleuré une seule fois, que je n'ai pas eu peur. Dites-lui que les choses que l'on possède ne signifient rien. A quoi peuvent bien servir les choses ? Il y a des centaines de livres turques dans le coffre-fort. A quoi servent-elles ? Je vois maintenant où s'étend la vie, au delà de tout ce que l'argent peut signifier.

Pendant tout ce temps je n'ai cessé de me dire : « Ne te laisse pas aller au désespoir, attends quelque chose de pire. » Si vous êtes dans l'attente de véritables peines, vous êtes si

occupé que vous n'avez pas le temps de souffrir. En une nuit ma religion est devenue subjective. Quand j'y songe, je m'émerveille de mon calme. En sera-t-il pour moi comme pour Elsie Dodge, cette jeune fille du collège de Bryn Mawr qui fut tuée dans la révolte des Boxers ? J'ai pensé à elle toute la journée. J'écris ces mots pour les laisser ici, en cas. Il m'est impossible d'écrire les mots nécessaires pour décrire le sort d'une femme dans mon état, tombant aux mains de ces démons. Peut-être, un jour, pourrai-je vous l'expliquer.

.....
Assise sur le parquet, dans la chambre de Mary Rogers, j'écris sur mon genou.

Quand je suis sortie de la chambre, j'ai ouvert l'armoire de Herbert et j'ai mis son manteau. J'ai bourré une poche avec les biscuits que vous m'avez envoyés. Il en tomba beaucoup sur le plancher ; je ne pris pas la peine de les ramasser. Dans une autre poche je mis le drapeau américain que Clément me donna le jour de mon mariage. Miss Talbot dort sur un petit lit de camp dans notre bureau. C'est une Anglaise, elle peut dormir. Avant de la laisser dans le bureau, je pris la boîte à fiches qui contient la thèse de Herbert. Je l'ai posée près de la porte dans la cham-

bre de Mary, tout près de mes pieds. Ensuite je m'étendis sur le plancher avec mon ballot comme oreiller.

.....

De la fenêtre de la pièce obscure où le cher bébé Rogers dort tranquillement, nous avons jeté un coup d'œil dehors. Deux ou trois Turcs poussaient une sorte de pompe devant une maison, tout près. « Toute humanité n'a donc pas disparu, pensai-je, puisque voilà qu'ils vont limiter le feu. » L'eau jaillit du tuyau... C'était du pétrole ! Ils en imprégnèrent tout le toit. Des flammes commencèrent à s'élever. Une lourde fumée noire pèse sur la ville. Nous sentons le pétrole et l'air chaud : on dirait une énorme lampe à huile qui fumerait. Des étincelles tombent sur le rebord de la fenêtre pendant que je suis là. Je les pousse au dehors du revers de la main, non sans qu'elles aient cependant pu creuser de petits trous dans le bois.

Nous fermons les persiennes et nous nous asseyons jambes croisées, sur le parquet. Nous causons tranquillement. De quoi ? d'être veuves. Nos gars doivent nous revenir vite, sinon, c'est qu'ils sont morts. Laquelle de nous est veuve ? Peut-être toutes les deux.

Mary m'a demandé une fois : « Brownie,

pourquoi priez-vous donc? — Mon Dieu, Mary, je n'en sais rien. Songez que je dois vivre avec mon âme toute prête à s'en aller là-haut. » Un peu après, Mary me dit joyeusement : « Je sais, prions pour que le vent tourne. » En effet, il soufflait de notre côté. Nous revînmes près de la fenêtre sans penser au danger. On ne peut pas d'ailleurs se représenter exactement le danger. Nous regardâmes les flammes, horizontales, toutes bleues et pointées de jaune, et qui s'avançaient vers nous. Nous nous concentrâmes, en prière, sur un changement du vent. Le vent tourna. D'horizontales, les flammes devinrent d'abord verticales. Puis elles redevinrent horizontales, mais dirigées de l'autre côté. Appelez cela coïncidence si vous voulez. Pour moi, je crois que j'ai vu la main du Seigneur descendre pour défendre à ces flammes d'avancer. Jamais plus on ne pourra me faire entendre raison au sujet des miracles.

LA VIE ET LA MORT

Tarsous, samedi 17 avril, matin.

Chère maman,

Quand ce vent eut changé, nous pûmes dormir. Mary et moi nous dormîmes de 1 heure à 3 heures. Baby Rogers est un bon petit. Oui, « je me suis étendue et j'ai dormi. Je m'éveillai, car Dieu me soutenait ».

Quand nous nous éveillâmes, il faisait jour. On entendait des cris à la porte. Je courus à la fenêtre pour jeter un regard dans la rue. Des hommes excités se battaient. On entendait des cris perçants. Le cœur me manqua. Le massacre allait-il reprendre sous nos yeux? Mais Mary dit tranquillement : « Ils vendent du pain et en veulent six métalliques la miche. » Les affaires de la vie surnagent donc sur les cataclysmes? Ils vendent du pain! Au milieu de la vie et de la mort! Parfaitement, mais au milieu de la mort

nous sommes encore en vie. La famille rentre dîner après l'enterrement. Cependant, quand on a vécu un cataclysme, on ne voit plus guère les menus événements. Mais les choses arrivent parce qu'elles doivent arriver.

.....
Une porte claqua au dehors. Puis la porte de la chambre de Mary s'ouvrit. Mère Christie surgit, nous paraissant n'avoir pas dormi. Ses lunettes d'acier rejetées en arrière, elle dit gaiement : « Encore un bébé ! un joli petit garçon. Et rien à lui mettre ! » J'ouvris ma malle de cabine et j'en tirai trois petits jupons de flanelle et deux kimonos. Les lunettes retombèrent : « Non, non, mon enfant, je ne puis les prendre. » Mais avant que je lui aie mis les petites hardes dans les bras, elle avait déjà fini de protester et s'en alla en murmurant : « Donne et dépense, le bon Dieu y pourvoira. C'est ce que vous pensez. » Eh bien ! il est temps pour moi de faire d'autres jupons.

On dit que 800 maisons ont brûlé : beaucoup de gens étaient encore chez eux. S'ils se montraient pour s'échapper à une porte ou à une fenêtre, on les tuait à coups de fusil. Nous avons peur qu'il ne reste que peu d'Arméniens vivants à Tarsous en dehors de ceux réfugiés

dans notre terrain ou dans celui de la Mission catholique tout près. Tout le quartier arménien brûle encore. La lueur rougeâtre persiste partout où il reste un aliment aux flammes.

Samedi après-midi.

Nous n'avons pas pensé à déjeuner. Mary s'est endormie de nouveau après avoir soigné son bébé! J'ai grignoté des biscuits dans ma chambre, puis j'ai défait le ballot que j'avais préparé la nuit dernière. La pièce de flanelle peut m'être utile tout de suite. Je l'étends sur le lit et je taille quatre petits jupons. Mes volets sont fermés. Un peu de jour filtre par une fente. Il faut que je fasse quelque chose, car je ne veux pas aller causer dehors avec quelqu'un. Aussi je prends mon dé et mon fil et je commence à faire mes jupons.

Des minutes ou des heures? je ne sais, car je n'ai pas regardé l'heure en m'éveillant. J'entends soudain des cris au dehors, des cris poussés par des milliers de gens dans la cour du collège. Je perçois le nom de mon mari. Je pense : « Du calme, maintenant. Est-ce la vie ou la mort? » La tête blonde de Jeanne apparaît dans la porte. « Herbert est ici », dit-elle.

Je me précipitai dans le bureau et je courus à la fenêtre avec Mary et Jeanne. Daddy Christie et Herbert étaient à la porte, entourés de soldats réguliers. Mais nous ne voyions pas la haute taille de Miner Rogers. Singulier mélange de joie et d'appréhension. Je courus à la porte du balcon. Daddy Christie montait le premier, Herbert et Henry venaient ensuite cherchant à empêcher les gens de les suivre. Daddy Christie dit : « Grâce à Dieu, vous êtes sauvée. Où est Mary ? » Je le menai dans notre bureau. Les gens semblaient surgir de partout : il y avait une foule autour de nous. Jeanne avait instinctivement emmené Mary dans sa chambre vers laquelle Daddy Christie se dirigea.

Se passa-t-il des heures ou des minutes ? je ne sais. Tout cela vient d'arriver et il me semble que j'écris un roman. Peut-être, avec le temps, finirai-je par me rendre un compte exact de la réalité. Mais, plus jamais, je n'ajouterai foi à la précision d'un témoignage fourni par un témoin oculaire à propos d'événements surgis dans un moment de crise.

Tournant mes yeux vers la porte, je vis Herbert debout. Des pensées, en houle, m'assaillirent. L'une d'elles était que je devais réagir contre toute émotion à cause de mon enfant. Je

raidis ma volonté et mes muscles pour sauvegarder ce petit être. L'autre pensée fut d'aller auprès de lui. En essayant de me frayer un chemin jusqu'à lui à travers la foule, je songeais : « Suis-je morte, Herbert est-il mort aussi ? Pourquoi ai-je donc souffert hier ? Sais-je ? » Une idée me vint alors : le toucher. S'il est chaud, c'est qu'il n'est pas mort. Je pris sa main gauche dans ma droite et de l'autre main je touchai son visage. Il était chaud.

« Où est Miner Rogers ? — Il est mort », répondit-il.

Herbert de sa main libre prenait le bouton de la porte. Doucement il alla sur le balcon, refermant la porte derrière lui comme s'il ne savait plus ce qu'il faisait.

Herbert n'a plus aucun souvenir de cette rencontre. Nous pensons que c'est parce qu'il était déjà rassuré à mon sujet, car il se rappelle m'avoir aperçue distinctement à la fenêtre du bureau pendant qu'il était encore en bas dans la rue. Dès l'instant qu'il n'eut plus aucune anxiété à mon égard, tout son esprit se concentra sur les terribles nouvelles apportées à Mary.

En me retournant, je compris que le D^r Christie disait tout à Mary. C'en était trop pour moi et je revins dans ma chambre.

On voit au théâtre, on lit dans les romans de pareilles rencontres. La nôtre était dramatique, Herbert qui rentrait dans ma chambre me vit et dit : « Voulez-vous me faire du thé ; j'ai faim. » Je jetai un regard sur ma toilette pour voir ce dont je pouvais disposer en fait de nourriture. Deux officiers turcs avaient suivi Herbert dans la chambre. Ils avaient faim aussi. Je pris le couvercle du réchaud. Il y avait encore quelques morceaux de jambon. Les officiers ont dû s'étonner de me voir rire. Herbert aussi. Je me disais que j'avais encore assez de présence d'esprit pour ne pas offrir du jambon à des musulmans. Le porc est une bête impure pour les non-chrétiens. On a souvent fait passer en contrebande des machines à écrire en Turquie en les dissimulant au milieu de boîtes de jambons.

L'un des officiers était le *moutessarif* ⁽¹⁾ de Namroun, un endroit où, l'été dernier, nous avons passé un mois de notre lune de miel. Il venait, je pense, nous assurer de son amitié. Il buvait son thé comme un Russe. Il mangea des biscuits jusqu'à ce que la boîte fût vide. L'autre officier était un Albanais qui parlait français. Herbert l'avait « cueilli » à Adana pour com-

(1) Préfet turc.

mander la garde qu'il força le vali à lui donner. Herbert dit que nous pouvons nous fier à lui. Il est, avec ses soldats, sous les ordres directs de Herbert aussi longtemps que cela sera nécessaire. Herbert n'eut pas le temps de me donner des détails. Aussitôt après qu'il eut mangé, il sortit avec les officiers en me disant de rester dans ma chambre. Miss Talbot entra. Puis Jeanne et Mary. Je ne pus rien leur dire des événements d'Adana. Elles me dirent tout pour Miner.

.....
Herbert rentra bientôt, accompagné de Daddy Christie. Ils s'étaient occupés de placer en sentinelles les soldats de notre garde. Ils dirent que le massacre était fini et qu'on ne s'attendait à aucune attaque contre nous. Ce qu'ils avaient craint, c'est le feu qui aurait pu nous forcer à nous mêler à la foule. Mais pourquoi parler de ce qui aurait pu arriver ? Ce qui était arrivé était bien assez terrible. Miner mort, ainsi que M. Maurer, un missionnaire de Hadjin tué raide d'une balle. Herbert et M. Lawson Chambers étaient dans la ville basse quand le massacre commença. Ils ne retournèrent pas dans le quartier arménien. Ils télégraphièrent au major Doughty-Wylie qui prit avec sa femme le der-

nier train pour Adana. Dans la rue on tira sur le major. Mais son bras levé le sauva. Herbert me dit qu'il l'avait laissé ce matin au lit avec de la fièvre. Daddy Christie nous raconta ce qui était arrivé à la Mission et dans le quartier arménien. Puis Herbert commença son histoire. Mais on frappa à la porte. On demandait le Dr Christie qui sortit. Puis ce fut au tour de Herbert de sortir aussi. Nous attendîmes : c'est notre destinée, à nous femmes.

Le jeune Miner pleurait dans la chambre à côté. Mary alla le calmer. Quelle consolation pour elle que cet enfant ! Je dis à Jeanne d'aller lui tenir compagnie. Herbert revint seul. Il tenait un papier à la main. Il me le tendit en disant qu'on venait de l'apporter de Mersine. Il lut : « Pas de navires encore. On s'attend à un massacre à chaque instant. On ne peut compter sur les autorités. » Un Arménien l'avait apporté. Il nous dit que le pays était plein de Kurdes. Nous paraissions en sûreté pour le moment à Tarsous. Herbert me le dit franchement : la garde et l'officier albanais étaient sous ses ordres. Le train qui les avait amenés était encore en gare d'Adana. Il pouvait essayer d'aller à Mersine. Son arrivée avec des soldats pouvait peut-être retarder le massacre de quelques

heures. Et les navires ne devaient pas être loin.

Je n'avais pas à choisir. Cela paraissait si simple, la seule chose à faire. C'était de nouveau la vie ou la mort, nous ne savions pas. Mais on sait à mesure qu'on avance. Je mis mes bras sur les épaules de Herbert pour me soutenir, car je veux paraître forte et courageuse sans l'être véritablement. Je lui dis : « Tu sais que tu es tout pour moi dans le monde, mais je dois songer aussi que dans le monde tu n'es qu'un homme. » Il répondit : « Naturellement. Je tâcherai de revenir ce soir. » Il m'embrassa et partit. Nous aurions tous deux perdu courage à parler plus longtemps. Je suis heureuse qu'il soit parti vite. Je me jetai sur le lit en pleurant. Mais j'eus honte en songeant à Mary.

Pour faire quelque chose je m'assois à mon bureau pour essayer de vous retracer la journée. Des gens entrent : ils s'en vont en me voyant en train d'écrire. Puis entre miss Christie qui me dit qu'il faut absolument que j'aille manger. Elle a arrangé un vrai repas que nous prendrons tous ensemble, pour la première fois depuis deux jours. Il est 6 heures.

18 avril.

Herbert n'est pas allé à Mersine. Il est revenu hier soir, ou plutôt je l'ai ramené. Pendant le souper — un bien triste repas — Daddy Christie reçut un télégramme, car le télégraphe marche. Ce qui s'est passé ces derniers jours est un véritable mystère. Ils ont arrêté le chemin de fer, mais pourquoi n'ont-ils pas coupé le télégraphe ? Au plus fort du pillage, du meurtre et des incendies, nous n'avons cessé de recevoir des télégrammes tranquillement délivrés par un employé qui devait passer par-dessus les cadavres pour arriver jusqu'à nous. Ce télégramme venait d'Adana et annonçait l'arrivée à Mersine du croiseur britannique le *Swiftsure*.

Je respirai comme un condamné qui reçoit sa grâce au pied de l'échafaud. Mais Herbert était-il parti ? Un peu auparavant j'avais reçu un mot de lui apporté par un soldat : il disait qu'il avait constaté que sa locomotive était repartie et qu'il essayait d'en faire venir une de Mersine en usant du télégraphe particulier du chemin de fer. Il

était peut-être encore là. Son voyage n'avait maintenant plus d'objet. A quoi bon s'exposer pour rien à mille dangers : viaducs détruits, rails enlevés, Kurdes battant la campagne en tous sens et tirant sur tout le monde? Je ne dis rien à personne à table. Je m'en allai simplement jusque chez moi où je mis mes bottes de cheval et l'imperméable de Herbert (je suis assez grande, heureusement, je n'eus qu'à relever un peu mes manches). Je me dirigeai vers le portail avec la lanterne de l'écurie. Je ne voulais pas exposer Socrate ou l'un de nos Arméniens car, la nuit, on tuait encore les isolés. Les quatre soldats du poste qui ne me comprenaient pas et que je ne comprenais pas voulurent me barrer la route. Mais ils n'osèrent pas me toucher et se résignèrent à l'inévitable. Deux d'entre eux m'accompagnèrent.

Une sinistre promenade, à la lueur falote de ma lanterne. Un des soldats me précédait et l'autre marchait à mon côté. Par certains zigzags que nous fîmes je soupçonnais ce que nous évitions. Heureusement que je ne pouvais rien voir. Nous arrivâmes enfin à la gare. Je trouvai Herbert dans le bureau des billets avec l'officier albanais et le télégraphiste. Il était à bout de patience, ne pouvant arriver à avoir sa locomo-

tive. En apprenant mes nouvelles il fut très content ; l'Albanais, au contraire, parut contrarié. Il voulait risquer l'aventure. Il mit en doute la véracité de mes nouvelles. Pourquoi le télégraphiste de Mersine n'en avait-il pas dit un mot ? Mais juste à ce moment arriva un message d'Adana à propos d'un train spécial demandé par le Gouvernement britannique. Le télégraphiste nous le dit lui-même ; c'était donc vrai.

Nous rentrâmes au collège tous ensemble. Je ne fis aucune question à Herbert sur son histoire interrompue d'Adana. Je ne voulais pas savoir, et lui ne tenait pas à me dire tout cela. Nous nous mîmes à lire un livre comique qu'on nous avait envoyé pour Noël, riant pour nous endormir et conserver notre équilibre mental.

POURQUOI ?

Tarsous, le 22 avril.

Chère maman,

Je n'ai fait que coudre et soigner les blessés. Mrs Christie m'a donné le premier argent du fonds de secours qui nous est parvenu : une livre turque en or qui vaut 4 dollars 40 cents. Elle m'a servi à acheter une pièce de flanelle. J'ai installé une machine à coudre à main sur le balcon de Jeanne, au soleil, et toute la journée de dimanche, j'ai confectionné des chemises d'enfant ; j'en ai fait douze dans ma journée, piquant à toute vitesse. Dans tous nos chaudrons on fait chauffer de l'eau pour que les mères puissent baigner leurs petits, laver leur linge et profiter du soleil pour le faire sécher. Chaque chemise terminée veut dire un bain réparateur pour un bébé.

On a arrêté des mesures hygiéniques ; des feuillées avec drains ont été creusées. Il est cu-

rieux que les Turcs ne nous aient pas coupé l'eau. C'était cependant facile avec ces conduits en surface.

Le D^r Peebles, de la Covenanter Mission, fut le premier médecin qui arriva. Son matériel n'était pas encore parvenu. Aussi quelle fut sa joie en voyant tout mon matériel de la Croix-Rouge. Il s'empara de ma caisse de médicaments et de mes objets de pansement et s'en alla. Je l'aidai à panser les blessures. Mais mère Christie s'y opposa en raison de « mon état ». Un peu après, nous arrivâmes à un compromis. J'installai une table dans ma chambre et m'occupai à préparer pansements et médicaments. Je les passai au docteur sur un plateau, ne passant que mon bras à travers la porte, de manière à ne pas voir les malades. Je ne partage pas la croyance populaire au sujet des « enfants marqués ». Il n'y a que les joies qui m'arrivent qui puissent affecter mon enfant.

L'arrivée du *Swiftsure* a sauvé Mersine. Le commandant vint hier à Adana par train spécial. A son retour, il s'arrêta à Tarsous et invita le D^r Christie et Herbert à l'accompagner à Mersine. Ils acceptèrent avec empressement.

De bonne heure, Herbert était à bord du *Swiftsure* et causa avec le capitaine. Le résultat

fut que six officiers eurent la permission de venir à Tarsous avec Herbert par train spécial aujourd'hui. Ils déjeunèrent avec nous et nous les menâmes en ville, leur montrant l'œuvre de dévastation. Lorsque les enfants réfugiés aperçurent ces officiers, ils furent terrifiés. Ils coururent se cacher dans les jupons de leurs mères. C'étaient les uniformes qui les effrayaient : preuve irréfutable que les soldats turcs aidèrent au massacre !

Nous croyons qu'il y a eu 100 tués à Tarsous et 400 dans les villages environnants. A Adana, il y eut des milliers de victimes. Le meurtre de Miner a porté le deuil dans notre Mission. Mary est incroyablement courageuse et calme. Elle soigne son enfant et prend part de toute manière au soulagement des victimes.

Pendant que Herbert était à Mersine, Mrs Dodds, de la Covenanter Mission, le supplia de m'emmener de Tarsous auprès d'elle pour me soustraire au danger d'une épidémie. Elle fit aussi valoir que le manque de confortable de la Mission de Tarsous envahie par la foule était funeste pour moi. Nous avons près de 5.000 réfugiés sur le terrain du collège. Si le chemin est rétabli avant l'arrivée de mon petit, nous accepterons l'invitation de Mrs Dodds. Je ne sais d'ailleurs pas ce que je vais faire à un jour près.

Ah non ! je ne suis pas de ceux qui raillent les missionnaires ! Ceux qui croient que nous sommes venus ici par goût des aventures pensent peut-être que nous trouvons que nous en avons eu un peu plus que nous ne nous y attendions. Je suis d'avis que chacun puisse avoir son propre point de vue. Mais on trouve souvent que les gens qui se croient libéraux et « à idées larges » sont justement les plus petits esprits et les gens les plus bigots de la terre. Il n'est pas question de croire aux missions et de vouloir être missionnaire. Mais il ne faut pas non plus ridiculiser l'effort des missionnaires. Parmi ceux d'ici, pas un homme ou une femme n'a manqué à son devoir. Bien au contraire, je me demande si aucun de nos Américains des États-Unis aurait maintenu aussi glorieusement les traditions de notre race en montrant autant de sang-froid, d'esprit de ressource et une aussi grande aptitude à faire face à une pareille crise. Les Américaines d'ici sont de la même pâte que mon arrière-grand'mère de la vallée de Lebanon qui portait un fusil tout en balayant sa maison.

Quant aux Arméniens, je ne puis jamais penser à eux sans que mon cœur bondisse d'affection et d'admiration. Comment des Américains pourraient-ils ne pas répondre à l'appel de gens

qui ont le courage de mourir pour leur foi? Il faut bien connaître la profondeur de leurs souffrances et la situation dans laquelle les ont placés des siècles d'oppression turque pour les comprendre complètement. La vérité, c'est que les Arméniens sont des héros et des petits-fils de héros. Ils n'ont peut-être rien fait de remarquable et qui frappe l'imagination, excepté pendant des périodes de massacres. Mais *ils ont gardé leur foi* et conservé leur nationalité, alors qu'un chemin facile s'ouvrait devant eux, s'ils avaient consenti à se convertir à l'Islam. Je me rends compte maintenant d'une façon éclatante de leur tragique destinée. N'est-ce pas le plus grand des héroïsmes que cette résignation silencieuse à l'oppression quand il n'y a rien à faire, que se courber sous le joug et vivre toujours dans la crainte justifiée de la violence et de la mort?

Qu'est-ce donc qui a sauvé les habitants de Tarsous l'autre nuit? la crainte de complications internationales? le respect du Gouvernement des États-Unis? Mais que savent les Kurdes de nous? rien. L'été dernier, comme nous campions sur les hauts plateaux du Taurus, un Kurde, pareil à ceux qui ont exécuté l'ignoble consigne du parti qui gouverne la Turquie, vint causer avec nous. Nous étions assis après dîner autour

d'un feu de bois de pin. Nous mangions des noisettes. Je lui en offris avec un peu du sel. Il porta les noisettes et le sel à son front en signe de remerciement. Socrate exprima sa satisfaction pour ce geste, disant que nous pouvions être assurés maintenant qu'il ne lâcherait pas contre nous ses chiens féroces lorsque nous lèverions le camp, le lendemain. En parlant avec cet homme, je lui demandai ce qu'il savait de notre pays. C'était un berger qui n'avait jamais vu une ville plus grande que Tarsous. Il répondit : « Il y a beaucoup d'Américains en Amérique, au moins cinq mille, tous très riches et très bons. »

Qui donc a sauvé ceux de Tarsous ? c'est le collège Saint-Paul. Ces gens avaient son image dans les yeux, et quelques-uns de ses rayons avaient pénétré au fond de leurs cœurs sombres. Je songe à Jésus pardonnant à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font. Je ne crois pas une seule minute que c'est le drapeau américain qui a sauvé la population chrétienne de la ville. Il ne leur dit rien. Ce qui a sauvé tant de gens, c'est la manière dont Daddy Christie et mère Christie ont vécu parmi les Turcs depuis tant d'années.

Écoutez cette histoire et vous comprendrez. Trois cents Arméniens doivent la vie à un seul acte de bonté consciente. Quelque temps avant

le massacre, le D^r Christie apprit que le fils unique du cheik d'un village voisin venait de mourir. Il monta à cheval et alla consoler le vieux père. Comme il avait appris la nouvelle tard dans la journée, il voyagea une partie de la nuit. J'ai vu moi-même le cheik plusieurs fois. Il vint un jour nous inviter, Herbert et moi, à chasser avec lui. C'est un superbe spécimen de sa race. Au milieu de l'explosion de haine de vendredi dernier, le cheik apparut tout à coup avec trois cents Arméniens. L'ordre du massacre était arrivé, dit-il, et « un massacre est une belle chasse, vous savez », ajouta-t-il crûment. « Comme j'allais me mettre à l'œuvre, j'ai réfléchi que ces gens sont des amis du D^r Christie. Je ne comprends guère pourquoi vous les aimez tant, mais puisqu'il en est ainsi, les voici. » Il est naturellement musulman. Il nous dit qu'il en avait trouvé plusieurs cachés dans les marais près de sa demeure, « enfoncés dans l'eau, avec seulement le nez dehors pour respirer », expliqua-t-il en riant.

LE DERNIER JOUR D'ABDUL HAMID

Mersine, le 25 avril.

Chère maman,

Sachez que nous sommes chez les Dodds à Mersine. Cela vous soulagera et dissipera votre anxiété. Mais nous ne pouvons encore vous envoyer un câblogramme optimiste et rassurant. D'abord, ce ne serait pas la vérité ! Ensuite, il ne faut envoyer aucune nouvelle qui, publiée dans un journal, serait susceptible de faire croire au monde que tout danger est passé ici ; les Puissances pourraient atténuer la pression diplomatique qu'elles exercent à Constantinople ; elles pourraient même rappeler leurs navires de guerre ou arrêter ceux qui arrivent. Herbert envoie des nouvelles par Chypre en contrebande. Il se rend compte de l'importance de chaque mot télégraphié. C'est pourquoi nous ne vous câblons pas. On craint encore une seconde

explosion pire que la première. Le massacre n'est pas fini.

Nous avons appris hier de bonne heure qu'un train descendrait à Mersine à l'heure ordinaire. J'ai empaqueté les quelques hardes d'enfant qui me restaient et mis quelques habits dans notre malle de cabine. Miss Talbot déclara qu'elle était prête. Mon docteur arménien vit que c'était pour lui une excellente occasion d'aller à Mersine, sur le rivage, en notre compagnie. Il avait, en venant avec moi, une raison valable de partir. Nous prîmes toute sa famille sous notre aile. Son frère, qui a une vingtaine d'années, est devenu fou, temporairement nous l'espérons, à la suite de ces terribles épreuves. Il n'a qu'une idée : c'est que moi seule puis le sauver. Il a passé la nuit près de notre porte, venant tâter nos volets pendant la nuit. Mes étudiants le surveillent, mais il a fallu en passer par où il a voulu. Il a insisté pour prendre place dans mon compartiment hier et ne m'a pas perdu des yeux de tout le voyage. A Mersine, on a pu l'emmener dans une maison amie.

Nous sommes arrivés à Mersine à temps pour déjeuner. Mrs Dodds, toute bonté et sollicitude, avait préparé des chambres pour nous chez elle. La petite fille de Mrs Dodds est une enfant

extraordinaire ; elle cherche toujours, comme sa mère, à faire quelque chose pour les autres. L'atmosphère de ce home est si douce, si saine, que je suis fière de mon ascendance « covenanter » et je me demande si certaines croyances que je considérais comme étroites et absurdes n'ont pas après tout leur raison d'être. J'ai interrogé Herbert sur les Covenanters hier soir, mais il n'en savait pas plus que moi. Pour un séminariste frais émoulu de Princeton College, mon mari est étonnamment ignorant en théologie. D'ailleurs, les doctrines ne l'intéressent pas plus que moi. Jusqu'à hier nous n'avions jamais causé de théologie et la conversation languit et tomba après quelques phrases.

Après déjeuner, deux transports turcs apparurent au large de Mersine. Ils passèrent à travers la ligne des cuirassés et commencèrent tout de suite à débarquer des troupes dans les petits bateaux qui allèrent immédiatement à leur rencontre. Des fenêtres des Dodds nous pouvions voir les remorqueurs et les mahonnes revenir chargés de soldats. Les vagues et les fez couleur de sang étincelaient au soleil. Herbert voulut aller à l'échelle les voir débarquer. J'aurais bien voulu y aller aussi, mais ce n'était, n'est-ce pas ? guère indiqué dans mon état. Vraiment, je ne

puis vivre sans exercice et j'ai inculqué deux principes à Herbert depuis un an : d'abord, qu'il me faut du grand air et du « dehors » comme il faut de l'eau aux poissons ; ensuite, que je puis aller partout et faire tout ce qu'il fait. Qu'il ne s'imagine jamais qu'il peut y avoir dans son existence des régions dont je sois exclue parce que je suis une femme ! Ah ! non, par exemple. Herbert n'a qu'à prendre sa femme partout avec lui.

Ils avaient bien mauvaise mine, ces soldats, mal habillés, mal chaussés, coiffés de vieux fez sales et passés. On nous dit qu'ils venaient de Beyrouth pour rétablir l'ordre en Cilicie. Ils avaient pris part au mouvement macédonien de l'été dernier. Leurs officiers adhéraient au mouvement « jeune-turc ». On pouvait compter sur eux pour arrêter toute nouvelle tentative de massacres. Une effervescence régnait dans la ville. Des groupes excités discutaient à haute voix. Herbert et moi avions soif de nouvelles. Nous apprîmes que l'armée de Mahmoud Chefket pacha était en marche vers Constantinople. Les régiments étaient alignés dans la rue principale qui mène à la gare. Il y avait quelque chose, mais nous ne savions pas quoi. Tout à coup, d'une seule voix, ils poussèrent des acclamations

que la foule reprit. La musique joua, puis les régiments continuèrent leur marche.

Dans une boutique grecque nous apprîmes la nouvelle. « Ne comprenez-vous pas? nous dit le propriétaire étonné. Abdul Hamid a été déposé et son frère qu'il gardait en prison a été proclamé sultan. Les soldats acclamaient Mehemed V. Les autorités ont caché la nouvelle jusqu'à l'arrivée des loyales troupes du nouveau régime. »

Il y eut, tout le reste de l'après-midi, une certaine anxiété. Les chrétiens étaient nerveux, les Grecs et les Syriens aussi bien que les Arméniens. Les Anglais ont débarqué quelques fusiliers marins et ont établi un poste de signaux au sommet d'une maison, tout près de chez nous. Des gens arrivent pour chercher un refuge à la Mission américaine. Des rumeurs circulent au sujet d'un second massacre à Adana ce matin.

LES JEUNES-TURCS ET LA FLOTTE JOUJOU

Mersine, 29 avril.

Chère mère,

Je suppose que mon bébé n'arrive pas, parce que j'ai trop à faire et que le moment n'est pas propice. Il y a bien d'autres choses plus importantes à penser et à faire. Cela paraît anormal et peu maternel? Comme toutes les jeunes filles, j'avais rêvé à ce que seraient ces jours d'attente. Et jusqu'à il y a quelques semaines mon aiguille fut très active, je travaillais avec vigueur et je me demandais gravement combien de petites hardes seraient nécessaires et quelle espèce de couverture se lavait le mieux. J'hésitai longuement avant de décider comment serait le costume de baptême de bébé! Maintenant, je ne sais plus le compte de rien. Je ne sais même pas ce que j'ai apporté de Tarsous. Nous sommes absorbés par des devoirs et des problèmes nouveaux que chaque journée nous apporte et qui

concernent le lendemain. Vraiment, depuis quatre jours que nous sommes à Mersine, je crois que la maternité — ma maternité, du moins — a tenu fort peu de place dans nos préoccupations. Mais les bébés arrivent en nombre autour de nous et tout ce qu'il faut est fait.

Je vous ai raconté le débarquement des régiments turcs, le jour de la déposition d'Abdul Hamid. Ils allèrent à Adana le jour même et y firent un massacre plus terrible que le premier. Les Arméniens avaient rendu leurs armes. Sur le conseil des officiers des marines étrangères et confiant dans les navires se trouvant ici, à Mersine, ils acceptèrent les assurances du Gouvernement que les « désordres » étaient terminés. Ils étaient donc sans défense lorsque arrivèrent les régiments jeunes-turcs. La boucherie n'en fut que plus facile. Je vous en épargne les détails et je voudrais qu'ils m'aient été épargnés à moi aussi. La plupart de nos amis d'Adana qui avaient échappé au premier massacre ont dû périr depuis samedi dernier. Les quelques heureux qui ont réussi à gagner Mersine sont comme les envoyés qui vinrent vers Job. Adana, de nouveau encore, est un enfer. Les soldats ont mis le feu aux bâtiments de la Mission française

et s'attaquent chaque nuit à quelque autre propriété étrangère. L'école américaine de jeunes filles a dû être évacuée. Les maîtresses et les élèves ont été sauvées et sont arrivées hier. Une maîtresse américaine qui avait la fièvre typhoïde arriva sur un brancard.

Herbert m'a conduit ici pour me mettre à l'abri d'une contagion possible dans une foule pareille à celle qui grouille là-bas, à Tarsous, dans notre terrain. Mais c'est maintenant pire ici, je crois. Ce matin, on nous avertit de nous préparer à gagner à tout moment le consulat de France. Les capitaines des navires, dans une réunion qu'ils ont eue hier soir, ont décidé de défendre les consulats de France et d'Allemagne en cas de désordre. Ils ont notifié aux autorités que si des massacres commençaient à Mersine, trois cents marins anglais, français et allemands débarqueraient avec des mitrailleuses pour protéger les étrangers. L'idée est de réunir tous les étrangers et d'abandonner les Arméniens et les autres chrétiens à leur sort. Naturellement, nous ne pouvons approuver un pareil plan. Les Dodds n'abandonneraient en aucun cas ceux qui se sont réfugiés chez eux. En tout cas, nous, Américains, ne sommes conviés que par courtoisie. Les navires des autres grandes puissances

sont là. Les nôtres sont supposés être en route. Mais nous ne les avons pas encore vus. La nouvelle administration continuera-t-elle la politique indolente de M. Roosevelt qui refusa toujours de rien faire pour les Américains et les intérêts américains dans ces pays? Je croyais que les missionnaires attendaient aide et protection de Washington. Je sais maintenant que les États-Unis ne sont connus en Turquie que par leurs missions. Si notre drapeau a un certain prestige, nous le devons à des hommes comme Daddy Christie et pas le moins du monde à notre ambassade de Constantinople ou à quelques consuls dispersés çà et là.

A la gare, les soldats renvoient les quelques Arméniens qui se sont glissés dans les trains à Adana et à Tarsous. De très loin on voit du chemin de fer les croiseurs dans la rade, battant pavillon des puissances protectrices qui ont solennellement fait reconnaître dans le traité de Berlin le droit des Arméniens à la vie et à la liberté. On n'attend rien de la Russie à laquelle le traité fut imposé. Mais l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie ont toutes leurs navires à Mersine. Les réfugiés arméniens, fuyant les massacres d'Adana qui ont eu lieu à la barbe des puissances, voient ces cuirassés en arrivant

à la gare de Mersine. Mais les soldats turcs, qui appartiennent aux mêmes régiments qui ont perpétré les massacres d'il y a trois jours, leur barrent la route et les renvoient à la mort.

Herbert et moi nous allons au-devant des trains, voir s'il n'y a pas moyen de faire passer un ami en contrebande. C'est ainsi qu'hier nous avons fait passer H. B... Le chef de gare suisse, M. B..., remontra vivement à Herbert que ce n'était pas là une place pour sa femme. « Il peut, dit-il, y avoir à l'instant une effusion de sang si un réfugié résiste. » Mais je tins ferme. Je savais que H. B... était probablement dans le train. Il avait de l'argent pour acheter bien des complaisances et voyageait en première. Juste comme le train s'arrêtait, je montai dans le compartiment de première. J'en sortis de l'autre côté, m'appuyant de toutes mes forces sur le bras de H. B... Nous quittâmes la gare par la salle d'attente et personne ne nous dit rien ni ne nous arrêta. H. B... était sauvé. Herbert n'aurait pu le faire. Les Turcs, avec toute leur cruauté, ont un curieux sentiment de chevalerie sur lequel j'avais compté. Je ne m'étais pas trompée. H. B... garda mon bras jusque chez les Dodds. Le malheureux avait l'esprit torturé : il venait d'apprendre que son père, un riche marchand

d'Alexandrette, venait d'être tué et que sa mère et sa sœur... je vous le laisse à deviner.

Mais cela n'est rien à côté de ce qui m'arriva dans l'après-midi du 27. Herbert était allé aux nouvelles au poste de signaux établi par les Anglais en face de la résidence des Doughty-Wylie. Je pensais qu'il y avait peut-être encore des oranges dans le bazar : un prétexte pour sortir, ce n'était d'ailleurs pas loin. En revenant, j'entendis : « Ne venez-vous pas à la maison, Bill Bailey ? » Cela venait de quelque part et me parut curieux. Je m'arrêtai. Le murmure reprit. Cela venait d'une étroite ruelle. J'attendis que la patrouille fût passée, puis, à mon tour je murmurai : « Chaque soir les journaux disent... » Je m'arrêtai. Immédiatement la voix reprit : « Il y a un vol dans le parc. » Je décidai d'en avoir le cœur net et m'avançai. Quelques maisons plus loin, j'entendis : « Mistress Gibbons. » Sous un auvent se dissimulait un Arménien américain que j'avais rencontré l'hiver à Adana. Il était en haillons, étant venu à pied d'Adana à travers champs. Il attendait que quelqu'un qu'il connût passât pour aller dans la rue principale. S'il essayait d'aller à la Mission il serait arrêté par une patrouille. Il en passait constamment. Je lui dis d'attendre où il était. Je revins chez les

Dodds et je mis l'imperméable de Herbert, avec une casquette dans la poche. Je revins à ma ruelle. Le réfugié se revêtit du manteau qui le couvrait entièrement. Je lui dis de bien rabattre la casquette sur ses oreilles. Il revint avec moi. Tout se passa bien. Il a de l'argent et un passeport américain qui ici n'a aucune valeur. Comme il peut payer, nous espérons réussir à le faire passer à bord d'un navire (1).

Presque tous ceux qui parviennent à Mersine sont des femmes ou des enfants. Les hommes sont abattus aussitôt qu'on les voit. Tous les réfugiés chez les Dodds sont de mon sexe : toutes veuves, orphelines ou sans enfants. Nous savons maintenant que toute la différence entre les Jeunes et les Vieux-Turcs consiste en ce que les Jeunes sont plus énergiques et plus décidés dans leurs massacres. Aucun n'échapperait si les Arméniens ne ressemblaient tellement, par l'air et le costume — et souvent par le langage, — aux Turcs eux-mêmes.

Mon docteur a pu partir pour Chypre avec sa famille, le lendemain de son arrivée. Je l'engageai vivement à partir. N'avais-je pas miss

(1) Cela fut fait peu après, mais je ne pus malheureusement y aider. Je crois que je connais un Arménien qui doit penser qu'il vaut mieux ne pas quitter les États-Unis.

Talbot ? D'ailleurs, pouvais-je supporter la responsabilité de le faire rester juste à cause de moi ? Il est parti au bon moment. Maintenant, c'est à peu près impossible. L'échelle est gardée. Les Jeunes-Turcs prennent des « mesures sévères » pour écraser la révolte. Les Arméniens qui essaient de s'échapper de l'enfer d'Adana sont traînés devant la cour martiale. D'après le raisonnement turc, essayer d'éviter la mort est une preuve de culpabilité pour un Arménien.

En écrivant ces horreurs — il y a quelques semaines j'aurais cru cela impossible — je vois de ma fenêtre la demi-lune que forme la ligne des navires de guerre dans la rade. Des pinasses font la navette entre le rivage et les navires. A cela se borne leur activité.

NOUVELLE VIE

Mersine, 12 mai.

Chère grand'mère,

Je crois que c'est le vieux Thalès (je suis ici plus près des anciens philosophes grecs que je ne le fus jamais au collège) qui soutenait que la terre n'était pas autre chose que certains éléments en cours de perpétuel changement. Tout change tout le temps. Et les habitants de la terre ont la même destinée que la terre et sont soumis aux mêmes lois. Il y a un proverbe turc qui exprime à merveille ce point de vue du moment présent dont on jouit : « Et cela aussi passera ! » Typique de la mentalité turque, ce proverbe. Car les Turcs n'interprètent jamais ni ne cherchent la solution d'un problème. Ils constatent. Hier est comme demain. A quoi bon penser à l'un ou à l'autre ! En temps de crises la philosophie turque est excellente. Elle contribue à calmer les nerfs et à maintenir l'équilibre et la

quiétude, si vous parvenez à vous répéter avec conviction : « Et cela aussi passera ! »

Scrappie est près de moi pendant que j'écris, dans le panier de roseaux acheté chez les fellahs. Je suis soutenue par les oreillers juste assez pour que je garde un œil sur elle. Je la surveille pour voir si elle respire véritablement. J'ai entendu parler de femmes faisant lever leur mari la nuit pour voir si bébé respire. Je vais vous confesser que j'ai deux craintes. Chaque fois j'assurais Herbert que cela n'arrive qu'aux premiers bébés : cela n'a pas l'air d'ailleurs de l'influencer beaucoup. Il n'y a pas un dormeur comme Herbert. Ne serait-ce pas horribles il a couverture de bébé lui recouvrait la tête ? Vous comprenez ce que je ressens, n'est-ce pas ?

Miette : tel est le nom donné par Jeanne Imer à Christine attendue. Ça veut aussi dire un petit bout de n'importe quoi : Scrappie, comme Herbert et moi nous avons traduit. D'ailleurs, ce nom avait l'avantage de convenir aux deux sexes. Ce sera donc Scrappie. Peut-être lui donnerez-vous un autre surnom favori à Paris ; mais nous préférons le nôtre. Je n'ai jamais entendu dire qu'un bébé l'ait porté.

La naissance de votre petite-fille ne fut pas plus dramatique que les événements qui l'avait pré-

cédée. Il y avait toujours une « situation ». Je vous ai parlé du plan consistant à réunir les étrangers dans deux consulats en cas de nouveau massacre à Mersine. Ce massacre n'arriva pas. D'ailleurs, nous n'y serions pas allés. Miss Talbot était aussi décidée que nous à rester avec les Dodds. Les hôpitaux improvisés à Adana réclament les services de tout médecin. Tous les docteurs des navires et les pharmaciens sont à Adana. Le docteur de la Mission de Mersine opérait parmi les blessés de Tarsous. Aussi je me suis trouvée sans docteur. Le matin de la naissance de Scroppie, Mr Dodds fouilla l'horizon de la mer avec son télescope. Nous attendions des navires de secours de la Croix-Rouge de Beyrouth. Une tache à l'horizon est décorée du nom de paquebot et, sans plus attendre, Mr Dodds se jette dans une barque avec deux domestiques de la Mission aux avirons. Heureusement que Mr Dodds n'avait pas hésité. C'était bel et bien un navire de Beyrouth avec un docteur américain à bord. Le Dr Dorman entra dans ma chambre juste à temps.

Tout le monde ici est d'avis que ce placide bébé aux yeux bleus est le symbole de l'espérance. Scroppie ne sait rien de ce que fait le méchant monde et comment tous autour d'elle

meurent et souffrent. Elle est la joie pure. Miss Talbot fit de son mieux, mais pas de stores baissés, pas de pâle accouchée. Tout le monde entra pour féliciter et « en parler » ; cela faisait plaisir. Les réfugiés de la Mission célébrèrent l'événement en se réunissant sur un toit pour chanter. Certains étaient fâchés pour nous parce que ce n'était pas un garçon... Mais après tout, si madame voulait une fille... Curieux que ces Américaines préfèrent les filles !

Personne dans le voisinage n'a eu le temps de célébrer la chose avec Herbert. Rien à boire d'ailleurs à la santé de bébé. Herbert sortit pour télégraphier aux Doughty-Wylie et aux Christie et câbler aux Este. Il dit qu'il se répétait dans la rue : « Je suis père ! » C'est bien aux hommes d'être fiers et de s'attribuer toute la gloire qui en somme n'appartient qu'à moi. Herbert alla au poste des signaux, mais les marins ne pouvaient quitter leur poste. Alors il commanda une bouteille de bière chez Flutey pour lui tout seul !

Le matin de l'arrivée de Scrappie, après un déjeuner rapide, mon docteur se précipita à la gare pour prendre le train d'Adana. Je ne l'ai plus revu depuis ni aucun autre docteur. Miss Talbot est superbe. Je ne pourrais mieux tomber. Mrs Dodds me fait la cuisine et me sert. Elle croit

que miss Talbot exagère avec sa diète. Quand Mrs Dodds me porte des œufs à la coque, elle me murmure à l'oreille : « Mangez vite la moitié de celui-ci. Miss Talbot croira qu'il n'y en avait qu'un. Je ne veux pas qu'il y ait d'affamés dans la maison de Belle Dodds ! » Jusqu'à aujourd'hui où je pus vous écrire, on a tenu éloignés de ma main oreillers et livres. Herbert est trop occupé pour me tenir compagnie. Il est allé à Tarsous et deux fois à Adana. Deux jours après l'arrivée de Scrappie, le major Doughty-Wylie lui télégraphiait de venir témoigner devant la cour martiale. Lawson Chambers était allé porter des secours quelque part dans l'intérieur et Herbert se trouvait être le seul étranger qui ait vu le commencement des massacres. C'était risqué, mais je n'ai rien dit : le drame est si grand que les individus, les personnalités ne comptent pas. Comment penser à soi-même ?

Herbert parti et Scrappie dormant presque tout le temps, et pas de livres, il ne me restait plus qu'à chanter. J'ai répété tous mes airs favoris et même beaucoup qui ne l'étaient pas. Je n'ai pas été troublée par le fait que je me trouvais sous un toit où le chant est rigoureusement limité aux psaumes. Mr Dodds pourtant oublie bravement ses psaumes quand il vient le

soir s'asseoir un peu dans ma chambre. Il adore tenir Scroppie et lui chanter : « Fermez le rideau de vos yeux si bleus. » Herbert la régale à son tour : « Macnamara. »

J'ai eu d'autres visites la première semaine. Bienvenu fut le chapelain du *Swiftsure* que nous avons visité avant l'arrivée de Scroppie (notez que je ramène tous les événements à Scroppie). Scroppie avait l'âge de cinquante heures environ lorsqu'il arriva avec une bouteille de vieux brandy sous son bras. Je fus heureuse de sa visite et de sa bouteille. Justement Herbert allait repartir de nouveau. Par ma porte ouverte — elle ne pouvait pas être toujours fermée — j'entendais lire ces affreux télégrammes de Kessab, Dortyol, Hadjin et autres villes de notre vilayet et de la Syrie du Nord. C'était partout la même histoire.

Hier est arrivé un second croiseur américain : le *Montana*. Le *North Carolina* est ici depuis plusieurs jours. Le premier officier qui débarqua du *Montana* fut le lieutenant de vaisseau Beach. Lorsqu'il vint faire visite à la Mission, je demandai à miss Talbot de le faire entrer. Il resta un moment et m'aurait égayée s'il ne m'avait annoncé la mort de Lili Neumann. Il ne savait pas naturellement ce que Lili était pour moi, et

je ne le lui dis pas. Dans d'autres circonstances, c'eût été pour moi un coup pénible, mais maintenant, rien ne me semble trop dur. Cependant, mon visage a dû lui dire que je souffrais, car il prit un air très bon et me demanda si je désirais quelque chose. « Car, ma foi, vous pouvez avoir le bateau, si vous voulez. » Je lui dis alors que je n'avais pas vu un morceau de glace depuis dix mois. « Parfait », s'écria-t-il. Quelques heures plus tard, des marins me portaient un énorme rectangle de la chose la plus délicieuse du monde. Il y avait aussi une bouteille de curaçao Bols et une aimable lettre. Il y a de braves gens. Mr Dodds, Mr Wilson et Herbert s'escri-mèrent sur le bloc de glace avec des hachettes. Mrs Dodds fit de la crème glacée hier soir et ce matin de nouveau au lunch.

Je dois finir cette lettre écrite sous l'influence de cette crème glacée.

Miss Talbot m'a grondée deux fois et elle ne s'est pas aperçue des fois où j'ai caché vite papier et crayon sous le matelas.

Je ne puis la laisser pourtant sans vous faire part de l'arrivée d'une aide infatigable. Le jour même de l'arrivée de Scroppie, une toute petite femme arménienne entra. J'entendis quelqu'un dire : « Chut ! » ce qui ne l'empêcha pas de com-

mencer une harangue de sa vieille bouche édentée. Miss Talbot essaya l'effet d'une phrase en anglais, froide et bien sentie. Elle n'eut aucun effet sur Doudou Hanoum qui resta. Elle appela Mrs Dodds pour traduire. Doudou Hanoum avait repris son discours avec volubilité. Elle s'adressait bien à moi. Elle retroussa ses manches et leva ses bras au-dessus de sa tête comme quand on veut arrêter le hoquet. Elle ne cessait de jargonner. Ce n'était pas du turc dont j'avais appris quelques bribes. Ce n'était pas non plus de l'arabe, ne ressemblant en rien au vacarme d'une maison qu'on jette en bas. Ce devait être de l'arménien. Je reconnus enfin dans Doudou Hanoum la sœur de l'agent qui dédouanait nos colis. Enfin nous sûmes ce qu'elle voulait. Doudou Hanoum disait : « Je n'ai rien à vous donner, mais j'ai ces deux mains. Laissez-moi laver pour vous et pour votre enfant. » La bonne vieille vient maintenant tous les matins. Elle lave tout ce que lui laisse laver Mrs Dodds et elle étend le linge sur le toit baigné de soleil.

VERS L'ÉGYPTE

Le 27 mai....

Chère grand'maman,

« La force de l'exemple. » Il y a vingt et un jours, c'était là pour moi une phrase sèche n'ayant pas une signification particulière. Mais depuis que l'arrivée de Scrapie a rejeté d'un cran en arrière dans le passé les générations de notre famille, j'ai songé à cette phrase. Si je continue à vous appeler « maman », Scrapie vous appellera ainsi. Dois-je appeler Herbert « papa » et le faire reculer, lui aussi, d'une génération ?

Il me semble que j'ai *toujours* eu Scrapie. Mai n'est pas encore fini, mais avril me paraît loin, loin. Le courrier d'Amérique vient d'arriver. Il contient des récits des massacres qui me paraissent dépourvus de réalité. L'histoire à propos de nous est absurde : nous n'avons jamais « fui vers le rivage ». Nous n'avons envoyé qu'un câblogramme à Philadelphie et aucun à Hartford. Le

câblogramme disait seulement : « Sauvés », pour calmer votre angoisse ; je comprends maintenant quelle a dû être votre anxiété. Ainsi, vous avez lu que Tarsous avait été rayée de la carte ? Ma foi, si le vent n'avait pas tourné, c'eût été fort possible.

Depuis que j'ai pu tranquillement me reposer étendue sur le dos, j'ai décidé de rayer de ma vie ce mois d'avril 1909. Herbert et moi, nous n'échangeons jamais de souvenirs à ce sujet. Nous ne nous disons pas ce que nous avons vu ni ce que nous avons fait ou senti. Herbert ne m'a jamais dit son histoire complète et il ne me demande pas la mienne.

Naturellement, nous ne pouvons nous soustraire aux résultats physiques des épreuves que nous avons traversées. De même que les cheveux de Herbert ont blanchi, il doit y avoir aussi quelque chose de changé en nous-mêmes. Le temps seul nous dira cela. Mais ce que nous comprenons bien aujourd'hui, c'est notre responsabilité envers les Arméniens. Nous devons travailler en Égypte, en France, en Angleterre, en Amérique pour que le monde entier sache ce que les Arméniens ont souffert et ce qu'ils souffriront encore sous le régime turc. Nous voyons aussi trop clairement le cynisme et la cruauté

de la diplomatie européenne. Les diplomates sont la cause des massacres autant que les Turcs. Toutes les grandes puissances sont également coupables, sans distinction. Oui, en Angleterre, en France, en Allemagne, tout cela est égal aux gens ; cela ne les touche pas parce que cela se passe trop loin. Ils ignorent les horribles résultats de la politique égoïste poursuivie par les hommes qui sont à la tête des affaires. Je pense toujours à du sang quand on parle de la diplomatie européenne.

Nous espérons que vous viendrez nous rejoindre en France le mois prochain. Nous ne parlerons pas des massacres ni à vous ni à personne, si ce n'est pour aider le fonds de secours arménien et pour montrer la faiblesse et les méfaits de la diplomatie des puissances en Turquie. Herbert et moi sommes sauvés et nous avons eu notre cher bébé. Notre vie est devant nous et nous en sommes heureux. Nous voulons employer notre temps et notre énergie à de nouveaux devoirs et à de nouveaux problèmes. Peut-être est-ce là l'esprit de la jeunesse. Mais nous sommes jeunes et, ce qui nous intéresse, c'est la génération de notre enfant. La nouvelle vie date du 5 mai, jour où elle nous arriva.

Devineriez-vous à lire cette longue lettre que

j'écris ce qui va arriver cet après-midi? Je puis écrire parce que je suis, par ordre, immobilisée au lit. Je suis étendue paresseusement dans mon lit, une île entourée de bagages de tous côtés. Près de moi, des valises. Près de la porte, des malles et des ballots. Le bateau russe part ce soir. Il nous mènera à Beyrouth où nous prendrons le bateau italien qui démarre samedi ou peut-être le *Portugal* des Messageries annoncé pour lundi. Songez! Aller en Égypte pour avoir moins chaud, en plein été!

Notre année est finie. Nous avons l'intention de quitter vers juin de toute manière. Je me porte à merveille et j'ai rapidement recouvré mes forces. La chaleur arrive et nous avons peur d'une quarantaine à Beyrouth ou à Port-Saïd si une épidémie se déclare quelque part. C'est pourquoi il est urgent pour nous de partir tout de suite. Herbert, de professeur de collège, est devenu journaliste. Il s'est arrangé pour faire passer à Chypre des nouvelles qui peuvent être télégraphiées à Paris sans passer par la censure. Il a fait tout ce qu'il a pu et beaucoup de bien a pu être fait grâce à la publicité. Grâce à nous, quand vous ouvrez votre journal, vous ne lisez pas ces simples mots : « Nouveaux troubles en Arménie. » Maintenant, il faut que Herbert et

moi racontions notre histoire et apportions notre témoignage aussi convaincant que possible. Il faut aussi qu'il passe sous les yeux du plus grand nombre d'hommes possible. Nous détestons la réclame personnelle, mais il ne s'agit pas de cela.

A BORD DE L' « ASSOUAN »
CÔTE DE CILICIE

Vendredi soir, 27 mai 1909.

Finalement, ce n'était pas un bateau russe mais un bon vieux khédivial. Un palais pour nous cependant et le drapeau anglais paraît beau aux Américains. Le dernier événement pour nous en Turquie a été le baptême de Scrappie. Le Dr Christie, mère Christie et Socrate descendirent à Mersine pour nous dire adieu. Le nouveau consul d'Amérique vient d'arriver de Patras. Imaginez-vous que c'est un camarade de classe de Herbert ! Le baptême fut célébré pour nos adieux. Scrappie s'appelle Christine Este, et le consul délivra un acte de naissance et un certificat de baptême avec un cachet à l'aigle. Je portais mon costume bleu. Herbert avait mis près de moi un profond rocking-chair où je pouvais me plonger à la première fatigue. Scrappie portait la plus belle de ses robes longues et elle

avait au cou un beau mouchoir indien brodé que Mrs Doughty-Wylie m'avait depuis longtemps donné pour le baptême.

Des missionnaires, des officiers de marine anglais et américains, des marins, des amis arméniens, quelques-uns de nos élèves, dont Socrate et plusieurs autres que je ne connaissais pas et qui vinrent pour aider à manger le cake et à boire les sorbets. En Orient, quand il y a une fête, la porte est ouverte à tout le monde. Je fus inquiète seulement quand ils voulurent embrasser Scroppie. Elle commença à pleurer et je fus heureux du prétexte pour la retirer. Quand nous descendîmes pour prendre la voiture, un des officiers du *North Carolina* portait mon sac de voyage et me conduisit à l'échelle. Mère Christie portait Scroppie. Une vedette du *North Carolina* attendait. Nous partîmes ainsi pour le grand croiseur où je devais passer l'après-midi. Les Christie et les autres devaient revenir plus tard nous dire adieu. Herbert, aidé de Socrate, devait réunir les bagages et les faire porter à bord de l'*Assouan*. Un correspondant de guerre anglais de Londres venait d'arriver et Herbert dut le piloter.

Mersine avec ses minarets étincelait, blanche, au soleil. Je n'osai pas trop penser à ce que je laissais. Je revis le jour où je quittai Tarsous : les

Arméniennes me serraient les mains, touchaient ma robe, me faisaient promettre de revenir. La vue du pavillon américain flottant à l'arrière de la vedette me réconforta. Il y a un an, c'était tout mon horizon. Je ne savais même pas alors l'existence de Tarsous et de Mersine. La Turquie était pour moi quelque chose de vague. Maintenant, c'est une partie de ma vie. Reviendrons-nous jamais? On dit que la lumière du soleil de l'Orient marque pour toujours ceux qui l'ont vu luire.

La vedette s'éloigna de plus d'un mille en pleine mer. Les officiers me dirent que j'avais le commandement et commencèrent à plaisanter comme si je n'étais pas une matrone avec un bébé. Un enseigne du Sud ne manqua pas de m'appeler « Miss » avec l'accent traînant inimitable de là-bas. Juste le genre de garçon capable de transformer *miss* en *sweetheart* au bout d'une heure. Je me sentis un peu drôle lorsque la vedette accosta le grand croiseur blanc. Au moment où nous touchâmes l'échelle pour monter, je crus que mon bébé allait tomber dans l'eau. Première manifestation du souci maternel que j'aurai maintenant, je le suppose, toute la vie. Le lieutenant prit l'enfant et deux enseignes me portèrent à bord. Une fois sur le pont, je me sentis « at home ».

Le capitaine attendait à la coupée pour saluer la plus jeune demoiselle qui ait jamais été reçue sur le *North Carolina*. Scrappie fut placée sur une couchette d'officier où, j'en étais sûre, elle dormirait aussi tranquillement qu'à terre jusqu'à l'heure de son prochain repos. Je fus invitée au carré des officiers. Un bon fauteuil de cuir et... je devrais dire, une tasse de thé, mais ce n'en était pas... m'y attendaient. Les officiers connaissaient un tas de mes amis. Je pensais aux bals de l' « Armory » et à nos dîners de Bellevue après les matches Armée-Marine. C'était alors la période anté-Herbert, lorsque pasteurs et missionnaires, la Turquie et les bébés ne m'accaparaient pas.

Un léger coup à la porte d'acier. Un grand nègre passa sa tête et annonça : « Missus, enfant crier. »

Je m'empressai d'aller là où m'appelait ma responsabilité. Près de la couchette se tenait un nègre tout en blanc : « Missus, dit-il, capitaine commander moi avoir l'œil sur bébé et pas permettre une mouche marcher sur figure de li. Mais moi pas pouvoir empêcher li crier. » En prenant Scrappie dans mes bras, Scrappie dont les grands yeux bleus ne reflétaient aucune des ombres de l'enfer qui venaient de l'approcher de

si près, je m'aperçus à mon extrême satisfaction que moi seule pouvais la calmer.

Tard dans l'après-midi, Herbert vint avec miss Talbot, les Dodds et les Christie. Ils nous accompagnèrent jusqu'à l'*Assouan* dans la vedette. Ce fut un pénible moment que celui de la séparation avec ces femmes qui avaient été si près de moi pendant les journées de danger et de souffrance. Mère Christie tint Scroppie jusqu'au dernier moment. Miss Talbot, la fidèle nurse qui m'a soignée, restant toujours à mes côtés pendant plus de sept semaines avec un dévouement égal, que pouvais-je lui dire ? Jeanne Imer et Mary Rogers avaient été constamment avec moi. J'espérais les voir bientôt en Europe. Mais Mrs Dodds, qui m'avait prise chez elle et traitée comme un membre de sa famille, pouvais-je lui dire simplement : « Merci ! » Je lui dis : « Que puis-je jamais faire pour... » Elle m'interrompt gentiment : « Vous ne connaissez pas la vie, ma chère, si vous croyez que vous pouvez faire quelque chose pour moi. Vous ne me reverrez probablement plus. Si vous rencontrez jamais une femme sur le point d'avoir un bébé dans des circonstances difficiles, — eh bien, aidez-la ! »

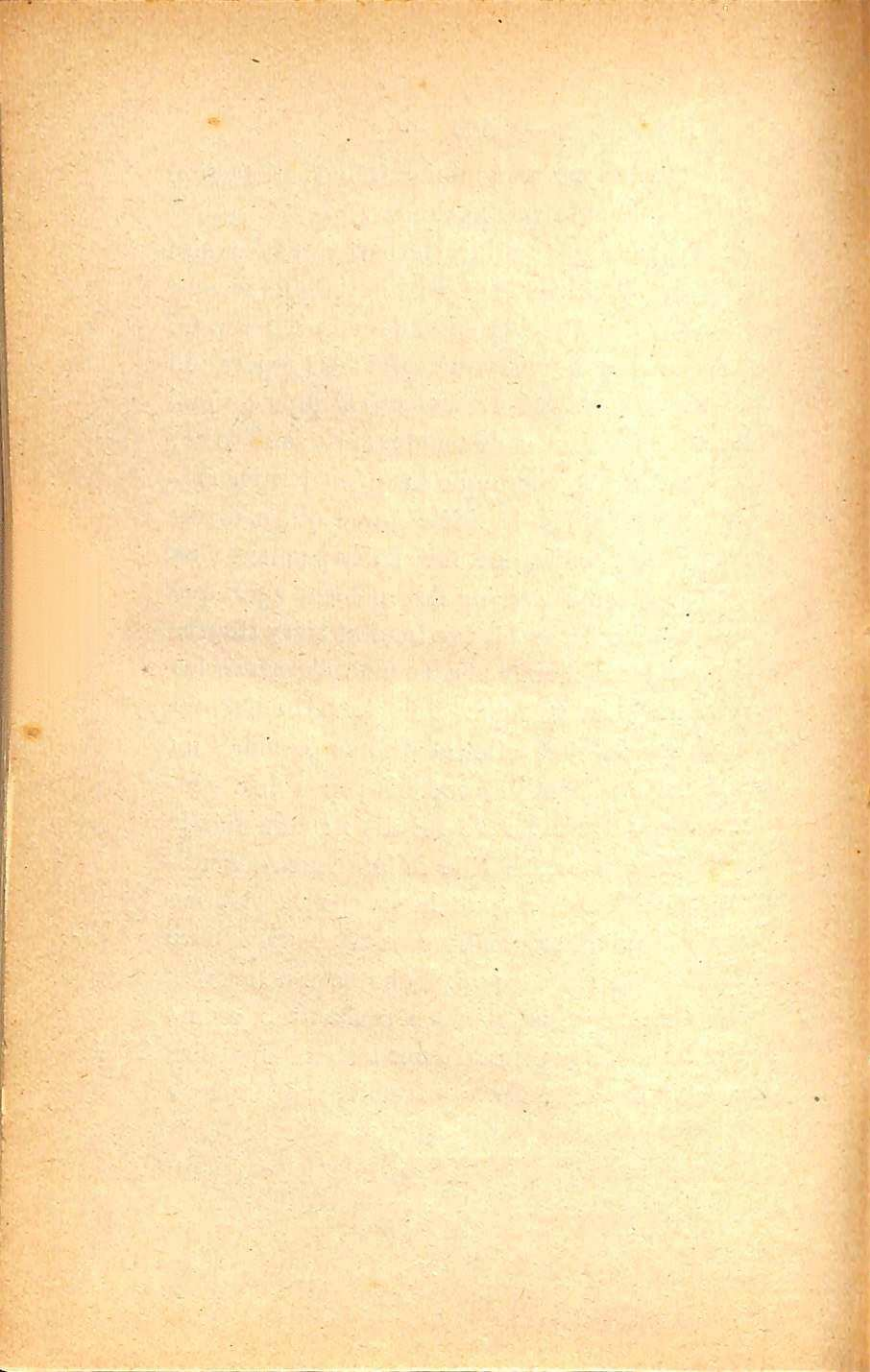
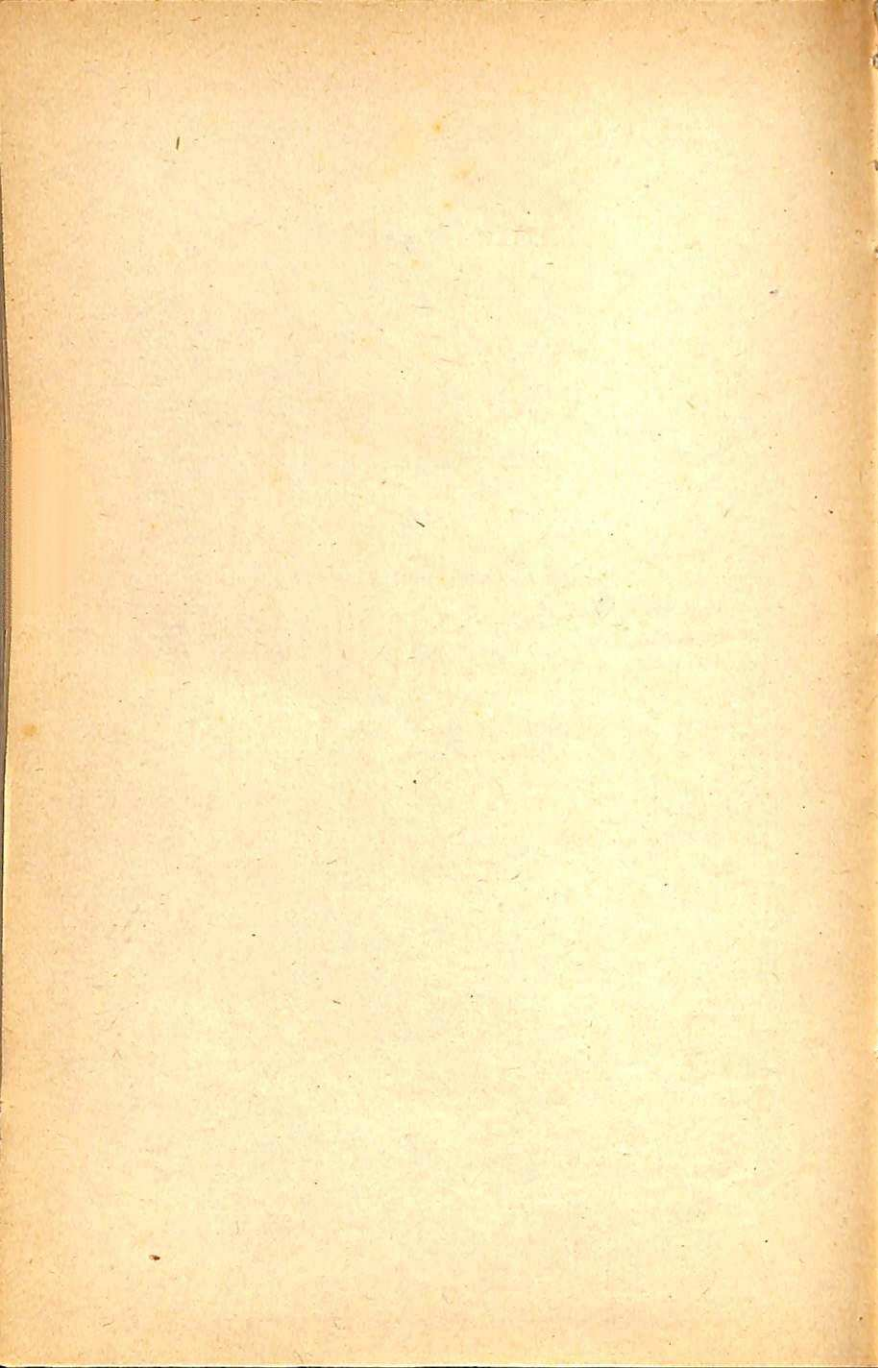


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Premiers contacts	1
Trois Noël et les Sept Dormants.	10
Visite à Adana.	27
Espérances	40
Autour de Tarsous	50
Hamlet et les nuages annonciateurs de la tempête	77
La tempête approche	89
L'orage éclate	97
La vie et la mort.	114
Pourquoi ?	126
Le dernier jour d'Abdul Hamid	133
Les Jeunes-Turcs et la flotte joujou.	138
Nouvelle vie.	146
Vers l'Égypte	154
A bord de l'Assouan, côte de Cilicie	159



NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — DÉCEMBRE 1917



